



Jésus consolateur

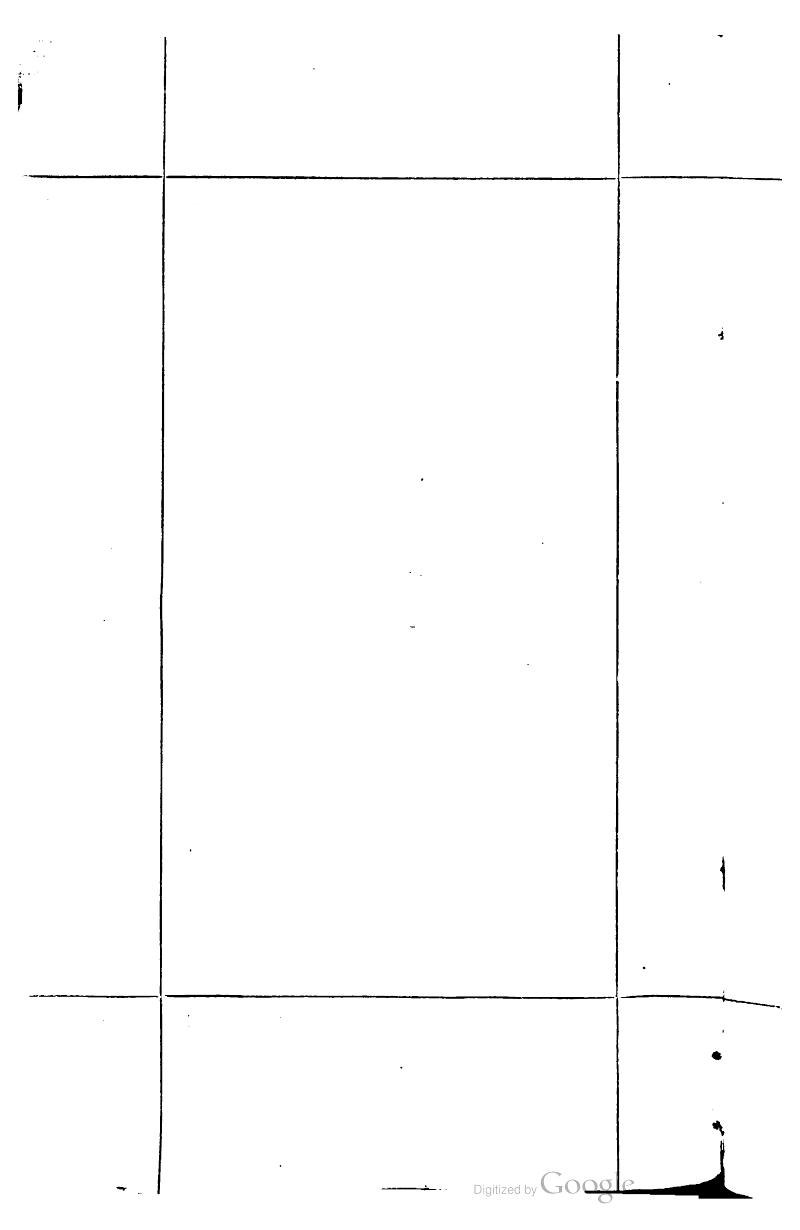
DANS LES DIFFÉRENTES AFFLICTIONS DE LA VIE

par le R. P. Hub. HAYER, Récollet, ancien Lecteur en Théologie.

7me éd. Corrigée et considérablement augmentée.



Imprimerie Saint Augustin,
DESCLÉE DE BROUWER & Cie.
LILLE, RUE ROYALE, 26. — 1882.



Jésus consolateur dans les différentes afflictions de la vie.



Jésus consolateur

DANS LES DIFFÉRENTES AFFLICTIONS DE LA VIE

par le R. P. Hub. HAYER, Récollet, ancien Lecteur en Théologie.

7me *éd. Corrigée et considérablement augmentée.*



Imprimerie Saint Augustin,
DESCLÉE DE BROUWER & Cie.
LILLE, RUE ROYALE, 26. — 1882.

Imprimatur.

Brugis, 21 Aprilis 1882.

✠ J. J. Episc. Brugens.

Préface de la 3ème édition.

IL est bien triste et bien humiliant pour l'homme, qu'étant si souvent affligé, il connaisse si peu la seule source des consolations et la manière de se les procurer.

Un ministre du Seigneur, à qui l'on expose ses peines de vive voix, a de grands avantages sur celui qui ne fait qu'écrire sur les afflictions. Le premier est à portée de juger des circonstances où se trouve la personne affligée, de la nature du mal qu'elle souffre et du remède qu'il y faut apporter. Mais le second ne peut que chercher à inspirer les principes généraux dont il faut se pénétrer l'esprit et le cœur, pour jouir dans toutes ses afflictions d'une consolation vraie, solide et inaltérable.

Il n'est pas toujours facile de trouver un Directeur éclairé ; mais quand on aurait eu ce bonheur-là, peut-on recourir à lui toutes les fois qu'on aurait besoin de ses conseils ? Et d'ailleurs, combien de fois n'arrive-t-il pas que l'on rougit d'exposer à un mortel, la nature, les causes, les effets de ses afflictions ?

Il m'a donc paru qu'il serait très avantageux que l'on pût avoir sous la main un ouvrage, dans lequel les principes et les motifs généraux de consolation fussent non seulement exposés avec clarté, mais encore appliqués, autant qu'il est possible, aux situations fâcheuses et les plus ordinaires. Mais sur une matière si intéressante pour tous les hommes, il me semble qu'on oubliera toujours, et des principes, et des sujets de consolation, ou que l'on ne tirera pas de ceux qu'on aura

proposés, toutes les applications dont ils sont susceptibles.

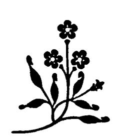
Une réflexion que nous devrions avoir toujours présente à l'esprit, c'est que notre impatience, nos murmures et nos emportements, loin de soulager nos peines, ne font au contraire que les augmenter prodigieusement : d'ailleurs, en nous y abandonnant, nous scandalisons notre prochain, et nous déshonorons notre sainte Religion. Vous êtes cause, écrivait St Paul à certains chrétiens vicieux, que le nom de Dieu est blasphémé parmi les Gentils. Et n'est-ce donc pas là ce que fait tout homme qui, en se donnant pour un disciple de JÉSUS *crucifié, refuse de souffrir avec lui ? Un tel homme blasphème par sa conduite, et souvent même par ses paroles, celui qu'il fait profession d'adorer ; et par là ne le fait-il pas blasphémer*

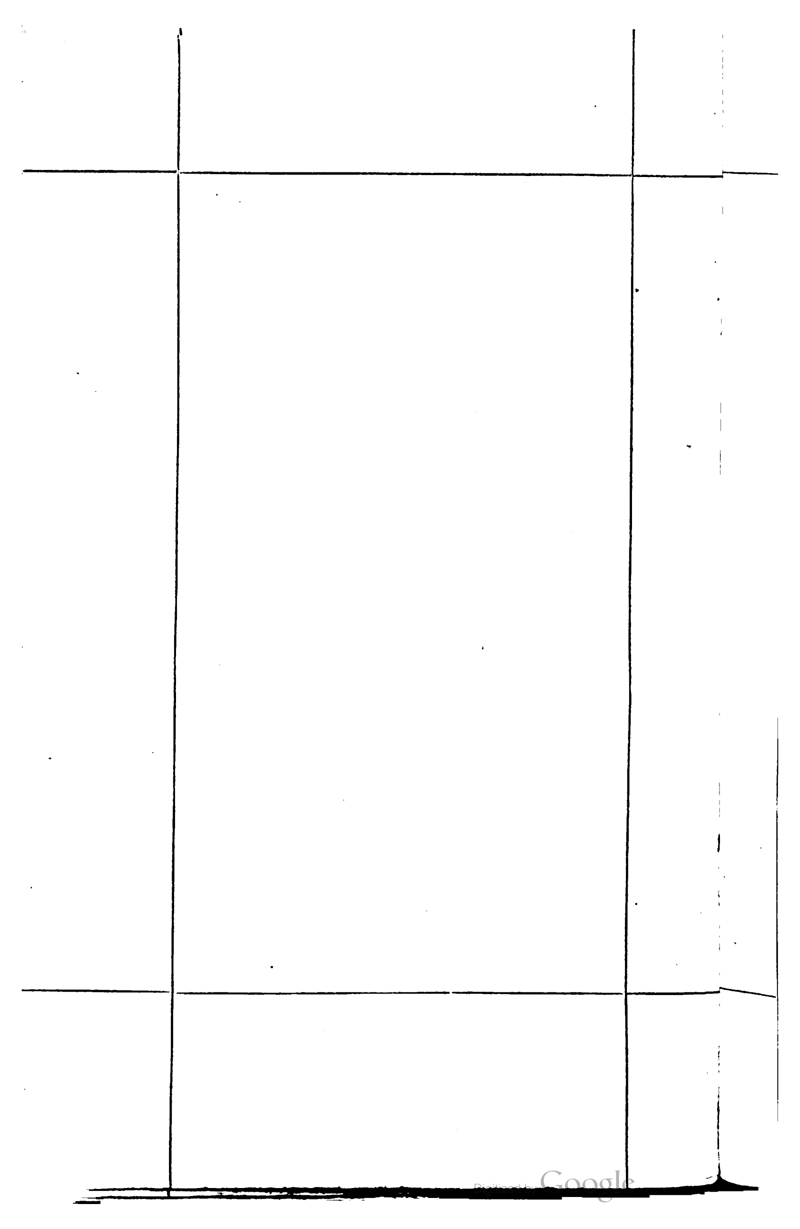
par ceux qui ne l'adorent pas ? En effet, l'incrédule qui voit un chrétien refuser d'être crucifié avec JÉSUS-CHRIST, *est porté à croire que la Religion chrétienne n'est qu'une vaine superstition, et à regarder le mystère de la Croix comme une folie. La confiance inébranlable des Martyrs au milieu des plus affreux supplices, est une forte preuve de la divinité de l'Évangile. Ces martyrs étaient ce que nous sommes, hommes et chrétiens. Pourquoi donc n'imitons-nous pas l'inébranlable attachement qu'ils ont témoigné à* JÉSUS-CHRIST, *pour suivre sa doctrine et pratiquer sa morale ?*

Oh ! que ne suis-je assez heureux pour amener tous les hommes aux pieds de JÉSUS *crucifié ! C'est en lui seul que nous pouvons trouver le parfait Consolateur, qui nous est si nécessaire dans toutes*

nos afflictions. C'est dans la vue d'imprimer profondément ces grandes vérités dans tous les cœurs, que j'ai composé ce petit ouvrage, et que je le fais paraître pour la troisième fois, mais avec des corrections et des augmentations qui, comme j'ai lieu de l'espérer, ne feront que faciliter le but que je me propose.

Plaise au Père des miséricordes, et au Dieu de toute consolation, de seconder mes faibles efforts par l'onction intérieure de sa grâce! Ainsi soit-il.







Chapitre premier. — L'affliction est inévitable pendant cette vie.



'*HOMME né d'une femme*, dit Job, *vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. Il naît comme une fleur qui, à peine éclose, est foulée aux pieds. Il fuit comme l'ombre, et ne demeure jamais dans le même état* (Job, xiv, 1-3). L'expérience journalière nous le prouve. Presque toujours affligés de quelque infirmité ou de quelque besoin, nous sommes sans cesse exposés à en éprouver une multitude d'autres. Notre esprit est rempli de ténèbres, et notre cœur est tourmenté par des passions qui quelquefois, se contredisent entre elles, et ne font par là que le déchirer plus cruellement. Nous souffrons du froid,

du chaud; de la faim, de la soif; le travail nous fatigue, et l'oisiveté nous ennuie; les peines nous chagrinent, et nous nous dégoûtons même des plaisirs qui sont toujours imparfaits et de courte durée. *Le ris*, dit Salomon, *sera mêlé de douleur, et la peine succède à la la joie* (Prov. xiv, 13).

Que trouvons-nous dans les autres hommes? presque toujours des ennemis déclarés; ou de faux amis, plus dangereux encore; ou enfin, des gens indifférents envers nous.

D'ailleurs, que de soins et d'embarras, que de dangers et de chagrins dans les différents états de cette vie! On trouve des croix sur le trône comme dans les cabanes. En refusant d'en porter une, on s'en attire souvent plusieurs et de plus affligeantes. Nos croix sont plus pesantes les unes que les autres; mais le plus souvent c'est notre impatience qui nous rend insupportables celles qui, en elles-mêmes, ne seraient que très légères. Telle est, hélas! notre triste situation: et pouvons-nous ne pas en convenir? Il y a plus: Dieu a prononcé contre nous une sentence

de mort et nous ignorons quand et comment cette terrible sentence s'exécutera. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle ne tardera pas à s'exécuter.

Mais ce qui doit augmenter prodigieusement nos inquiétudes, c'est que, quand notre âme se séparera de notre corps, elle paraîtra au tribunal de Dieu; et nos péchés doivent nous faire justement craindre d'y être condamnés à des supplices éternels. Comment donc pouvons-nous vivre tranquilles ? Les hommes, livrés à leurs passions, s'efforcent de perdre de vue les malheurs de leur état; mais, comme s'écrie St Augustin, en déplorant l'aveuglement et les désordres de la jeunesse, qu'y a-t-il de plus misérable, qu'un misérable qui ne se fait point pitié à lui-même ? On pourrait répondre au saint Docteur, que celui qui s'applaudit de sa misère est encore plus misérable; et cet état si triste n'est-il pas celui du plus grand nombre des hommes en général et même des chrétiens ?

Un malade qui, dans une fièvre chaude, s'imagine jouir de la santé la

plus parfaite, n'en est assurément que plus à plaindre, parce qu'en refusant d'exécuter les ordres de son médecin, il s'expose visiblement à périr: et tel est, à peu près, l'état de tout homme qui regarde la vie déréglée qu'il mène comme une vie heureuse. O que le vrai Chrétien suit une conduite bien différente! S'il gémit beaucoup sur ses misères corporelles, il gémit bien plus encore sur ses misères spirituelles. *J'ai vu*, dit-il avec Salomon, *tout ce qui se fait sous le soleil, et je n'y ai trouvé que vanité et affliction d'esprit* (Eccl., I, 14); et avec David : *La vue de mon péché jette le trouble jusqu'au fond de mon âme; je me vois, en effet, chargé d'iniquités par-dessus ma tête, et je suis comme accablé sous leur pesant fardeau* (Ps. xxxvij, 4-5.).

Chapitre ij. — Les richesses, les honneurs et les plaisirs de la terre ne peuvent soulager parfaitement un cœur affligé.

L faut être bien aveugle pour se persuader qu'un cœur plongé dans la tristesse peut trouver une consolation parfaite dans la jouissance des biens de ce monde. Salomon sur le trône et dans le sein des richesses et des plaisirs, sentit que tout cela n'était que vanité et affliction d'esprit. Jamais un cœur, passionné pour les biens de la terre, ne goûte un contentement solide. *Jamais l'avare*, ainsi que le remarque le même Salomon, *n'aura assez d'argent* (Eccl. v, 9.); et David dit à Dieu : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent monte toujours* (Ps. lxxiij, 23). Quant au voluptueux, c'est pour dissiper ses ennuis qu'il se livre aux divertissements, à l'intempérance, à la débauche, et il n'y trouve qu'inquiétude et désespoir. Il est constant que la prospérité augmente et fait naître les

passions ; c'est-à-dire qu'au lieu de rendre l'homme heureux, elle le conduit sans cesse à de nouvelles peines, en faisant croître son attachement à la terre, qui produit quelquefois une sensibilité si grande, qu'une petite perte, une légère traverse, suffit pour troubler, chagriner, tourmenter l'esprit et le cœur de cet homme, que le monde insensé s'imagine être parvenu au bonheur suprême. Ainsi les biens de la terre, au lieu de procurer au cœur aucune consolation possible, sont pour lui une source intarissable d'inquiétudes et de désespoir. D'ailleurs, à quoi servent-ils, par exemple, à un homme tourmenté d'une cruelle maladie qui le met aux portes de la mort? Hélas! loin de le consoler, ils augmentent prodigieusement sa tristesse ; il se voit sur le point d'en être privé pour toujours; et la crainte de cette privation, qui lui paraît si prochaine, semble torturer son cœur...... Je l'entends s'écrier avec un roi idolâtre: Faut-il donc qu'une mort amère me sépare ainsi de tout ?

Chapitre iij. — Point de solides consolations à espérer de la part des hommes.

NOUS pouvons trouver quelque consolation dans les hommes, mais très rarement. Un ami fidèle peut nous soulager jusqu'à un certain point, par les conseils qu'il nous donne ou par les services qu'il nous rend; mais ce que nul homme ne peut faire, c'est de rendre notre esprit et notre cœur tranquilles et heureux, au milieu même des plus grandes afflictions. Si vous y faites une attention sérieuse, vous en conviendrez facilement. D'ailleurs le consolateur mondain cherche toujours à nous persuader que si nous souffrons, nous ne l'avons pas mérité, quoique souvent le perfide pense le contraire ; c'est-à-dire qu'en nous amusant et en favorisant notre orgueil, il nous met dans l'occasion de nous impatienter, de murmurer, et même de nous emporter contre la Providence.

Éloignez de moi, ô mon Dieu, de

pareils consolateurs; au lieu de m'être utiles, ils ne travaillent qu'à me perdre; puisqu'ils ne font que m'éloigner de vous, faites qu'ils me soient à charge, comme le furent au saint homme Job ces trois amis qui s'étaient rendus auprès de lui pour le consoler dans son extrême affliction.

Chapitre iv. — On ne peut trouver en soi-même un véritable consolateur.

DANS la prospérité, on se persuade facilement que, si l'on tombait dans l'adversité, on se suffirait à soi-même, et qu'on supporterait les plus grands revers avec une constance héroïque. Mais hélas ! une présomption si grande annonce une faiblesse plus grande encore. Il est facile de s'en convaincre par l'expérience. En effet, qu'un homme si plein de lui-même vienne à éprouver quelque forte tribulation, vous ne voyez en lui qu'abattement d'esprit et de cœur, ou

qu'emportement, fureur et désespoir. Cet homme fait compassion aux autres; plût à Dieu qu'il se fît encore plus compassion à lui-même, et qu'il sentît, autant qu'il le doit, combien il lui est impossible de donner à son esprit et à son cœur la tranquillité nécessaire. St Paul nous avertit que nous ne sommes pas *capables de concevoir de nous-mêmes aucune bonne pensée, comme venant de nous; mais que notre capacité vient de Dieu* (II Cor. iij, 5). Comment pourrions-nous, sans son secours, triompher de nos afflictions? Ainsi, aidons-nous, tant que nous pourrons, de notre raison, pour les supporter en hommes, si nous n'avons point encore assez de vertu pour les supporter en chrétiens; mais soyons en même temps convaincus que si nous n'avons pas recours à Jésus-Christ, ou nous serons vaincus par elles, ou que du moins nous n'en triompherons qu'imparfaitement, et que le trouble qu'elles exciteront dans notre cœur, sera une preuve bien humiliante de notre présomption, ainsi que la juste punition de notre peu de confiance en Dieu.

Chapitre V. — Nous ne pouvons trouver de parfait consolateur que dans JÉSUS-CHRIST.

LUSIEURS des disciples de ce divin Maître l'ayant abandonné, il dit aux douze apôtres : *Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller ? Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le* CHRIST *Fils de Dieu* (Jean. vj, 69.). C'était lui dire : Seigneur, vous seul êtes le Docteur et le Consolateur qui nous est nécessaire ; sans vous nous péririons ; mais avec vous nous surmonterons tout.

Venez à moi, nous dit-il, *vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai* (Matth. xj, 28). La voix que nous venons d'entendre est la voix de notre Pasteur, de notre Père, de notre Sauveur, de notre Dieu. Il est touché de nos maux, il nous invite même de la manière la plus tendre, à aller nous jeter

entre ses bras, et nous promet, si nous le faisons, d'exaucer tous nos vœux; il faut, ou se rendre à son invitation, ou périr. Il invite tous les hommes sans distinction, parce que tous ont leurs peines, et que, par conséquent, tous ont besoin d'être consolés. Son invitation ne se borne à aucun moment de notre vie ; il ne cesse de nous la répéter. Vit-on jamais une bonté si grande et si généreuse ? Mais aussi vit-on jamais un endurcissement plus grand que le nôtre, lorsque nous ne voulons pas nous rendre à de si paternelles invitations ? Quoi ! ne désirons-nous donc pas d'être heureux, ou pouvons-nous l'être sans lui? Notre insensibilité devrait nous faire horreur. JÉSUS-CHRIST ne nous dit-il pas : *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai ?* Et le sens de ces paroles est, qu'il s'offre à nous consoler dans l'intant même où nous aurons recours à lui, puisqu'il ajoute : *Prenez mon joug sur vous, et vous trouverez le repos de vos âmes* (Matth. xj, 29).

Y a-t-il invitation plus tendre que

celle de notre divin Sauveur ? Y a-t-il empressement plus vif que celui qu'il nous témoigne ? S'il exige que nous recourions à lui, ce n'est pas qu'il ait besoin de nous ; il ne l'exige que pour notre bien. Nous sommes aveugles, il veut nous éclairer ; nous sommes pécheurs, il veut nous sanctifier. Enfin, il veut régner dans nos cœurs, pour y faire régner cette douce, cette aimable paix, qui est dans cette vie un avant-goût de la vie éternelle. Allons donc à lui ; jetons-nous entre ses bras, il nous les ouvre pour nous y recevoir.

Qu'est-ce qui nous empêche de nous rendre à ses désirs paternels ? C'est que pour parvenir jusqu'à lui, il nous ordonne de marcher par un chemin semé de ronces et d'épines. *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit-il, *qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* (Luc. ix, 23). Ces conditions sont dures, sans doute ; mais elles sont indispensables. Si nous refusons de les remplir, nous renonçons, par notre lâcheté, aux récompenses célestes, et nous nous rendons éternellement mal-

heureux. Quoi donc, voudrions-nous être consolés par JÉSUS-CHRIST, sans recourir à lui? Serions-nous assez insensés pour vouloir éprouver ses consolations, lorsque nous refusons de nous soumettre aux seules conditions qu'il nous impose?

O mon divin JÉSUS! ô mon adorable Rédempteur! toute consolation qui ne vient point de vous, est vaine et superficielle. Je le sais: mon cœur affligé a besoin de vous; venez donc à mon secours, et je serai heureux au milieu de toutes mes peines. *Vous êtes mon refuge dans l'affliction: arrachez-moi du milieu de ceux qui m'assiègent, vous mon Dieu, qui êtes toute ma joie* (Ps. xxxj, 7).

Chapitre vj. — De quelle manière JÉSUS-CHRIST nous console.


ÉSUS-CHRIST nous console par sa doctrine, par ses promesses, par ses exemples et par ses grâces.

1° Sa céleste doctrine nous montre le chemin du ciel, et les moyens d'y parvenir. Elle nous instruit sur les desseins de justice ou de miséricorde qui l'engagent à permettre que nous soyons affligés, et sur la manière dont nous devons recevoir l'affliction.

2° Les promesses que Jésus-Christ a faites à ceux qui seraient crucifiés avec lui, sont si magnifiques, que, si nous y faisions attention, nous supporterions avec joie toutes les afflictions de la terre.

3° Quelles vives impressions ne devrait pas faire sur nous l'exemple de Jésus-Christ ? Etant notre Dieu, notre Maître, notre Docteur, notre Sauveur, n'est-il pas aussi notre Modèle ?

4° Tout ce que notre divin Sauveur a fait pour nous, ne contribuerait qu'à notre perte, s'il n'éclairait notre esprit, s'il ne fortifiait notre cœur par ses grâces intérieures : et c'est principalement par elles qu'il nous console, en les proportionnant à nos besoins, et dissipant par elles nos inquiétudes et nos chagrins ; je dis plus, ce sont elles qui nous font trouver notre joie et

notre gloire à être crucifiés avec lui. Nous parlerons plus amplement de tout ceci dans la suite, et nous allons commencer par la manière dont Jésus-Christ nous console par ses exemples.

Chapitre vij. — L'exemple de Jésus-Christ, est pour nous une source abondante de consolations.

OUTE la vie de Jésus-Christ, ainsi que le remarque le pieux auteur de l'Imitation, n'a été qu'une croix et un martyre continuel. Il naît dans une étable, et à peine est-il né, qu'Hérode le cherche pour lui donner la mort; et s'il échappe à ses fureurs, c'est en fuyant en Égypte. Pendant trente ans, il vit dans l'obscurité, et est soumis à Marie et à Joseph. Se livrant ensuite à l'instruction des hommes, il essuie mille fatigues; il souffre la faim, la soif, la disette: les oiseaux du ciel ont des nids, et les renards des tanières; mais pour

lui, il n'a pas où reposer sa tête. Un peuple ingrat : des Docteurs, des Pharisiens, des Pontifes perfides et sacrilèges le traitent comme un séducteur, un blasphémateur, un ennemi de Dieu et des hommes, et il le souffre avec une patience et une grandeur d'âme sans exemple.

Judas, l'un de ses Apôtres, le vend trente deniers à des scélérats. Dès qu'il est entre leurs mains, il se voit abandonné de tous les autres Apôtres, et renié par le premier d'entre eux. On le conduit devant les tribunaux de Caïphe et d'Anne; devant ceux de Pilate et d'Hérode ; partout il essuie les traitements les plus humiliants et les plus cruels ; on le flagelle, on le couronne d'épines, et, par l'outrage le plus sanglant, on le couvre d'un haillon couleur de pourpre, et on fléchit le genou devant lui, en le saluant par dérision sous le titre de Roi des Juifs.

Enfin, Jésus est condamné à mourir sur la croix, il la porte jusqu'au Calvaire, il y est cloué, et comme un innocent agneau qu'on égorge, il n'ouvre pas la bouche, pour se plain-

dre ; au contraire, il prie son Père en faveur de ses bourreaux, lui remet son âme entre les mains, et expire entre deux larrons, comme un malheureux digne de l'exécration du ciel et de la terre. Etant né pour expirer sur le Calvaire, il soupirait sans cesse après ce moment douloureux : *Il y a un baptême*, a-t-il dit, *dont je dois être baptisé; oh qu'il me tarde qu'il s'accomplisse !* (Luc. xij, 50). C'était de sa Passion qu'il parlait.

C'est une vérité certaine, dit saint Paul, que si nous mourons avec lui, nous vivrons avec lui. Si nous souffrons avec lui, nous régnerons avec lui. Pourquoi tant d'efforts pour ressembler aux grands de la terre, et tant de lâcheté quand il s'agit de ressembler à Jésus-Christ? C'est qu'on aime le monde plus que Jésus-Christ, et cependant ce n'est pas le monde, mais Jésus-Christ qui nous rend heureux.

Pour vivre avec Jésus-Christ, il faut mourir à soi-même ; et pour avoir part à sa gloire, il est nécessaire de participer à ses souffrances. La ressemblance avec Jésus crucifié, mérite

et prépare la ressemblance éternelle avec Jésus glorifié. Nous n'en doutons pas, et cependant nous nous conduisons comme si ces vérités évangéliques n'étaient à nos yeux que des chimères! Insensés que nous sommes ! Les grands de la terre s'irritent contre ceux qui prétendent leur ressembler, et cherchent à les humilier ; Jésus-Christ, au contraire, nous invite, nous commande même de travailler, autant qu'il est possible, à nous rendre semblables à lui, et nous sommes assez lâches pour dédaigner un honneur si grand et dont nous sommes si indignes ! De quoi nous servirait-il de ressembler aux maîtres du monde ? Il serait fort à craindre que cela ne contribuât qu'à nous corrompre l'esprit et le cœur, et à nous perdre pour l'éternité ; mais la ressemblance avec Jésus-Christ nous met dans un état de perfection, et nous assure le salut éternel. Qui donc nous empêche de travailler à l'acquérir ? Ah ! c'est qu'elle exige que nous domptions nos désirs déréglés, l'amour criminel de la gloire, des richesses et des plaisirs de la terre.

Voilà pourquoi JÉSUS a si peu d'imitateurs.

Ne semble-t-il pas que notre divin Sauveur nous adresse du ciel cette puissante exhortation : Vous vous donnez pour être de mes disciples, soyez-le en effet : j'ai souffert, souffrez; buvez avec moi le calice d'amertume! Car enfin, *le disciple n'est pas plus que le Maître, ni le serviteur plus que son Seigneur. Il suffit au disciple d'être traité comme son Maître, et au serviteur comme son Seigneur* (Matth. x, 24).

Marchons donc tous avec un courage évangélique, sur les traces sanglantes de notre divin Rédempteur. Eh ! quel autre moyen pourrions-nous trouver pour participer à sa gloire ? Il a été crucifié pour nous ; mais n'est-ce pas nous qui devrions être crucifiés à sa place ? Est-ce à l'innocent à souffrir pour les coupables ; ou aux coupables à souffrir pour eux-mêmes ? Oh ! si nous avions JÉSUS crucifié profondément gravé dans nos cœurs, nous ne penserions jamais qu'à nous rendre semblables à lui, par la manière dont nous supporterions tout ce qui

peut nous arriver de plus fâcheux, et c'est par malheur ce à quoi nous pensons le moins. Que notre conduite est digne de compassion !

Qu'il est honteux, s'écrie saint Bernard, que, sous un Chef couronné d'épines, il se trouve des membres assez délicats pour refuser de participer à ses douleurs ! JÉSUS-CHRIST est notre Chef, il a souffert pour nous, pourquoi sommes-nous assez lâches et assez ingrats pour ne pas vouloir souffrir pour lui ? Saint Bonaventure disait à JÉSUS crucifié : Non, ô mon Dieu, non, je ne saurais plus vivre, si vous ne me blessez des mêmes traits qui vous ont percé. Tels sont les sentiments d'un cœur uni au cœur de JÉSUS-CHRIST : une telle union produit nécessairement la paix de l'âme. Que notre désir le plus ardent soit donc d'être crucifié avec notre divin Sauveur ; de nous gouverner en tout par son Esprit ; de vivre en lui, et d'être prêt à mourir pour lui : des dispositions si saintes seront pour nous un gage assuré du bonheur éternel !

Chapitre viij.— Les afflictions qu'a essuyées la sainte Vierge, doivent nous consoler dans les nôtres, et sa soumission doit en même temps nous servir de modèle.

N vient de voir un détail très abrégé des peines étranges que JÉSUS-CHRIST a essuyées pour nous ; et peut-on douter que sa sainte Mère ne les ait partagées avec lui ? Mais pour comprendre la part qu'elle y prit, il faudrait connaître toute l'étendue de l'amour qu'elle lui portait. Quel fils ! quelle mère ! et combien un fils si aimable n'était-il aimé d'une mère si tendre ! En le voyant crucifié, ne fut-elle pas intérieurement crucifiée avec lui ? et son cœur put-il n'être pas percé de la même lance, qui à ses yeux, perça celui de JÉSUS-CHRIST ? C'était là ce glaive de douleur que lui avait annoncé le saint vieillard Siméon ; mais prenant son fils pour modèle, elle se soumit parfaitement

aux ordres du Père céleste, quelque rigoureux qu'ils fussent ; soumission qui lui fit goûter des consolations bien supérieures à l'amertume de sa douleur. Pour se rendre digne de sa sublime destination, et mériter un degré de gloire bien au-dessus de celui auquel atteignent les autres créatures, il a fallu qu'elle fût de toutes les créatures la plus conforme à JÉSUS souffrant et mourant. Ne devons-nous donc pas ressentir dans notre cœur une joie évangélique, lorsqu'en nous affligeant la Providence nous met sur les voies de ressembler à celle dont a voulu naître notre divin Rédempteur, et de mériter par là qu'elle intercède pour nous auprès de lui ?

O mères qui êtes si excessivement contristées à la vue des afflictions de vos enfants, que vous manquez à la soumission que vous devez à Dieu, comparez, si vous l'osez, comparez votre état à celui où s'est trouvée Marie, en voyant JÉSUS expirer sur une croix. Ah, que sa douleur a été grande ! Cependant cette douleur lui venait de

l'amour que lui portait son Fils, et c'est parce qu'elle le sentit vivement, qu'elle eut une soumission parfaite aux ordres du Père céleste ; soumission qui rendit son cœur heureux, au milieu de la plus grande affliction qu'une créature puisse essuyer. Imitez-la, vous le pouvez, vous le devez : si vous ne le faites pas, vous n'avez à espérer aucune consolation de la part de son Fils.

Chapitre ix. — L'exemple des Apôtres et des autres Saints, doit nous consoler dans nos afflictions.

UE n'ont pas souffert les Apôtres et les autres Saints pour combattre le monde, la chair et le démon ? Ils ont essuyé une prodigieuse multitude de peines intérieures et extérieures ; mais ils en ont triomphé, parce qu'ils pensaient à l'éternité ; et la difficulté des combats qu'ils ont eu à soutenir, n'a fait qu'augmenter leur gloire.

Bornons-nous à St Paul. Toute la

vie de ce grand Apôtre est un tissu de travaux et de persécutions. Cependant écoutons-le : *Je suis*, dit-il, *rempli de consolations, et au milieu de toutes mes douleurs, j'ai le cœur rempli de joie* (II Cor., vij, 4). Et d'où pouvaient donc lui venir cette consolation et cette joie ? Elles lui venaient de ce que plus il souffrait pour Jésus-Christ, plus il lui ressemblait, et que l'ayant gravé dans son cœur, il ne voulait vivre et mourir que pour lui.

Ce que Jésus-Christ a prédit à ses Apôtres, est digne de toute notre attention. Il leur a parlé en ces termes : *En vérité, en vérité, je vous dis que pour vous, vous pleurerez et vous gémirez, et le monde sera dans la joie : vous serez dans la tristesse ; mais votre tristesse se convertira en joie* (Jean. xvj, 20). Dans un autre endroit il ajoute : *Je vous aime comme mon Père m'a aimé* (Jean. xv, 9.) ; c'est-à-dire : moi l'objet éternel des complaisances de mon Père, il ne m'a envoyé en ce monde que pour souffrir ; et puisque vous vous donnez pour être de mes disciples, il faut que vous

souffriez comme moi, si vous voulez participer à la gloire que je n'obtiendrai que par les souffrances.

Pour les engager à lui demeurer inviolablement unis, il les loue de leur attachement et leur met devant les yeux ce qu'ils doivent en attendre : *Je ne vous appellerai plus mes serviteurs*, leur dit-il ; *mais je vous appelle mes amis* (Jean. xv, 15), *parce que c'est vous qui êtes demeurés avec moi dans mes persécutions. C'est pourquoi je vous prépare mon Royaume, comme mon Père me l'a préparé, afin que vous soyez assis sur des trônes, pour être les juges des douze tribus d'Israël.* (Luc. xxij, 28-30). Leur dire qu'il leur préparait son royaume comme son Père le lui avait préparé, c'était leur annoncer que, comme lui, ils ne pouvaient y parvenir que par la croix. Si ses promesses assurées ne nous touchent pas, la profession que nous faisons d'être disciples de Jésus-Christ, ne servira qu'à notre condamnation.

Imitons donc les Apôtres et les autres Saints, et plutôt Jésus-Christ

lui-même. Soyons, comme eux, les disciples de la croix, et comme eux, nous éprouverons, au milieu de nos plus grandes afflictions, des consolations inexprimables, pour être ensuite associés à leur gloire.

Chapitre x. — De la Croix.

AH, qui pourrait exprimer ce que la Croix a de glorieux à Dieu et d'avantageux pour nous ! Elle a été représentée par ce bois mystérieux que Moïse jeta dans les eaux amères de Mara pour les rendre douces. JÉSUS-CHRIST lui-même l'a comparée au serpent d'airain, que Moïse éleva dans le désert par l'ordre de Dieu pour guérir ceux de son peuple qui avaient été blessés par des serpents. La Croix est le signe de l'alliance éternelle que Dieu a contractée avec nous ; alliance qui consiste de sa part dans l'abolition de nos péchés, et de la nôtre à nous rendre conformes à cet Homme de douleur, qui a daigné mourir pour

nous, malgré notre indignité. La Croix est la chaire d'où JÉSUS-CHRIST nous enseigne ; c'est l'autel où il s'immole pour nous ; c'est le tribunal de sa justice et le trône de sa miséricorde ; c'est la source de notre justification et un gage de la vie éternelle ; on peut la comparer à une tempête qui nous conduit au port, à un combat qui nous assure la victoire : adorons-la donc, aimons-la, portons-la, non seulement avec patience, mais même avec joie. Nous ne pouvons être véritablement heureux sur la terre qu'en désirant d'être crucifiés avec JÉSUS-CHRIST, et ce crucifiement est l'unique moyen de régner éternellement avec lui.

Chapitre xj. — Nécessité de l'affliction.



IEU nous aime, et cependant il nous afflige : il juge donc que l'affliction nous est nécessaire.

Je ne proposerai que quelques raisons de cette nécessité.

L'affliction nous est nécessaire :

1° Pour nous faire connaître combien le péché est odieux, pour nous rappeler ceux que nous avons commis, et enfin pour nous en punir, et nous engager à les expier par une résignation chrétienne. L'affliction a été nécessaire aux frères du patriarche Joseph, pour leur rappeler le crime dont ils s'étaient rendus coupables, en le vendant aux Madianites comme un esclave, et leur inspirer toute l'horreur d'un tel attentat. Dès qu'ils se virent affligés, ils se dirent l'un à l'autre : *Nous souffrons justement, parce que nous avons péché contre notre frère, et nous ne l'écoutâmes point, lorsqu'il nous pria d'avoir compassion de lui. C'est pour cela*, ajoutèrent-ils, *que nous sommes tombés dans cette affliction.* (Gen. xlij, 21).

Après s'être rendu coupable de deux crimes énormes, de l'adultère et de l'homicide, David parut vivre tranquille ; mais au moment où le prophète Nathan vient de la part de Dieu les lui reprocher, il s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur.* (II Rois. xij, 13). Il en adore la justice vengeresse,

et se soumet sans réserve à toutes ses rigueurs.

Par la parabole de l'enfant prodigue, JÉSUS-CHRIST a voulu nous faire sentir la nécessité de l'affliction. Tant que cet enfant jouit des moyens nécessaires pour se livrer à ses débauches, il oublie son père ; mais se voit-il enfin réduit à la disette la plus extrême, il forme la résolution d'aller se jeter entre ses bras.

Quand on est criminel et heureux sur la terre, on est porté à croire qu'il vaut mieux être criminel que vertueux, et à perdre de vue Dieu et l'éternité. Comme alors on n'est occupé que des moyens de contenter ses passions, c'est le plus souvent à soi-même que l'on attribue des biens qui ne viennent cependant que de Dieu ; mais que sa main s'appesantisse sur cet insensé, qu'elle le prive de tous ses avantages temporels, qu'il ne trouve plus sur la terre que des amertumes ; il se voit contraint de lever les yeux vers lui et d'en implorer le secours. Lorsque les Israélites se trouvaient dans l'abondance, ils avaient coutume

d'oublier Dieu, ou plutôt de se révolter contre lui en adorant des idoles et Moïse le leur reprochait en face ; mais lorsque Dieu les faisait mourir, dit David, ils revenaient à lui, et ils se hâtaient de recourir à Dieu.

2° L'affliction nous fait comprendre le prix de la vertu : ne faut-il point que la vertu soit un bien plus précieux que tous ceux de la terre, puisqu'un Dieu qui nous aime avec une tendresse si paternelle, nous les enlève pour nous engager à la pratiquer ?

3° L'affliction est nécessaire pour connaître si les vertus de celui qui la souffre sont solides. *Que sait celui qui n'a point été éprouvé ?* (Eccli. xxxiv, 9.) demande un écrivain inspiré de Dieu. L'homme heureux selon le monde croit souvent avoir des vertus qu'il n'a pas, ou s'imagine que les vertus médiocres qu'il a, sont des vertus grandes et héroïques, et son illusion le perd.

4° Quand on jouit du bonheur chimérique de ce monde, on a peine à regarder les malheureux comme ses semblables ; et n'a-t-on pas même

quelquefois la cruauté de les traiter comme s'ils étaient le rebut du genre humain ? Mais dès qu'on est soi-même affligé, on ne peut s'empêcher de faire la réflexion, qu'après tout, ces malheureux qu'on méprise sont aussi des hommes meilleurs que ceux qui les dédaignent.

5° *La patience*, nous dit St Paul, *vous est nécessaire, afin que vous puissiez, après avoir accompli la volonté de Dieu, obtenir ensuite l'effet de ses promesses.* (Hebr. x, 36.) C'est nous dire que nous devons supporter nos afflictions dans l'attente des récompenses qui nous sont assurées. *C'est par beaucoup d'afflictions et de traverses*, nous dit le même Apôtre, *que nous devons entrer dans le Royaume de Dieu.*

6° Les pèlerins d'Emmaüs témoignent à Jésus-Christ, sans le connaître, qu'ils avaient espéré de lui le salut d'Israël, et que cependant il avait été crucifié. Cet Homme-Dieu ressuscité leur dit : *O gens insensés et cœurs tardifs à croire tout ce qui a été prédit par les prophètes ! n'a-t-il pas fallu que le* Christ *souffrît*

toutes ces choses, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire ? (Luc. xxiv, 25.) Or, s'il a fallu que Jésus-Christ souffrît tant de tourments, ne faut-il donc pas aussi que nous souffrions ? Il est notre Chef, notre Conducteur et notre Maître : de quel droit prétendrions-nous parvenir à la gloire par une autre voie ! C'est pour nous qu'il a expiré sur la croix, ne pas vouloir y participer, c'est se rendre indigne de lui.

La croix est donc un moyen absolument nécessaire pour mériter le titre de disciple de Jésus-Christ, et entrer avec lui dans sa gloire.

Chapitre xij. — Est-ce à Dieu que nous devons rapporter toutes nos afflictions ?



L*ES biens et les maux*, dit l'Écriture, *la vie et la mort, la pauvreté et les richesses viennent de Dieu.* (Eccli., xj, 14.) Pénétrons-nous bien de ces grandes vérités.

Nous sommes assez portés à remercier Dieu des biens qu'il nous donne ; mais nous le sommes fort peu à reconnaître la main d'un Père dans les châtiments qu'il nous envoie. Cependant, quand les saisons se dérangent, que des ouragans ou des tempêtes produisent des dommages, que le feu du ciel réduit des bâtiments en cendres, que les pluies, le froid ou la chaleur excessive rendent nos campagnes stériles, nous ne manquons guère d'y reconnaître le doigt de Dieu.

Mais souvent il n'en est pas de même, lorsque nous sommes affligés par les hommes ; ce sont eux que nous accusons, parce que nous ne sommes occupés que de leur fourberie et de leur méchanceté, sans faire attention qu'ils ne sont entre les mains de Dieu, que des instruments de sa justice ou de sa miséricorde.

Ah ! fixons notre attention sur ce qu'a fait à cet égard JÉSUS-CHRIST, ainsi que les Saints de l'ancien et du nouveau testament. JÉSUS-CHRIST n'a regardé ceux qui l'ont crucifié, que comme des instruments de la justice

de son Père céleste ; c'est de sa main qu'il a accepté le calice d'amertume.

Job ayant souffert de très grandes pertes de la part des Sabéens et des Chaldéens, et se voyant d'ailleurs couvert par Satan d'une plaie effroyable, s'est contenté de dire : *La main de Dieu m'a frappé.* (Job. xix, 21).

David fuyant devant son fils Absalon, est chargé de malédictions par Saméi, l'un de ses sujets : Abifaï, un de ses premiers officiers, indigné, veut mettre à mort ce perfide ; mais le Roi pénitent le retient, en lui disant : Laissez- le faire ; car le Seigneur lui a ordonné de maudire David. Il voulait dire qu'il reconnaissait dans cet homme méchant et pervers l'auguste caractère d'un ministre de la justice et de la miséricorde de Dieu, qui, pour lui faire éviter une éternité malheureuse, le punissait de son adultère et de son homicide.

Attila, roi des Huns, homme cruel et sanguinaire, s'approche de Troyes en Champagne, à la tête d'une armée formidable ; St Loup, Évêque de cette ville, va à sa rencontre, et lui demande

qui il est. Je suis le fléau de Dieu, lui répond le barbare. Je respecte le fléau de Dieu, lui réplique le saint Pontife.

Quand les armées seraient campées contre moi, dit le Roi-Prophète, *mon cœur n'en serait point effrayé.* (Ps. xxvj, 3). Pourquoi cela ? C'est que si Dieu est pour nous, rien ne pourra nous nuire. Les hommes pourront, sans doute, nous faire ici-bas beaucoup de mal ; mais ce mal tournera infailliblement en bien pour nous, si, dans les mauvais traitements, nous ne faisons attention qu'à la main du Dieu qui nous frappe par eux. D'ailleurs songeons que tous les événements, sans exception, sont totalement soumis aux lois d'une Providence infiniment sage, qui veille à notre bonheur éternel, et qui nous le procurera, si nous nous en rendons dignes par une parfaite soumission.



Chapitre xiij. — De la nécessité de souffrir l'affliction avec une entière résignation à la volonté de Dieu.

La résignation que Dieu exige de nous, est le sacrifice de tout notre cœur : la foi nous enseigne que sans ce sacrifice toutes les bonnes œuvres que nous pouvons faire, nos prières, nos aumônes, nos mortifications ne sont d'aucun prix à ses yeux.

Quand le Prophète Samuël annonça au grand prêtre Héli le châtiment qu'il allait éprouver de la part de Dieu pour n'avoir point puni ses fils Ophni et Phinées, de leur sacrilège conduite, ce pontife répondit en pénitent : *Il est le Seigneur, qu'il fasse ce qu'il lui plaira.* (I Rois. iij, 18). Voilà quelles doivent être nos dispositions par rapport aux maux dont nous sommes menacés. Job ayant éprouvé la perte de tous ses biens, celle même de ses enfants, se contente de dire : Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur

m'a tout ôté ; il n'est arrivé que ce qui lui a plu. Et telles doivent être nos dispositions envers les maux actuels.

Quoique nous fassions, partout la croix se présente à nous ; il faut la porter de gré ou de force. Aimerions-nous donc mieux ressembler à des forçats qui se désespèrent des peines qu'ils endurent, qu'à des enfants coupables, mais repentants, qui se soumettent à la correction méritée de leur père ?

Tout vrai chrétien dit avec un Prophète : Je porterai le poids de la colère de Dieu, parce que j'ai péché contre lui, jusqu'à ce qu'il juge ma cause et qu'il se déclare pour moi. Il me fera passer des ténèbres à la lumière, je contemplerai sa justice.

Jésus-Christ a porté sa croix volontairement ; Simon le Cyrénéen a aussi porté cette même croix, malgré lui : n'est-ce donc point Jésus-Christ qui doit être notre modèle ? La répugnance que nous avons pour les afflictions nous fait souvent plus de mal que les afflictions mêmes ; et c'est ce que nous ne voulons pas comprendre.

La soumission aux ordres de Dieu est dans un sens cette pierre ferme que rien ne peut ébranler, dont parle JÉSUS-CHRIST.

O mon Dieu, ce que je dois désirer de tout mon cœur, c'est qu'en toutes choses votre volonté s'accomplisse en moi et par moi. C'est pour cela que vous m'avez créé, puisque vous ne m'avez créé que pour vous : or, je ne puis être parfaitement à vous, qu'en me conformant en tout à votre sainte volonté.

Chapitre xiv. — Admirables effets de la parfaite soumission à la volonté de Dieu.

U'IL est consolant pour nous de voir dans notre sainte religion, la bonne volonté réputée pour le fait ! est-ce là ce que l'on trouve d'ordinaire parmi les hommes ? Souvent ils ont assez peu de justice pour ne pas récompenser ce qu'on a fait ou souffert pour eux ; mais presque jamais ils ne tiennent compte de la

bonne volonté, soit qu'ils ne puissent guère juger de la sincérité de l'intention, soit, plutôt, qu'ils cherchent ordinairement des prétextes pour justifier leur ingratitude ; mais Dieu est bien éloigné d'en agir ainsi. Dès que notre cœur est parfaitement préparé à souffrir tout pour lui, il nous en récompensera comme si en effet nous avions tout souffert. O que cette vérité est consolante ! Quoi ! être récompensé, sans avoir travaillé ; être couronné, sans avoir combattu ; n'est-ce point une chose autant avantageuse pour nous, que glorieuse à notre Religion ? *Mon cœur est préparé*, disait David, *ô mon Dieu*, *mon cœur est tout préparé.* (Ps. lvj, 8). Et c'est dans ses plus grandes angoisses que ce saint Roi parlait ainsi. Ses peines étaient terribles, et il était préparé à en souffrir de bien plus grandes encore, et ces dispositions étaient pour lui la source d'une parfaite tranquillité d'âme.

Soumettons-nous donc en tout à la volonté de Dieu, et sa protection nous est assurée. *Il se trouve toujours près de ceux qui l'invoquent*, dit encore

David, *avec une vraie confiance en sa bonté. Il accomplit les désirs de ceux qui le craignent, et il les délivre de leurs maux, il veille sur tous ceux qui l'aiment* (Ps. cxliv, 18-20). Saint Paul nous dit : *C'est la volonté de Dieu que vous soyez saints* (I Thess., iv, 3.) et le saint Apôtre dit dans un autre endroit, que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés* (I Tim., ij, 4).

Nous devons en conclure que la sainteté ne consiste que dans une parfaite résignation à la volonté de Dieu, car une telle résignation suppose toutes les vertus.

Ah ! que nous serions heureux, si nous étions soumis en tout à ce qu'il plaît à notre Père céleste d'ordonner ! Nous ne regarderions point alors les malheurs de cette terre comme de vrais malheurs, ni le bonheur de ce séjour d'exil comme un vrai bonheur : notre unique soin serait de vouloir ce qu'il veut. Et qu'est-ce qui pourrait alors nous troubler ? Qu'aurions-nous en effet à craindre, entre les mains d'un Père infiniment sage, également puissant et bon ?

Chapitre xv. — Pour mériter les consolations de Jésus-Christ, il faut recevoir indifféremment toutes les afflictions.

CONSENTIR à porter une croix, et non une autre, c'est honorer en apparence, mais outrager en effet la sagesse, la justice et la bonté de Dieu ; car n'est-ce pas en effet lui dire, que nous savons mieux que lui ce qu'il conviendrait qu'il fît, soit pour nous punir de nos fautes, soit pour nous perfectionner dans la vertu ? Hélas, que nous sommes aveugles ! Les croix qui nous répugnent le plus, sont précisément celles qui sont les plus nécessaires ; pourquoi ? C'est que ce sont celles-là qui combattent le plus directement cet amour-propre criminel qui nous en écarte.

Nous demandons à Dieu que sa volonté se fasse, et non la nôtre ; pourquoi exigeons-nous qu'il fasse la nôtre et non la sienne ? Est-ce donc

pour l'insulter que nous nous adressons à lui ? est-ce en l'outrageant, que nous voulons obtenir les effets de sa miséricorde ? Consentons donc à être crucifiés avec JÉSUS-CHRIST, ou consentons à être indignes de lui. Or, pour être crucifié avec JÉSUS-CHRIST, ne faut-il pas consentir à recevoir toutes les afflictions possibles ? Gardons-nous bien de prétexter notre faiblesse. JÉSUS-CHRIST nous offre ses forces, et avec les forces d'un Dieu, de quoi ne triompherons-nous pas ?

Chapitre xvi. — Disposition d'un vrai chrétien qui se trouve chargé de croix qui lui paraissent insupportables.



MON *âme*, se dit à lui-même David affligé, *pourquoi vous laissez-vous abattre par la douleur ? et pourquoi vous troublez-vous ? Espérez en Dieu. Mon Dieu,* ajoute-t-il peu après, *mon âme est toute abattue ; c'est ce qui me fait encore plus*

souvenir de vous dans cet exil où je me trouve. (Ps. xlj, 67). Plus le saint Roi se trouvait affligé, plus il sentait que la terre n'était pour lui qu'un lieu d'exil, et qu'il devait soupirer après la céleste Patrie. Imitons-le, Chrétiens : plus nos afflictions sont grandes, plus grandes seront envers nous les miséricordes de Dieu ; si nous nous jetons totalement entre ses mains.

Qu'aurons-nous à craindre, quelque affligés que nous puissions être, si nous avons le bonheur de nous trouver entre les bras de Jésus crucifié, et si nous nous réfugions dans la plaie de son Sacré-Cœur.

Ce n'est que dans ce divin asile que nous serons à l'abri de tout danger, quelque terrible et quelque effrayant qu'il soit. Les souffrances ont été proportionnées à nos forces ; celles que nous éprouvons se trouvent proportionnées aux grâces que Dieu nous accorde : nous sommes donc sûrs d'en triompher, si nous implorons son secours avec une entière confiance.

Chapitre xviij. — L'affliction soufferte avec résignation à la volonté de Dieu, nous conduit à des actes de Foi, d'Espérance et d'Amour.

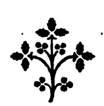

MOINS que la Foi ne soit bien vive, elle s'assoupit quelquefois dans la prospérité : on croit les vérités évangéliques ; mais elles ne font qu'une impression bien légère ; on se plaît dans son état, et on s'y attache. Mais se voit-on affligé, on cherche du secours dans les vérités consolantes de la Rédemption : Jésus crucifié se présente en quelque sorte devant les yeux.

D'une telle foi naît une espérance ferme et assurée. Comment en effet, croire que le Fils éternel de Dieu s'est immolé pour nous, et ne pas attendre tout de lui ? Nous ne pouvons douter, ni de sa sagesse, ni de sa puissance, ni de sa bonté : il nous a fait les promesses les plus magnifiques ; il sera fidèle à les remplir, si nous nous en

rendons dignes. Or l'affliction ne tend à autre chose : plus elle est grande, plus elle nous excite à lever les yeux vers Notre-Seigneur, pour qu'il la fasse tourner à notre plus grand bien.

Une telle foi et une telle espérance nous conduisent naturellement à aimer de toutes les puissances de notre âme celui qui nous inspire l'une et l'autre, et c'est à quoi il destine les afflictions qu'il nous envoie. Répondons donc à son amour par un amour réciproque, et que cet amour s'accroisse à mesure qu'il nous afflige.

Voilà l'unique moyen de parvenir à la perfection du Christianisme ; et avec quelle ardeur ne devons-nous pas tendre à une telle perfection ? Notre bonheur éternel en dépend, et ne désirons-nous donc pas d'être éternellement heureux ?



Chapitre xviij. — Pour avoir le cœur tranquille, lorsqu'on forme des projets, il faut se mettre totalement entre les mains de Dieu.

LES affaires humaines sont presque toujours sujettes à des difficultés sans nombre : on ne sait quel parti prendre. Pourquoi ne consultons-nous pas Dieu ? Prétendons-nous donc être indépendants de lui ? Le vrai chrétien n'en prend aucun sans une parfaite tranquillité d'âme, parce qu'il sait que tout est entre les mains de Dieu, et qu'il n'a rien à craindre s'il le reconnaît pour son guide dans tous les projets qu'il forme : s'il y rencontre des obstacles, il l'appelle à son secours et le bénit également, qu'il réussisse ou non.

Chapitre xix. — Combien il est glorieux de souffrir l'affliction en vrai chrétien.

TOUTE affliction nous humilie, puisqu'elle nous fait sentir notre faiblesse et notre néant ; comment donc pouvons-nous y trouver de la gloire ? Cependant la gloire du vrai disciple de la croix est supérieure à toute la gloire de la terre ; il porte le caractère d'enfant de Dieu, il est son héritier et cohéritier de Jésus-Christ, parce qu'il lui ressemble.

Ce serait, sans doute, quelque chose de bien grand, que d'être le maître absolu de l'univers, de posséder toutes les sciences divines et humaines, d'être apôtre, évangéliste, prophète, homme à révélations, à extases, à miracles ; mais c'est quelque chose de bien plus grand encore, que d'aimer à être crucifié avec Jésus-Christ. Aussi St Paul ne faisait-il pas consister sa gloire à avoir été appelé au ministère évangélique par une voie miraculeuse, ni à

avoir été ravi au troisième Ciel; mais uniquement en ce qu'il a été humilié pour JÉSUS-CHRIST, et qu'il trouvait partout des occasions d'être crucifié avec lui.

Pour moi, dit-il, *à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Notre-Seigneur* JÉSUS-CHRIST, *par qui le monde est crucifié à mon égard, comme je suis crucifié à l'égard du monde.* (Galat. vj, 14).

On n'est point surpris que les Anges, puisqu'ils sont confirmés en grâce, louent et bénissent Dieu sans cesse; mais c'est un spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre, que l'homme, faible comme il est, le loue et le bénisse au milieu des plus grandes afflictions, parce que toutes ses passions le portent à se révolter contre lui.

Voilà donc en quoi consiste la gloire évangélique; l'avoir acquise, c'est rendre la Religion Chrétienne respectable aux yeux même de ceux qui la haïssent; c'est leur montrer qu'elle vient de Dieu; car enfin, puisqu'elle rend l'homme supérieur à lui-même,

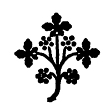
il faut bien qu'elle ait une origine divine. D'ailleurs, on raffermit par là le chrétien faible, on encourage le lâche, et l'on fait rougir le vicieux : on fait plus encore, on perpétue en quelque sorte le mystère de la Croix, en présentant à l'univers, autant que le permet la faiblesse humaine, une image vivante de JÉSUS crucifié. Enfin on devient en quelque manière son martyr, puisqu'on lui rend un témoignage éclatant de l'attachement qu'on a pour lui. J'ajoute qu'il est quelquefois plus facile de consentir à mourir dans le moment pour JÉSUS-CHRIST, que de souffrir longtemps pour lui, avec une résignation parfaite et entière, certaines afflictions qui semblent nous accabler. Cette résignation est donc un moyen assuré de se procurer une gloire incomparable.



Chapitre xx. — En souffrant l'affliction avec joie, dans la vue de ressembler à Jésus-Christ, nous lui prouvons de la manière la plus parfaite, la sincérité et la force de notre amour.

*I quelqu'un*, dit St Paul, *n'aime point Notre-Seigneur* Jésus-Christ, *qu'il soit anathème.* (I Cor. xvj, 22.) C'est-à-dire, qu'un tel homme mérite les malédictions de Celui qui n'est venu que pour le combler de bénédictions. Combien de fois ne s'imagine-t-on pas l'aimer lorsqu'on ne l'aime point ? Combien de fois aussi se persuade-t-on avoir pour lui un amour parfait, lorsqu'on n'en est encore qu'à un commencement d'amour ? Pour nous faire voir alors qui nous sommes, il est nécessaire que nous soyons vivement affligés. Si nous acceptons l'affliction avec une joie chrétienne, nous entendons au fond de notre cœur

le témoignage de l'Esprit-Saint, qui dit que nous sommes les enfants de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ, et que nous lui rendons amour pour amour, autant que le permet la faiblesse humaine. Il est constant que, si nous aimions Dieu sincèrement, nous lui serions soumis en tout ; et plus nos épreuves seraient fortes, plus nous nous appliquerions à lui prouver notre attachement, en nous rendant supérieurs aux plus grandes afflictions. *Je bénirai le Seigneur en tout temps*, dit le Roi-Prophète, *sa louange sera toujours dans ma bouche.* (Ps. xxxiij, 2.) Quand on aime Dieu par dessus toutes choses, on l'aime, soit qu'il nous envoie des châtiments, soit qu'il nous comble de ses faveurs ; et il est constant que ne point aimer la croix de Jésus-Christ, c'est ne point aimer Jésus-Christ.



Chapitre xxj. — Des douceurs de la Croix.

*RENEZ mon joug sur vous,* nous dit JÉSUS-CHRIST, *et apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ; car mon joug est doux et mon fardeau léger.* (Matth. xj, 29-30.) Par ce joug et ce fardeau, notre divin Sauveur entend sa croix : elle est difficile à porter, sans doute ; cependant, quand on la porte en vrai disciple de JÉSUS-CHRIST, on y trouve le repos de l'âme, et ce repos la rend douce et légère. Ce joug, dit St Augustin, est doux à celui qui aime, et dur à celui qui n'aime pas. *Amanti suave est, non amanti durum est.*

Les douceurs de la croix sont un des principaux fruits de notre Rédemption ; mais pour les connaître, il faut les goûter, et c'est pourquoi le mondain les traite de chimères. O que nous serions heureux, si l'amour de la croix pénétrait nos cœurs. « Quand vous serez parvenu, dit le pieux Auteur

de l'Imitation, à trouver les afflictions douces, et à y prendre goût pour l'amour de JÉSUS-CHRIST, alors croyez vous heureux, parce que vous avez trouvé le paradis en ce monde. »

Comment cela ? direz-vous, surtout si vous êtes violemment et continuellement affligé. — Le voici : c'est que le paradis de ce monde, ainsi que celui des Bienheureux, consiste principalement dans la parfaite conformité à la volonté de Dieu. Et quand lui prouvons-nous mieux cette conformité, sinon lorsque nous recevons avec joie les afflictions qu'il nous envoie ? Dans le moment où l'on souffre l'affliction, même avec des sentiments chrétiens, les douceurs qu'on y éprouve sont ordinairement mêlées d'amertumes ; mais lorsque l'affliction est passée, le souvenir de la victoire qu'on a remportée, procure une douceur toute pure : c'est un contentement, une joie que rien ne peut égaler ; alors on voudrait que l'affliction eût été encore plus grande : ainsi un guerrier, lorsqu'il se voit victorieux, souhaiterait avoir essuyé plus de fatigues et couru

plus de dangers ; car enfin, les récompenses et la gloire doivent être proportionnées aux difficultés qu'on a éprouvées pour les obtenir.

Dieu dit, parlant du juste : *Il m'invoquera, et je l'exaucerai* (Zach. xiij, 9), *je serai avec lui dans le temps de l'affliction, et je le comblerai de gloire.* Il l'éclaire de ses lumières, il le remplit de courage et de force, et c'est lui qui lui fait remporter les victoires.

Que celui, dit St Jean, *qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises : Je donnerai au victorieux la manne cachée.* (Ap. ij, 17.) La joie dans l'affliction, est assurément une manne cachée. L'affliction présente par elle-même quelque chose d'effrayant. Nous n'aimons point à souffrir ; mais il est certain que les disciples de la croix sont ceux qui souffrent le moins ; je puis même dire, en un certain sens, qu'ils ne souffrent pas. Pourquoi ? C'est qu'ils aiment à souffrir. O l'admirable, ô la divine Religion que JÉSUS-CHRIST nous a enseignée ! En se conformant à ses maximes, on trouve au milieu de toutes les peines et les tourments,

un avant-goût des plaisirs du ciel. On y trouve une tranquillité d'âme, une joie spirituelle que rien ne peut exprimer, et en comparaison de laquelle tout ce que le monde a de plus délicieux n'est qu'amertume. Heureux celui qui peut sentir la vérité de ces maximes ! mais on ne peut la sentir que par l'expérience ; et combien peu de gens veulent se la procurer.

Chapitre xxij. — La loi de Jésus-Christ nous ordonne de crucifier notre esprit, notre cœur et notre corps, et elle nous rend heureux par ces souffrances.

OTRE esprit, naturellement orgueilleux, voudrait n'être point obligé de croire des vérités qu'il ne peut comprendre. Mais Jésus-Christ le lui ordonne, et par là il l'attache en quelque sorte à la croix. C'est pourquoi l'esprit du vrai fidèle est un esprit crucifié. Ce crucifiement est douloureux, sans doute ;

mais il est encore bien plus utile, puisqu'en soumettant notre esprit à l'autorité de Dieu, il lui donne une parfaite tranquillité pendant cette vie qui le prépare à contempler éternellement la vérité dans sa source.

Notre cœur est sujet à des désirs criminels qui le tourmentent et le déshonorent. Il faut crucifier ce cœur; et son crucifiement consiste à ne rien désirer de ce que lui défend la loi de Jésus-Christ. Ce n'est qu'au moyen d'un pareil crucifiement, qu'il peut parvenir à la paix qui lui est nécessaire sur la terre; paix précieuse, qui est un avant-goût de la paix éternelle.

Enfin, notre corps est sujet à des passions honteuses; et, pour être vrai disciple de Jésus-Christ, il faut crucifier ce corps. *Ceux*, dit St Paul, *qui sont à* Jésus-Christ, *ont crucifié leur chair avec leurs vices et leurs passions.* (Galat. v, 24.) *Je vous supplie par la miséricorde de Dieu*, nous dit-il autre part, *de lui offrir vos corps, comme une victime vivante, sainte et agréable à ses yeux.* (Rom. xij, 1.) Mais pensons y sérieusement : si l'on

nous commande de crucifier notre corps, ce n'est que pour le faire participer enfin à la gloire du corps de Jésus-Christ.

Voulons-nous donc être de vrais chrétiens ? aspirons-nous aux récompenses promises aux vrais chrétiens ? réduisons notre esprit, notre cœur, et notre corps à un état de crucifiement. Jésus-Christ s'est donné tout à nous, donnons-nous tout à lui.

Chapitre xxiiij. — Dieu ne nous afflige que parce qu'il nous aime.



OUS avez oublié, dit St Paul aux Hébreux, *la consolation que Dieu vous donne comme à ses enfants par ces paroles : Mon fils, ne méprisez pas la correction du Seigneur, et ne vous découragez pas lorsqu'il vous reprend. Car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il frappe de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfants. Que les châtiments ne vous rebutent donc point. Dieu vous traite comme*

ses enfants ; car qui est l'enfant qui ne soit point corrigé par son père ? et si vous êtes exempts de la correction que tous les enfants ont reçue, vous n'êtes donc pas des enfants légitimes. (Heb., xij, 5-8.)

Que n'avons-nous le cœur pénétré de cette admirable doctrine. En appelant Dieu notre Père, nous lui demandons, qu'il nous traite comme ses enfants : pourquoi donc nous révoltons-nous contre lui lorsqu'il nous châtie ? Nous châtierait-il, si nous ne le méritions pas ? Et pourquoi, lorsqu'il nous traite en Père tendre, le regardons-nous comme un cruel tyran qui se plaît à nous faire souffrir ? Quoi donc ! voudrions-nous qu'il nous abandonnât à nous-mêmes, comme des enfants incorrigibles et indignes de lui ?

Qu'à jamais, ô mon Dieu, de pareils sentiments s'éloignent de mon esprit et de mon cœur ! Faites, je vous en conjure, faites que je regarde les rigueurs de votre justice, comme des effets de votre miséricorde. Vous ne me châtiez que parce que vous m'aimez, et vous ne me punissez pendant cette vie, que pour m'épargner pendant

l'éternité. Châtiez-moi donc tant qu'il vous plaira; mais faites-moi la grâce, Père de toute miséricorde, de profiter de vos châtiments, afin qu'ils ne servent qu'à me ramener à vous, ou à m'y attacher plus étroitement, et pour toujours.

Mes frères, nous dit St Jacques, *regardez comme un très grand sujet de joie les diverses afflictions qui vous surviennent, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience, et que la patience donne la perfection aux œuvres, afin que vous soyez parfaits et accomplis.* (Jac., j, 2-4.) Et St Paul écrit ainsi aux Philippiens : *Vous avez reçu la grâce non seulement de croire en* JÉSUS-CHRIST, *mais de souffrir aussi pour lui.* (Phil., j, 29.) Que ces idées sont consolantes pour tout homme qui, se sentant affligé, craint que Dieu ne le châtie que dans sa colère.



Chapitre xxiv. — Les afflictions que Dieu nous envoie, sont pour nous un nouveau motif de l'aimer.

UN père bon et sage ne châtie son enfant que parce qu'il l'aime : cet enfant doit donc aussi aimer son père, parce qu'il en est châtié. Mais d'ordinaire il ne pense qu'à la douleur qu'il éprouve, il ignore le bien qu'on lui veut, et regarde son tendre père comme un tyran cruel. Dans l'âge de la réflexion, les idées changent; on sent alors combien il a été nécessaire que l'on fût corrigé; et les enfants ne se trouvent, hélas ! que trop souvent dans le cas de se plaindre qu'ils ne l'ont point été assez.

Dieu est notre père, nous le savons; nous savons aussi qu'il ne nous afflige que parce qu'il nous aime : aimons-le donc aussi quand il nous afflige. Hélas! ce que nous faisons pour lui peut-il égaler ce qu'il a fait pour nous ? Que nous devait-il, et que lui devons-nous?

Aimons JÉSUS-CHRIST, souffrons

pour lui, espérons en lui. Si nous l'aimons, nous désirons souffrir pour lui ; et si nous souffrons pour lui, nous avons tout à espérer de lui. Il est fidèle dans ses promesses ; et ces promesses sont magnifiques. Ah ! si nous y sommes insensibles, demandons-lui des cœurs nouveaux, des cœurs qui sentent que son amour exige de nous un amour réciproque.

Si la rigueur de ses châtiments nous étonne, pensons aux motifs qui l'ont fait agir. Il est notre juge et notre père, et les éclats de sa justice ne tendent qu'à nous rendre dignes de ses miséricordes.

Chapitre xxvi. — La manière dont nous recevons l'affliction, nous fait voir si nous sommes attachés à la terre.



NTRE toutes les connaissances de l'homme, il n'en est aucune qui lui soit plus nécessaire que celle qui regarde ce qu'il est

et ce qu'il doit être. Or, l'affliction contribue beaucoup à la lui procurer.

Quand nous sommes estimés et loués des hommes, nous nous persuadons facilement que tout cela nous est dû, et que nous n'en tirons aucune vanité; mais que l'on vienne à nous mépriser, nos emportements nous prouvent clairement combien nous sommes vains et orgueilleux.

Le riche s'imagine volontiers que son cœur n'est point attaché à l'abondance; mais qu'il en soit privé, il s'apercevra bientôt qu'il en était idolâtre.

Il en est de même de l'homme adonné à ses plaisirs. Quelquefois il croit que son bonheur ne diminuerait point, quand même il serait dans l'impossibilité de les goûter; mais qu'il se trouve en cet état, la tristesse accablante qu'il éprouve, est bien une preuve de son attachement pour eux.

Et voilà comment l'affliction nous donne la connaissance de nous-mêmes; sans laquelle, loin de mériter le nom de chrétien, nous ne méritons pas même celui d'homme.

Chapitre xxvj. — La considération des bienfaits de Dieu doit nous engager à souffrir nos maux avec patience.

SI *nous avons reçu les biens de la main du Seigneur*, disait le saint homme Job, *pourquoi n'en recevrions-nous point aussi les maux ?* (Job. ij, 10.) Mais ces sentiments ne sont pas ceux de la plupart des hommes. Trop semblables aux petits enfants, ils voudraient toujours être caressés, et se mettent en colère contre un père qui les punit lorsqu'il le croit nécessaire. C'est qu'ils sont aveugles au point de ne pas voir que, durant cette vie, les châtiments de Dieu ne sont eux-mêmes que des bienfaits.

Que penseriez-vous d'un homme qui dirait à Dieu : Seigneur, pour vous adorer, vous aimer et vous servir, j'exige que vous contentiez tous mes désirs, et que vous ne m'affligiez jamais, lors même que je me révolterai contre vous ? Un tel homme vous paraîtrait, sans doute, insensé et impie. Pourquoi

donc ne rougissez-vous pas de lui ressembler, en vous conduisant comme si ces sentiments étaient les vôtres!

Au moment même que Dieu vous afflige, vous en recevez encore des bienfaits que vous ne méritez pas. *Si nous n'avons point été perdus entièrement*, dit le prophète Jérémie, *c'est l'effet des miséricordes du Seigneur ; c'est que nous avons trouvé en lui un fonds inépuisable de bonté.* (Lam., iij, 22.) Pensons comme ce Prophète, et parlons comme lui. Dieu pouvant nous écraser, se borne à nous châtier, et nous nous plaindrions encore de lui !

Comprenons-le bien et ne l'oublions jamais, comprenons que Dieu nous prouve également qu'il est notre Père, soit qu'il nous comble de biens temporels, soit qu'il nous en prive, et que quelquefois il nous le prouve mieux en nous les ôtant qu'en nous les accordant. En disant à Dieu : *Je ne suis pas digne de toutes vos miséricordes* (Gen., xxxij, 10), Jacob se préparait à en éprouver de plus grandes encore que celles dont il avait été favorisé, et son espérance n'a point été trompée ;

quoique d'ailleurs il ait assuré avec vérité à Pharaon, que sa vie avait été traversée par beaucoup de maux. C'est dans ces alternatives d'événements heureux et malheureux, que se perfectionne la vertu du juste ; c'est là qu'il apprend à ne pas se laisser éblouir par la prospérité ni abattre par l'adversité, état où il se rend digne des consolations de JÉSUS-CHRIST.

Chapitre xxviij. — Des récompenses promises aux vrais disciples de JÉSUS-CHRIST.

FIXONS les yeux sur le ciel. Là JÉSUS-CHRIST est assis à la droite de son Père, et c'est par les humiliations et les souffrances qu'il est parvenu à ce degré suprême de bonheur et de gloire. *Il s'est humilié lui-même*, dit saint Paul, *en obéissant jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi*, ajoute ce saint Apôtre, *Dieu l'a élevé au-dessus de toutes choses, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout*

nom, afin qu'au nom de Jésus *tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur* Jésus-Christ *est dans la gloire de Dieu son Père.* (Philip., ij, 8-11.) C'est de là qu'il nous invite tous à aller le joindre par le même chemin qui l'y a conduit. Quoi ! Serions-nous assez lâches pour refuser de nous rendre à son invitation, sous prétexte que la condition qu'il nous propose, nous paraît trop dure ?

Quelle proportion peut-il y avoir entre les afflictions de cette vie et le bonheur éternel ? Nos afflictions finiront bientôt, et peut-être finiront-elles dans un moment ; les récompenses au contraire, que nous pouvons mériter, ne finiront jamais.

Sainte Thérèse, cette vierge séraphique, ne pouvait entendre prononcer ces mots du Symbole qui se dit à la messe, *dont le règne n'aura point de fin*, sans entrer dans une sorte de ravissement d'esprit qu'excitait en elle la vue de l'infinie disproportion qu'il y a entre les peines de cette vie et les récompenses qu'on peut obtenir par elles.

Rougissons donc de notre lâcheté : elle vient de notre peu de foi. Oh ! si nous connaissions le bonheur qu'on goûte à voir Dieu face à face, à l'aimer, à être aimé de lui pendant toute l'éternité, nous ne regarderions que comme peu de choses toutes les tribulations de cette vie qui nous procurent tant d'avantages. On ne va au ciel, il est vrai, que par le chemin de la croix. Mais hélas ! que de peines, que de fatigues ne soutiendrait-on pas pour obtenir l'empire de toute la terre? Cependant les souverains ne meurent-ils pas comme le reste des hommes ? Dans l'autre monde leurs richesses et leur gloire ne leur serviront absolument de rien, à moins qu'ils n'en aient fait un usage conforme à la sagesse évangélique.

Il est, sans doute, dur de souffrir ; mais prétendrions-nous être couronnés, sans avoir combattu ; parvenir au but, sans avoir pris le chemin qui y conduit? Je le répète, rougissons de notre lâcheté.

Chapitre xxviij. — Différence entre les récompenses des hommes et celles de Dieu.

ES récompenses des hommes se réduisent à bien peu de choses,et sont d'ailleurs d'une très courte durée. Combien de fois même ne voit-on pas des ouvriers frustrés de leur salaire par des maîtres inhumains, pour lesquels ils ont épuisé leurs forces? Et d'ailleurs quel est ce salaire? Mais quand il serait aussi considérable qu'il est possible de l'imaginer, nul ne peut savoir si, dans l'instant qu'il l'aura reçu, il ne disparaîtra pas de ce monde. Mais quelle différence avec les récompenses que nous avons à espérer de Dieu! Il rendra *à chacun selon ses œuvres,* (Rom., ij, 6) dit saint Paul. *Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent!* (Ps., xxx, 20) s'écrie David. Ne cessons donc de travailler pour lui; et ce sera en effet pour lui que nous travaillerons, si toujours nous ne cherchons qu'à nous

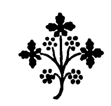
soumettre entièrement aux dispositions infiniment sages de sa volonté. O éternité bienheureuse, que nous pensons peu à vous, tandis que nous ne devrions nous occuper que de vous! Pourquoi démentons-nous nos espérances par notre conduite? Nous ne le ferions pas assurément si nous étions de vrais chrétiens.

Chapitre xxix. — Si nous avions toujours Dieu devant les yeux, nous serions facilement consolés dans tous nos maux.

LORSQU'UN homme se dit à lui-même : Dieu m'entend, il me voit, il connaît toutes les dispositions de mon esprit et de mon cœur ; peut-il ne pas recourir à lui, comme à son unique Consolateur? Mais notre malheur paraît comme fort éloigné de lui, tandis que, comme dit St Paul, *c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes.* (Act., xvij, 28.) Étant toujours

en présence de Dieu, nous sommes toujours au pied de son trône et de son tribunal. Il ne dépend que de nous que nos afflictions nous procurent de sa part des sentences de miséricorde ; et combien une telle pensée n'est-elle pas capable de nous consoler ?

Quand sous les yeux de son maître on souffre pour lui, on souffre avec d'autant plus de courage, que l'on désire plus de lui plaire et que l'on attend de lui une plus grande récompense. Considérons-nous donc toujours comme étant en présence d'un Dieu qui voit notre affliction, qui est prêt à nous soulager, et à nous en récompenser d'une manière digne de lui, si, en répondant à ses grâces, nous en sortons victorieux.



Chapitre xxx. — Pour supporter nos afflictions en vrais chrétiens, nous devrions faire attention que nous n'avons peut-être qu'un moment à vivre.

SI chacun de nous, lorsqu'il est affligé, se disait à lui-même : Peut-être n'ai-je qu'un moment à souffrir ; peut-être vais-je paraître au tribunal de Dieu, pour y répondre de la manière dont j'aurai souffert ; pourrions-nous ne pas souffrir avec une parfaite résignation à la volonté d'un Juge, et si terrible pour les uns, et si bienfaisant pour les autres ? Mais à quoi pensons-nous ? Nous nous promettons une longue vie, et nous oublions l'éternité. Cependant les idées flatteuses d'une longue vie ne sont fondées absolument sur rien, et l'éternité nous est, non seulement assurée, mais elle nous attend à chaque instant. Que ne l'avons-nous donc toujours devant les yeux ! Elle nous fournirait

un puissant motif pour réprimer nos impatiences, soutenir notre faiblesse et même pour nous procurer de puissantes consolations. Mais comment la pensée de la mort peut-elle produire de tels avantages? La mort est par elle-même un objet si effrayant, que l'on aime communément mieux être surpris par elle, que d'y penser pour s'y préparer ; mais le vrai disciple de Jésus-Christ suit une conduite opposée. Ses afflictions le portent à s'occuper de la mort qui les terminera : il la regarde comme le commencement d'une vie nouvelle et éternelle, d'une vie en comparaison de laquelle, ainsi que l'observe St Grégoire, « la vie présente doit plutôt être appelée une mort qu'une vie véritable. »

Hommes terrestres, quand penserons-nous au ciel ? Serions-nous donc déterminés à nous rendre éternellement malheureux ? Comment s'aimer si peu, ou plutôt haïr son âme !...... le trésor le plus précieux ! le seul qu'il nous est donné de pouvoir conserver toujours !......

Chapitre xxxj. — Nos souffrances ne sont jamais que des souffrances d'un instant.

Nous ne disons pas simplement ici que les souffrances de cette vie, quelque longues qu'elles puissent être, ne sont que des souffrances momentanées, si on les compare à des souffrances éternelles ; mais ce que nous disons, c'est qu'exactement parlant, nous n'avons, ni ne pouvons avoir jamais qu'un seul instant de souffrances : en effet, nos souffrances passées n'existent plus, nos souffrances à venir n'existent point encore, reste donc le seul instant présent et actuel, et c'est de cet instant que dépend notre éternité, soit heureuse, soit malheureuse, puisqu'il peut se faire qu'il soit le dernier de notre vie. Mais quand cet instant serait suivi d'un grand nombre d'autres, il n'en sera pas moins vrai que ce ne seront que des instants successivement actuels, desquels nous pourrons dire ce que nous disons de celui où nous

nous trouvons maintenant. C'est à quoi ne font pas attention ces gens plaintifs qui s'écrient : Quoi ! Toujours souffrir ! Il y a si longtemps que je souffre, je souffrirai encore si longtemps ! Cela finira-t-il donc ? Que mon état est déplorable !

Oui, peut-on leur répondre, votre état est très déplorable ; mais c'est votre impatience qui le rend tel. Pourquoi vous rappeler vos souffrances passées ? pourquoi vous effrayer de celles que vous n'éprouverez peut-être jamais ? celles que vous ressentez dans le moment, ne vous suffisent-elles pas ? Ah ! oubliez le passé, n'anticipez point sur l'avenir : il s'agit du moment présent ; vos peines dussent-elles durer jusqu'à la fin de vos jours, chacun des moments que vous souffrirez, vous fera mériter un bonheur éternel.

Chapitre xxxij. — La considération de la vanité de ce monde est très propre à nous consoler dans nos afflictions.

QU'EST-CE que le monde ? C'est un lieu d'agitation et de trouble, où les hommes cherchent dans l'assouvissement de leurs passions, un bonheur qu'elles sont totalement incapables de leur procurer. C'est de leur part une sorte d'ivresse qui leur fait prendre un fantôme pour la réalité. Figurez-vous, en effet, l'homme de la terre le plus à portée de contenter ses désirs : peut-il les contenter tous ? Peut-il les satisfaire autant et aussi longtemps qu'il le voudrait ? Nullement. Il est sujet à des infirmités; une mort inévitable l'attend à chaque instant. *Qu'est-ce que notre vie*, demande saint Jacques, *sinon une vapeur qui paraît pour un peu de temps et qui se dissipe bientôt après ?* (Jac. iv, 15.) Nous sommes tous convaincus de ces vérités, mais nous les oublions, et c'est ce qui fait que nous sommes

si affligés, lorsque nous souffrons la privation des biens de la terre. Notre affliction cesserait, si, comme nous le prescrit St Paul, *nous usions de ce monde comme n'en usant point*, (I Cor., vij, 31) et si nous sentions combien le bonheur mondain est propre à nous éloigner de Dieu, en nous corrompant l'esprit et le cœur, et à nous perdre pour l'éternité. Eh ! que ne faisons-nous attention à ce que dit JÉSUS-CHRIST à ceux qui se livrent aux folles joies de ce siècle : *Malheur à vous*, leur dit-il, *qui riez maintenant*, *parce que vous gémirez et vous pleurerez.* (Luc. vj, 25.) Notre divin Sauveur venait de dire à ses Apôtres : *Vous êtes bienheureux*, *vous qui êtes maintenant dans les pleurs*, *parce que vous serez dans la joie.* (Luc. vj, 21.) Que ces menaces sont terribles ! mais que ces promesses sont consolantes ! Pensons donc que nous nous faisons gloire d'être disciples de JÉSUS-CHRIST, que c'est sa morale et non celle du monde que nous devons suivre, et qu'enfin, il s'agit pour nous d'une éternité, ou bienheureuse, ou malheureuse.

Chapitre xxxiij. — La considération des peines de l'enfer doit nous porter à souffrir avec joie toutes les afflictions de cette vie.

QUAND je pense que j'ai mérité d'éprouver les effets de la colère de Dieu dans ce séjour de ténèbres et d'horreur, où, comme l'assure JÉSUS-CHRIST, *le feu ne s'éteint point, et le ver rongeur ne meurt point;* (Matth., ix, 43) ah ! puis-je me plaindre ? ne dois-je point au contraire, le louer et le bénir, lorsque, dans le dessein de me préserver de ces peines effroyables, il m'envoie les afflictions de cette vie, qui ne sont rien en comparaison de celle-là ?

Tout péché mortel mérite l'enfer, nous le savons; et notre conscience ne nous en reproche-t-elle pas, et peut-être même un grand nombre ? Quoi ! serions-nous assez insensés pour mieux aimer souffrir éternellement les supplices affreux et inexprimables de

l'enfer, que de profiter des peines que Dieu nous envoie durant cette vie, pour nous ramener à lui, et nous rendre éternellement participants de sa gloire ? Et d'un côté, qu'est-ce que la durée de notre vie, en comparaison de celle de l'éternité ? En vérité, ce n'est qu'un moment. De l'autre, que sont les peines que nous souffrons, ou que nous pouvons souffrir sur la terre, en comparaison de ces effroyables éclats de la vengeance, qu'un Dieu irrité tirera de ceux qui l'auront méritée ! Ce n'est rien ; non, ce n'est absolument rien. Comprenons donc que Dieu nous traite avec miséricorde, lorsque, pour nous faire éviter l'enfer, il nous afflige même rigoureusement en ce monde. En deux mots, si l'on ne souffre point avec JÉSUS-CHRIST, on sera éternellement maudit de JÉSUS-CHRIST.

Chapitre xxxiv. — La considération des peines du purgatoire doit nous engager à supporter, en vrais chrétiens, toutes celles de ce monde.

RIEN d'impur n'entrera dans le royaume des cieux : il faut donc que tout homme qui, mourant en état de grâce, se trouve souillé de quelque faute vénielle, l'expie dans le purgatoire. Les tourments qu'on y souffre, sans pouvoir être comparés à ceux de l'enfer, sont néanmoins incomparablement plus grands que tous ceux que l'on peut éprouver sur la terre.

Peut-on ne pas frémir, à la pensée seule du supplice d'un homme qui resterait pendant vingt-quatre heures au milieu des flammes ? Mais que serait-ce donc d'y rester pendant des années entières, pendant des centaines d'années ? Ah ! faisons plutôt notre purgatoire sur la terre ; c'est-à-dire, expions nos péchés, quelque légers

qu'ils puissent être. La vie présente est le temps de la miséricorde; l'autre est le temps de la justice. Nous pouvons maintenant obtenir le pardon de nos péchés; mais le pourrons-nous après notre mort? — Non. Or, la manière la plus propre à les expier, c'est de souffrir, dans un esprit chrétien, toutes les afflictions qui peuvent nous arriver.

Chapitre xxxv. — Rapport qui se trouve entre la patience et la charité fraternelle.

LA *charité*, dit St Paul, *est patiente, elle est douce, elle n'est point envieuse, ni dissimulée, ni superbe, elle ne se met point en colère, elle supporte tout.* (I Cor. xiij, 4-7.) Et St Jacques nous demande : *Qui est-ce qui cause des querelles et des guerres parmi vous ? Ne sont-ce pas les cupidités qui combattent dans vos membres ? Vous formez mille désirs déréglés*, continue le St Apôtre, *et vous n'avez pas ce que vous désirez.* (Jac., iv, 1-2.) Oui, voilà la

source malheureuse de tant d'inimitiés et de contestations injustes que l'on voit régner parmi les hommes. *Tous*, comme dit encore St Paul, *cherchent leurs intérêts, et non pas ceux de* JÉSUS-CHRIST. (Philip., ij, 21.) Chacun veut commander, chacun veut ne rien souffrir des autres, et leur faire souffrir tout, pour contenter ses passions.

O divine charité, qu'êtes-vous devenue ! Je ne puis vous découvrir que dans le cœur des vrais disciples de JÉSUS-CHRIST crucifié. Mais, hélas ! que le nombre en est petit ! Je crois les entendre s'écrier avec des transports de joie : Qui nous séparera de la charité du prochain ? Seront-ce les biens qu'il nous enlève, les injures qu'il nous dit, la réputation qu'il nous ôte ? Seront-ce, en un mot, toutes les peines qu'il pourra nous susciter ? Non, il ne peut nous ôter JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST nous suffit. Aimons donc notre prochain, quelqu'injuste, perfide et cruel qu'il soit envers nous. Il nous fournit, malgré lui, de nouveaux motifs de nous attacher plus étroitement à notre devoir. Pourquoi

donc aurions-nous pour lui des sentiments d'aversion ? Pourquoi ne l'aimerions-nous pas, comme nous nous aimons nous-mêmes ? Combien ces sentiments évangéliques ne seraient-ils pas propres à faire régner partout cette aimable concorde, *cette joie, cette paix dans le Saint-Esprit, qui*, selon St Paul, *forment sur la terre, le Royaume de Dieu*, (Rom. xiv, 17) et qui feraient que tous les hommes ne composeraient qu'une seule famille, sous JÉSUS-CHRIST leur chef commun?

Chapitre xxxvj. — Si le mal qu'éprouve notre ennemi nous cause de la joie, nous sommes bien éloignés d'être de vrais disciples de JÉSUS-CHRIST.

LA preuve en est sensible. Notre divin Sauveur nous dit : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et calomnient.* (Matth., v, 44.) Comment donc pour-

rions-nous nous réjouir du mal qui leur arrive? cependant que voit-on communément parmi les hommes? Ils cherchent à se persuader, qu'en se réjouissant du mal qu'essuient leurs ennemis, ils ne le font que pour applaudir à la justice de Dieu, qui, selon eux, a pris en main leur défense. Un tel, s'écrie-t-on, a été affligé. Ah! ce méchant homme le méritait bien. L'un dit : Il m'a décrié dans le public, et le voilà lui-même décrié, tant mieux. L'autre dit : Il m'a enlevé mon bien, et le voilà dépouillé du sien : que Dieu en soit loué.

Étrange aveuglement de l'esprit de l'homme! effroyable dépravation de son cœur! Quoi! est-il donc possible qu'on se fasse assez illusion à soi-même, pour regarder comme un acte de religion, ce qui n'est que l'effet de l'impatience et de la haine? Revenons à nous-mêmes, et sentons que nous nous écartons de la morale de Jésus-Christ, toutes les fois que nous sommes moins affligés du mal qui arrive à notre ennemi, que nous ne le sommes du mal qu'éprouve celui qui ne l'est pas, et que c'est alors, non le zèle de

la justice, mais la passion qui nous anime. Je sais combien il nous est difficile de ne pas ressentir un contentement secret, lorsque nous voyons quelqu'un donner dans un piège qu'il nous avait tendu, être couvert de la confusion qu'il nous avait préparée, être ruiné et perdu pour avoir cherché à nous ruiner et nous perdre. Mais rappelons ce que nous avons dit au commencement de ce chapitre : Jésus-Christ nous ordonne d'aimer nos ennemis : or, peut-on les aimer et en même temps se réjouir du mal qui leur arrive ?

Chapitre xxxviij. — Liaison étroite entre la patience et les autres vertus chrétiennes.

LA vertu a, par elle-même, tant de charmes, que si, pour la pratiquer, il ne fallait pas vaincre bien des obstacles, nous nous livrerions tous à elle avec empressement et avec joie ; mais, comme dit l'Écriture, *l'esprit de l'homme, et toutes les*

pensées de son cœur sont portées au mal dès sa jeunesse (Gen., viij, 21) ; c'est donc à cette pensée funeste qu'il s'agit de résister. C'est-à-dire, qu'il faut se renoncer soi-même, se vaincre soi-même ; et cela exige sans doute une patience courageuse, et c'est parce qu'on ne veut pas s'y résoudre que l'on donne dans le désordre.

Notre cœur est comparé à une terre couverte de ronces et d'épines, à laquelle on ne peut faire porter du fruit qu'après une longue et pénible culture. Ne cessons donc de travailler à extirper nos vices et à acquérir les vertus; c'est pour cela que nous avons été créés ; c'est pour cela que nous avons été rachetés au prix du sang de JÉSUS-CHRIST. Ah ! répondons à notre destination, ayons assez de courage pour nous vaincre nous-mêmes, en résistant à toutes nos inclinations criminelles : ce sera porter la croix. Mais le nom de chrétiens, dont nous nous faisons gloire, ne forme-t-il donc pas un engagement solennel de la porter ? Car enfin, voici ce que nous dit JÉSUS-CHRIST : *Quiconque ne prend*

pas sa croix et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. (Matth., x, 38.) Quoi donc ! serions-nous assez lâches pour nous laisser effrayer par les difficultés que nous rencontrons dans la pratique des vertus évangéliques ? Soyons au contraire, assez courageux pour les surmonter.

Chapitre xxxviij. — Il faut prier Dieu dans l'affliction, et comment il faut le prier.

NE point recourir à Dieu dans l'affliction, c'est l'outrager, puisque c'est lui témoigner qu'on n'a en lui aucune confiance. Il nous ordonne de le prier, parce qu'il veut nous exaucer ; et si nous nous adressons à lui, comme des enfants à leur père, nous ne le ferons jamais en vain. De deux choses l'une : ou il nous accordera ce que nous lui demandons, ou il nous le refusera pour nous accorder ce qui nous sera infiniment plus avantageux que ce que nous lui demandons.

Toutes les prières que nous faisons à Dieu, doivent, pour être dignes qu'il les exauce, renfermer cette condition, à savoir, qu'il nous refuse ce que nous lui demandons, s'il prévoit que cela serait préjudiciable à notre perfection et à notre salut. Si alors il nous l'accorde, nous avons, outre la satisfaction d'avoir obtenu ce que nous désirons, la consolation et la joie d'avoir demandé ce qui a été le plus propre à nous conduire au plus grand de tous les biens.

Serions-nous donc assez insensés pour désirer ce qui contribuerait à notre perte éternelle ? Si Dieu l'accordait, il nous traiterait en juge qui nous réprouve et nous abandonne ; et non en père : c'est cependant le nom que nous aimons à lui donner, que nous lui donnons tous les jours dans l'Oraison dominicale, avec raison, car c'est le plus sage, le plus puissant, le plus tendre de tous les pères. Pourquoi donc ne le prions-nous pas comme des enfants soumis ? C'est que nous nous imaginons follement que, pour nous prouver sa tendresse, il doit nous

accorder tout ce que nous lui demandons, et de la manière que nous le lui demandons ; mais il nous aime trop pour le faire. Il faut que nos prières, pour être agréables à ses yeux, aient pour base l'humilité, la défiance de nos propres lumières, et une parfaite résignation à sa volonté ; parce qu'elles doivent être un hommage que nous rendons à sa sagesse, à sa puissance et à sa bonté. Disons-lui donc avec une confiance filiale, lorsque nous sommes affligés, disons-lui : O mon père, ô le plus tendre de tous les pères! votre secours m'est absolument nécessaire pour triompher de mon affliction. Délivrez-m'en, je vous en conjure, ou faites qu'elle serve à ma sanctification.

De pareilles prières sont toujours exaucées : que les nôtres ne leur ressemblent-elles ! Et pourquoi sommes-nous assez peu chrétiens pour ne point prier Jésus-Christ avec les mêmes dispositions qu'il a prié son Père céleste ? Il l'a prié avec une parfaite résignation à ses volontés ; et qui pourrait nous dispenser d'une résignation pareille ?

Chapitre xxxix. — C'est à Jésus-Christ que nous devrions d'abord recourir dans nos afflictions.

OUI, c'est à Jésus-Christ que nous devrions recourir dans le moment même où nous sommes affligés ; mais est-ce là ce que nous faisons ? Nullement. C'est, au contraire, d'abord aux hommes que nous nous adressons pour leur exposer nos peines et leur demander des consolations ; et ce n'est guère que quand nous nous apercevons combien peu tous leurs efforts sont propres à soulager notre cœur, que nous nous adressons à Jésus-Christ. Mais pourquoi ne faisons-nous point attention qu'une telle conduite lui est injurieuse, et qu'elle ne mérite de sa part que des refus ; puisqu'elle prouve que c'est aux hommes, et non point à lui, que nous donnons notre première, et peut-être, notre principale confiance? Quoi donc ! doutons-nous de sa puissance et de sa bonté ? Et n'est-ce pas

visiblement nous exposer à n'obtenir de lui aucun secours, que d'aller d'abord en chercher hors de lui ? Hélas ! que peuvent faire les hommes pour nous, en comparaison de ce que nous devons espérer de ce divin Consolateur ? Ayons donc recours à lui au moment même où nous nous sentons attaqués par l'affliction ; que nos premiers soupirs soient des prières tendres et vives, animées par la confiance la plus entière ; disons-lui avec le Roi-Prophète : *O Dieu, venez à mon aide ; hâtez-vous, Seigneur, de me secourir ;* (Ps. lxix, 2) et soyons assurés qu'il nous secourra d'une manière digne de lui ; nous avons pour garantie sa parole, et sa parole est la vérité même.

Chapitre xl. — On est indigne des consolations de Jésus-Christ, à moins que l'on n'aime mieux souffrir toutes les afflictions de la terre, que de commettre un seul péché mortel.

PÉCHER mortellement, c'est se révolter contre Dieu, et par conséquent encourir sa disgrâce. Par là, on se prive des consolations de Jésus-Christ, on s'exclut des délices du paradis, et l'on se rend digne des tourments de l'enfer. La sagesse évangélique exige donc de moi, que je souffre avec résignation toutes les afflictions imaginables, plutôt que de me mettre dans un état si horrible. Car enfin, les consolations de Jésus-Christ ne peuvent être faites que pour ses vrais disciples ; et c'est certainement se rendre indigne de ce nom, que de mieux aimer devenir son ennemi, que d'être crucifié avec lui. Cette vérité, autant facile à compren-

dre que difficile à pratiquer, est une suite nécessaire du premier commandement de la Loi ; car en effet, seraitce aimer Dieu par dessus toutes choses, que d'être plus affligé de la privation des richesses, de la réputation, de la santé, de la vie même, que de celle de la grâce de Dieu, et conséquemment de sa gloire ?

Salomon, dans le temps qu'il se sanctifiait par ses vertus, aurait mieux aimé l'état de Job souffrant sur son fumier avec une patience héroïque, que de ressembler à un impie qui se révolte contre Dieu parce que Dieu l'éprouve ; et les principes qu'il suivait alors, forment la base de toute la morale que lui a dictée le Saint-Esprit, et qu'il nous a transmise. Mais, hélas ! s'étant laissé éblouir par la prospérité, il donna dans des excès qui font horreur.

———

Chapitre xli. — La sensibilité est-elle un vice ?

N'ÊTRE sensible à rien, ce serait ne rien souffrir ; et si vous ne souffrez rien, comment pourrez-vous exercer la vertu de patience ? Soyez donc sensible aux maux que vous souffrez, à la bonne heure ; mais que jamais votre sensibilité, ne vous fasse sortir des bornes de la modération évangélique. On accuse, et avec raison, les faux dévots d'être d'une sensibilité singulière, et quelquefois même extrême. Ceux qui donnent dans cet excès, se rendent malheureux, en même temps qu'ils attirent à la religion, des reproches qu'elle est bien loin de mériter.

A prendre la sensibilité en elle-même, elle n'est ni vertu, ni vice. Si elle produit trop souvent de mauvais effets, elle en produit aussi de bons ; puisque sans elle, ainsi que nous venons de l'observer, on ne saurait exercer la patience.

Mais la sensibilité portée à l'excès

est un genre de folie qui devient la source de bien des inquiétudes, de bien des chagrins, de bien des désordres; elle rend méprisable celui en qui elle se trouve : on le regarde comme un petit esprit qui, dominé par un orgueil insupportable, s'effarouche d'un rien; on évite d'avoir affaire à lui; on appréhende même d'en approcher.

Il est un genre de sensibilité qui mérite tous les éloges : elle consiste à prendre un vif intérêt à tout ce qui concerne le bon ordre, la vertu et la religion. C'est de là que naît le zèle évangélique, zèle qui est à désirer pour tous les états.

Jésus-Christ a été sensible aux injures, aux outrages qu'il a reçus, mais il ne l'a été qu'autant que la gloire de son Père se trouvait blessée; car il n'a rien souffert qu'il n'ait bien voulu souffrir : c'est par amour pour nous qu'il s'est offert à devenir la victime de nos péchés.

Chapitre xlij. — De certains traits d'impatience que bien des gens ne se reprochent pas.

LA vraie patience, la patience chrétienne consiste principalement à modérer son esprit et son cœur. Il faut que l'esprit ne se livre à aucune réflexion chagrine, ni sur les peines que l'on souffre, ni sur ceux de la part desquels on les souffre; et dès que l'esprit est bien disposé, le cœur suit naturellement la même impression : il ne s'irrite ni contre ses peines, ni contre les causes de ses peines.

Voilà notre devoir ; le remplissons-nous ? Examinons. Ne faire aucun mal à celui qui nous en fait, c'est être parvenu à un degré de modération peu commune : mais il faut aller plus avant ; il faut que nous ne ressentions aucun contentement du mal qu'éprouve celui qui nous en a fait : la chose n'est pas facile, surtout lorsqu'il s'agit de notre réputation. Si nous avons assez de religion pour ne pas décrier celui qui nous décrie, en avons-nous assez pour

ne pas prendre plaisir à ce qu'il soit lui-même décrié ? Dans ce cas, notre cœur n'est point tel qu'il doit être aux yeux de Dieu : il se trouve agité, il se trouve tourmenté, et il ne cessera de l'être que lorsqu'il sera conforme au cœur de JÉSUS-CHRIST.

Chapitre xliij. — En quel sens nous pouvons aimer l'affliction.

IL ne nous est pas possible d'aimer l'affliction pour elle-même ; notre cœur y répugne totalement : il désire d'être heureux, il aime la prospérité, la gloire, les richesses et les plaisirs : cependant un disciple de l'Évangile doit se trouver content au milieu de l'adversité, des mépris, de la pauvreté et des douleurs. Comment concilier tout cela ? Le voici : c'est que nous devons aimer l'affliction, comme un moyen propre à nous procurer des biens infiniment désirables.

« Le grand désir que l'on a, dit St Augustin, d'obtenir un bien, fait que

pour l'obtenir on souffre tout ; et personne, ajoute le St Docteur, ne se résout à souffrir ce qui l'afflige, si ce n'est pour posséder quelque chose qui lui soit agréable. » Sentiment puisé dans la nature, et dès lors dicté par l'Auteur de la nature.

A combien de dangers ne s'expose point un guerrier qui soupire après la gloire ? Un marchand parcourt l'univers pour acquérir des richesses ; le laboureur essuie mille fatigues : pourquoi ? Ils n'aiment point ces peines ; mais ils pensent aux avantages que ces peines leur procureront ; et, quelque grandes qu'elles puissent être, la vue du bien qui en résulte leur fait tout surmonter avec joie.

Hélas ! pourquoi les amateurs du monde font-ils tant de choses pour se rendre heureux sur la terre, tandis que nous en faisons si peu pour obtenir un bonheur éternel ? Ce que Jésus-Christ a dit sur un autre sujet, peut être appliqué à celui-ci : *Les enfants de ce siècle sont plus sages dans leur conduite, que les enfants de lumière.* (Luc. xvj, 8.)

Chapitre xliv. — Nous pouvons nous plaindre, lorsque nous sommes affligés, sans nous rendre indignes des consolations de Jésus-Christ.

A plainte est l'expression naturelle d'un cœur qui désire du soulagement ; plaignons-nous donc, si nous le voulons, à Dieu et aux hommes : mais gardons-nous bien de nous plaindre de Dieu ; ce serait outrager sa justice et sa bonté. Au contraire, nous plaindre à lui, c'est lui donner une preuve de notre confiance. Un père aime à entendre les plaintes de son enfant, quand elles sont justes ; et s'il peut faire ce que cet enfant lui demande, il le fait. Lors donc que nous nous plaignons à Jésus-Christ des maux que nous souffrons, plaignons-nous-en comme ne sachant pas s'il nous est utile d'en être délivrés, et faisons attention que très souvent nous ne nous plaignons de nos maux, que parce que nous perdons de vue ceux que nous méritons de souffrir.

Jésus sur la croix, s'est plaint à son Père céleste, et non de son Père céleste. S'il s'est écrié : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* (Marc, xv, 34) Il ne l'a fait que pour nous témoigner l'excès de ses douleurs, et nous apprendre que les cris que fait jeter la violence du mal, n'ont rien de criminel ; pourvu toutefois, que l'âme soit parfaitement soumise aux ordres de Dieu, quelque rigoureux qu'ils puissent être.

Il est des cas où nous pouvons, il en est même où nous devons nous plaindre des hommes ; mais combien de fois n'arrive-t-il pas qu'il se mêle dans nos plaintes, d'ailleurs très justes, beaucoup de passion, ou même d'injustice envers ceux de qui nous nous plaignons ? Comment pourrions-nous alors espérer les consolations de Jésus-Christ ? Nos impatiences, nos murmures, nos emportements nous en rendent indignes. Si nous voulons éprouver ces consolations, conformons-nous aux lois de la modération évangélique. C'est l'unique moyen de trouver le repos du cœur, au milieu de

tout ce que la méchanceté des hommes peut nous susciter de traverses, ou de celles que nous pourrons éprouver de la part de Dieu même.

Au reste, observons que le plus souvent, on ne s'efforce de soulager son cœur par le récit des maux que l'on éprouve, que pour faire voir que si l'on est triste, on a bien raison de l'être. Mais, quel effet ces plaintes produisent-elles ? Hélas ! elles ne font qu'enfoncer de plus en plus dans le cœur le dard dont il est percé ; car, dès qu'on s'est persuadé qu'on est en droit de se plaindre, on se plaint sans cesse, et ces plaintes continuelles ne font qu'ajouter amertume sur amertume. La conscience les reproche comme des traits d'impatience dont elle sera responsable au tribunal de Dieu.

L'homme crucifié avec Jésus-Christ, se conduit d'une manière bien différente : s'il se plaint à des hommes, ce n'est qu'à ceux qu'il croit propres à le confirmer de plus en plus dans le désir qu'il a de ressembler au divin modèle.

Chapitre xlv. — Réflexions sur la conduite de ceux qui souffrent impatiemment les maux qu'ils se sont eux-mêmes attirés.

TOUT homme qui s'impatiente est un homme injuste, qui semble dire par sa conduite, que Dieu ne le traite pas comme il mériterait de l'être ; mais jamais cette injustice n'est plus grande, que lorsqu'il murmure contre Dieu des afflictions qui ne lui sont venues que de sa mauvaise conduite, et c'est cependant cette injustice que l'on a sans cesse sous les yeux.

Tel, par exemple, se plaint amèrement de son humiliation, lors même que c'est son orgueil qui l'y a précipité. Il a cherché à s'élever au-dessus des autres, et il se trouve au-dessous d'eux ; son état lui paraît insupportable, et c'est son orgueil qui lui fait paraître tel. Qu'il s'en prenne donc à cet orgueil ; que son humiliation le

rende humble ; c'est dans cette vue que Dieu l'a permise.

Tel autre se dépite contre son indigence, et cet homme aura dissipé par des profusions les biens que la Providence lui avait confiés ; ou il se sera livré à la rapine des fripons par le peu de soin qu'il a pris de ses affaires ; ou il aura perdu le bien qu'il possédait en cherchant à envahir celui des autres ; ou enfin c'est que, dominé par la fainéantise, il s'est refusé et se refuse peut-être encore à un travail nécessaire. Enfin, un autre traîne dans les infirmités et les maladies une vie languissante ; et d'où lui sont venues ces infirmités et ces maladies ? De ses excès, de ses débauches, de son libertinage.

Il en est de même de mille autres circonstances où l'on s'emporte contre ses malheurs, lors même que l'on s'est livré en quelque sorte à eux, en n'observant pas les lois de la prudence évangélique. *Votre perte, ô Israël,* dit autrefois le Seigneur, *ne vient que de vous, et vous ne pouvez attendre de secours que de moi* (Osée, xiij, 9.) :

paroles qui s'adressent d'une manière spéciale à tout homme qui, par des fautes personnelles, s'est attiré ses malheurs. Il n'est point cependant sans ressource : qu'il se reconnaisse d'autant plus coupable, qu'il n'a dépendu que de lui de se préserver des maux dont il se plaint ; et qu'il ait recours à celui qui peut le soulager dans ses peines, et les lui rendre profitables, pour le temps ou pour l'éternité.

Chapitre xlvj. — Illusion de ceux qui se croient parvenus à la sainteté, parce qu'ils font beaucoup de pénitences extérieures, quoiqu'ils souffrent impatiemment leurs afflictions.

*ES exercices du corps*, dit St Paul, *servent de peu; mais la piété est utile à tout. C'est à elle*, continue le St Apôtre, *que les promesses de la vie présente et celles de la vie future ont été faites.* (I Tim. iv, 8) Or, l'essentiel de la piété consiste dans

le crucifiement du cœur ; c'est-à-dire, dans une parfaite soumission aux volontés de Dieu : sans une telle soumission, les jeûnes, les veilles, et toutes les autres pénitences, quelque austères qu'elles puissent être, ne sont d'aucun mérite à ses yeux; et, en ne s'amusant alors qu'à l'écorce de la perfection chrétienne, on se met dans un état plus dangereux que n'est celui d'un libertin. En effet, ce libertin se trouve en quelque sorte contraint de rougir de son état, ses remords le suivent partout et le sollicitent à retourner à Dieu ; tandis que le faux dévot, s'applaudissant du sien, est porté à se regarder, à cause de ses pénitences, comme un martyr de JÉSUS-CHRIST, quoiqu'il soit bien plutôt le martyr du monde et du démon; et parce que cet homme s'imagine follement être crucifié avec JÉSUS-CHRIST, il en ressent une satisfaction intérieure, qui passe à ses yeux pour une vraie consolation évangélique. Illusion déplorable, qui le conduit à une sorte d'impossibilité de goûter jamais aucune consolation pareille.

Faisons attention que St Paul dit simplement, *que les exercices du corps servent de peu*, (I Tim., iv, 9.) et nullement qu'ils ne servent de rien : ils servent au moins à dompter la chair en réprimant ses passions, et par là, ils préparent considérablement les voies de la perfection évangélique, surtout lorsqu'on ne les pratique que dans la vue de participer aux souffrances de l'Homme de douleur, qui s'est immolé pour nous. Ils forment alors un crucifiement extérieur, qu'il est nécessaire de rendre méritoire et agréable à Dieu, par un crucifiement intérieur. *Mon fils*, nous dit Dieu, *donnez-moi votre cœur* (Prov. xxiij, 26.) ; et lui donner son cœur, c'est le lui sacrifier ; c'est-à-dire, réprimer tous ses désirs criminels, pour ne le remplir que de son amour. Ce n'est qu'en pratiquant des austérités, que nous nous rendrons à l'invitation si tendre, que nous fait St Paul en ces termes : *Je vous supplie, par la miséricorde de Dieu, de lui offrir vos corps comme une victime vivante, sainte et agréable à ses yeux, et de lui rendre un culte spirituel* (Rom., xij, 1.).

Chapitre xlvij. — Notre orgueil est la principale source de nos maux.

N'EST-CE point en effet, la folle idée que nous nous faisons de notre mérite, qui est la cause de nos impatiences et de nos emportements ? N'est-ce point elle qui nous fait regarder les afflictions qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, comme des traits d'un être malfaisant qui prend plaisir à nous faire souffrir? État triste, état horrible qui, en nous rendant malheureux sur la terre, nous prépare encore des malheurs éternels. Peu de personnes, il est vrai, poussent ces dispositions criminelles aux derniers excès, parce qu'il faudrait pour cela donner dans une impiété complète ; mais, hélas ! ne trouve-t-on pas des gens qui dans leurs afflictions, s'écrient en désespérés : Qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me traite ainsi ? Que lui ai-je fait ? Mais à quoi pensez-vous, ô vous qui tenez un langage si insensé et si impie ? Dieu est-il donc injuste ?

Non, il ne saurait l'être. Pourquoi donc l'accusez-vous d'injustice en vous plaignant de lui ? Vos emportements contre les dispositions de cet Être suprême, sont des preuves manifestes de la justice des rigueurs qu'il exerce contre vous. *Dieu qui résiste aux superbes*, dit St Pierre, *donne sa grâce aux humbles. Humiliez-vous donc sous la puissante main de Dieu*, poursuit le même Apôtre, *afin qu'au temps de sa visite il vous relève* (I Pierre, v, 5-6.).

L'homme véritablement humble est tout à JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST est tout à lui ; et dès lors il se trouve à la source de toute consolation. Lui survient-il quelque tribulation, il jette les yeux sur cet Homme-Dieu crucifié, et les maux qu'il souffre cessent en quelque sorte de lui paraître des maux, parce qu'il les regarde comme des moyens que Dieu emploie pour le faire parvenir au plus grand de tous les biens.



Chapitre xlviij. — Progrès ordinaire d'un homme qui, de l'amour du monde, passe à l'amour de la croix.

E chemin de la croix est très difficile, et le plus souvent on ne parvient à l'aimer que par degrés et avec beaucoup de peines.

Il s'agit ici d'un homme qui, après avoir excessivement aimé le monde, fait des efforts pour devenir le disciple de JÉSUS crucifié. Ah ! qu'un tel homme soit fidèle à la grâce, qu'il se prête à ses inspirations et à ses mouvements, et il supportera d'abord ses afflictions avec patience. Mais la patience suppose une certaine répugnance à souffrir ce qu'on souffre : cette répugnance disparaîtra, si, se résignant entièrement à la volonté de Dieu, il reçoit de sa main avec une égale tranquillité les afflictions et les consolations. La grâce l'appelle à quelque chose de plus parfait ; elle le sollicite d'aimer la croix de JÉSUS-CHRIST, parce que JÉSUS-CHRIST lui-même l'a aimée.

C'est ce sublime degré de la perfection évangélique, qu'avait atteint St Paul, lorsqu'il a dit : *J'ai été crucifié avec* Jésus-Christ, *et je vis non plus moi-même, mais c'est* Jésus-Christ *qui vit en moi.* (Galat., ij, 19-20.) O ! si Jésus-Christ vivait en nous ; si nous étions crucifiés avec lui, nous serions heureux sur la terre au milieu des afflictions les plus étranges. Pensons-y sérieusement et nos peines seront adoucies.

Chapitre xlix. — Préparons-nous à l'affliction.

TOUTE affliction est un combat, et quelquefois un combat très difficile à soutenir. En sortira-t-on victorieux, si l'on n'est pas préparé à se défendre ? Une attaque imprévue jette du trouble dans l'esprit et le déconcerte ; on se fait alors, pour me servir du proverbe populaire, d'une mouche un éléphant.

Une telle préparation est elle-même difficile: elle exige, qu'en se persuadant

vivement de la vanité de ce monde, on dompte ses passions. Mais elle n'en est pas moins nécessaire. Comment, en effet, quittera-t-on sans regret ce qu'on aime avec passion ? Sentons notre faiblesse et que l'expérience nous instruise. Combien de fois n'arrive-t-il pas que, malgré nos préparations, nous nous livrons, lorsque la douleur nous frappe, à l'impatience et aux murmures ? Que sera-ce donc, hélas ! que sera-ce si nous n'avons pas pris soin de prémunir notre cœur ?

En deux mots, si nous nous trouvons dans un état de tranquillité, vivons en chrétiens, détachons notre cœur de tout ce qui peut nous détacher de JÉSUS-CHRIST, et nous nous trouverons préparés à supporter en chrétiens, toutes les afflictions qui pourront nous arriver.



Chapitre I. — Il peut y avoir beaucoup de témérité à désirer les afflictions.

OUR désirer les afflictions, il faut être bien sûr de la fermeté et du courage de son esprit et de son cœur. Les Saints ont désiré les afflictions : oui ; faisons donc tous nos efforts pour leur ressembler ; mais notre faiblesse est si grande, et quelquefois les afflictions sont si difficiles à supporter, que, malgré la fermeté de nos résolutions, nous sommes non seulement troublés, mais même renversés par l'épreuve. Craignons-la donc ; mais aussi acceptons-la avec soumission et avec joie, lorsque Dieu nous l'envoie.

Nous pouvons, nous devons même désirer les afflictions, autant qu'elles sont nécessaires pour nous retirer du vice, nous perfectionner dans la vertu, et nous faire ressembler à JÉSUS-CHRIST, qui a tant souffert pour nous ; mais, encore une fois, pour les désirer, il faut se sentir assez de force pour ne

point en être accablés. Or, cette force peut-elle nous venir d'autre part que de la parfaite confiance en JÉSUS-CHRIST ?

St Ignace, le martyr, avait le cœur rempli d'une telle confiance. Cet homme apostolique se voyant condamné, en haine de l'Évangile, à être dévoré par des lions : « S'ils m'épargnent, disait-il, comme ils ont épargné d'autres serviteurs de JÉSUS-CHRIST, je les exciterai à me dévorer » ; et lorsqu'on les eut lâchés sur lui, il s'écria avec des transports de joie : « Je suis le froment de JÉSUS-CHRIST, je vais être moulu par les dents des bêtes, pour devenir un pain pur ». Voilà jusqu'où peut aller le désir de donner à JÉSUS-CHRIST des preuves éclatantes d'un attachement inviolable. Eh ! que ce désir ne se trouve-t-il dans le cœur de tous les hommes !

Chapitre lj. — De la paix intérieure que goûte une âme qui supporte l'affliction avec des sentiments chrétiens.

MON *âme*, demande le Roi-Prophète, *ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, puisque c'est de lui que je dois attendre mon salut? Car*, ajoute-t-il, *c'est lui-même qui est mon Dieu et mon Sauveur ; c'est lui qui est mon protecteur: c'est pourquoi je ne serai point ébranlé*. (Ps., lxj, 1-2.) Une si délicieuse assurance peut-elle ne pas faire régner dans le cœur du juste une paix solide et durable? Telles furent les dispositions du patriarche Joseph dans les afflictions multipliées qu'il eut à essuyer. Ce saint homme, après avoir été vendu par ses frères à des Madianites, et par ceux-ci à Putiphar, se voit accusé par l'épouse de son maître, d'un attentat horrible commis contre elle, tandis qu'elle seule était coupable. On le fait descendre dans une prison; et, comme dit l'Écriture, la sagesse y descendit avec lui; c'est-à-dire, qu'il y

porta son innocence, et cette divine paix qui en est un des principaux fruits.

Que l'affliction attaque le juste de toutes parts; il vit de la foi qui lui inspire l'espérance, et l'espérance fait naître dans son cœur, cet amour courageux qui le rend invincible à toutes les tribulations, et tranquille comme un rocher au milieu des flots. L'avenir ne lui cause aucune inquiétude, parce qu'il sait que cet avenir ne sera que tel qu'il plaira à Dieu, qui tire, quand il le veut, le bien du mal.

C'est ainsi qu'il fit servir l'humiliation de Joseph à l'élever à un si haut degré de gloire, qu'il était *comme le père de Pharaon, le Grand-Maître de sa Maison, et le Prince de toute l'Egypte.* (Gen. xlv, 8.) Voilà quelle est quelquefois sur la terre la récompense de cette paix du cœur, que procure une parfaite soumission à la volonté de Dieu.

Mais ce qu'elle a de beaucoup plus avantageux encore, c'est d'être le gage le plus assuré d'une éternité bienheureuse. O, que cette divine paix ne règne-t-elle dans nos cœurs ! c'est le

bien le plus précieux que nous puissions espérer sur la terre. Sans elle, nous sommes malheureux au milieu des plus grands avantages de ce monde.

Ecoutons Job. *Dieu*, dit-il, *est sage, tout-puissant : qui lui a résisté et est demeuré en paix?* (Job, ix, 4) c'est-à-dire, que la vraie paix n'est nullement faite pour celui qui, dans ses afflictions, se révolte contre Dieu. Soumettons-nous donc totalement à lui. Ne désirons-nous pas d'être heureux, et dans cette vie et dans l'autre? Oui, sans doute. Or, pouvons-nous espérer de l'être sans une parfaite soumission aux ordres de Dieu, lors même qu'il nous afflige?

Chapitre lij. — Etat du juste dans l'affliction.



AR une parfaite résignation entre les mains de Dieu, le juste se donne tout à lui, et cet abandon total procure à son esprit et à son cœur une tranquillité délicieuse, au milieu même des plus

grandes afflictions; en sorte qu'il peut dire à Dieu, avec le Roi-Prophète : *Vos consolations ont rempli mon âme de joie, à proportion des douleurs qui ont pénétré mon cœur.* (Ps. xciij, 19.) Son seul désir est de ressembler toujours de plus en plus à JÉSUS crucifié, et de s'unir sans cesse encore plus étroitement à lui: il l'aime plus qu'il ne le craint; ou plutôt il l'aime et ne le craint pas, parce que *le parfait amour bannit la crainte.* (Jean. iv, 18.) Tout occupé de l'éternité, il ne regarde ce que le monde peut lui offrir de plus éclatant et de plus délicieux, que comme une ombre qui passe, comme un fantôme qui va s'évanouir. De pareilles dispositions sont pour lui des gages de la gloire éternelle : il soupire après cet heureux moment avec l'ardeur la plus vive; son cœur est déjà dans le ciel: quelles impressions pourraient donc faire sur lui toutes les tribulations de la terre? Sa manière de les accepter ne fait qu'augmenter ses espérances, ses soupirs et ses couronnes. Y a-t-il sur la terre un état plus heureux?

Chapitre liij. — Etat de l'impie dans l'affliction.

QU'UN tel homme est à plaindre ! Par ses dispositions criminelles, il se rend indigne d'éprouver aucune consolation de la part de Dieu. Des hommes tels que lui, peuvent, j'en conviens, le distraire quelque temps par des démonstrations d'attendrissement sur son état, et par tout ce qui leur paraît propre à lui faire perdre de vue ses malheurs ; mais ce qu'ils ne sauraient faire, c'est de chasser de son cœur le chagrin qui le dévore. Au premier moment qu'il se trouvera à lui-même, son état lui deviendra encore plus fâcheux, surtout s'il s'aperçoit qu'on n'a cherché qu'à l'amuser et à le tromper. Inquiet, difficile, querelleur, il s'emporte contre le mal qu'il souffre, et contre ceux qui le lui font souffrir. Insupportable à lui-même, il ne peut manquer de l'être aussi aux autres. *Les méchants*, dit Isaïe, *sont comme une mer toujours agitée, dont les flots*

vont se rompre sur le rivage, avec une écume sale et bourbeuse. Il n'y a point de paix pour les méchants, dit le Seigneur (Is. lvij, 20-21) Dieu.

Si l'impie affligé a encore quelque sentiment de religion, sa conscience lui crie sans cesse, qu'il est l'ennemi de Dieu ; et que loin de l'apaiser, comme il le devrait, par sa soumission, il l'irrite de nouveau par sa révolte. De plus, il fatigue les autres par le récit de ses malheurs, il les exagère, et se fait regarder comme un homme qui n'a dans l'âme aucune fermeté : on l'écoute cependant avec des apparences de compassion ; mais c'est pour aller un instant après le tourner en ridicule.

Que si, au contraire, il a le malheur d'oublier tous ses devoirs envers Dieu, il se trouve dans un état bien plus effroyable encore, dans un état d'aveuglement sur ses devoirs, d'endurcissement dans le crime, et d'obstination à se refuser aux paternelles invitations du Dieu des miséricordes, qui ne le châtie que pour le ramener à lui.

En deux mots, les afflictions de

cette vie sont, pour l'impie, un enfer anticipé, qui le conduit à ce lieu d'horreur, où la colère de Dieu éclatera éternellement sur lui. O l'horrible état !

En se révoltant contre Dieu, l'impie se rend semblable à certains peuples sauvages, qui lancent des flèches contre le ciel, lorsqu'il tonne : en tonne-t-il moins ? Et, en accusant Dieu d'injustice, il donne des preuves complètes de son extravagance. Car Dieu l'afflige pour le corriger ; et il se sert, lui, de son affliction pour se révolter encore plus contre Dieu. N'est-ce donc pas là changer le remède en un poison ? N'est-ce pas tomber dans le plus déplorable de tous les états ?

Chapitre lv. — Réflexions sur la parabole du mauvais Riche et du Lazare.



LE mauvais riche *était vêtu de pourpre et de soie, et splendidement nourri ;* le Lazare, au contraire, *couché à la porte de ce riche, était couvert d'ulcères, et désirait*

d'être nourri des miettes qui tombaient de la table de cet homme (Luc. xvj, 19-20) voluptueux ; mais cet homme meurt et le Lazare meurt aussi : ô que leur sort est différent ! *Ce riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer,* (Luc. xvj, 23) c'est-à-dire, qu'il est éternellement malheureux ; le Lazare meurt aussi, et son âme est portée par les Anges dans le sein d'Abraham. Vouloir dans ce monde ressembler au mauvais riche, et cependant éprouver dans l'autre le sort du Lazare, c'est demander que Dieu ne soit pas juste. Assurément le Lazare était mille fois moins à plaindre, au milieu de toutes ses misères, que le mauvais riche au milieu de son faste et de ses plaisirs.

Pourquoi donc sommes-nous si attachés à la terre et si occupés de ses vanités ? C'est que nous ne voulons pas concevoir qu'il vaut bien mieux être heureux dans l'autre vie que dans celle-ci, et que nous nous conduisons comme des enfants qui ne cherchent qu'à s'amuser à des riens ; on le pardonne à ces enfants ; mais

peut-on nous le pardonner ? Suivons notre religion, et alors nous aimerons mieux ressembler au Lazare pendant cette vie que de ressembler au mauvais riche pendant l'éternité ; c'est ce que JÉSUS-CHRIST, notre divin Consolateur, a voulu nous faire entendre par cette parabole.

Chapitre lv. — Réflexions sur la différence des dispositions, et sur celle de la fin du bon et du mauvais larron.

LE bon et le mauvais larron ont été crucifiés pour les mêmes crimes ; mais le premier, reconnaissant enfin ses fautes et la justice de Dieu dans le supplice qu'il endurait, a eu recours à JÉSUS-CHRIST, et JÉSUS-CHRIST l'a assuré que, de la croix où il se trouvait attaché, il passerait dans le Paradis ; tandis que l'autre, s'endurcissant de plus en plus dans ses crimes par son supplice même, a passé de la sienne en enfer, en faisant ainsi servir les tour-

ments qu'il souffrait, à s'en attirer d'incomparablement plus grands et qui n'auront jamais de fin.

Quoi ! Serions-nous assez insensés pour mieux aimer imiter, dans nos souffrances, le mauvais larron, que de suivre l'exemple du bon ? Aimerions-nous mieux nous perdre par notre désespoir, que de nous procurer, par l'humble acceptation des rigueurs paternelles de Dieu, le bonheur de chanter éternellement ses miséricordes ?

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.



AVERTISSEMENT.



OUS nous proposons ici de parcourir, en peu de mots, les principaux états d'affliction où l'homme se trouve sur la terre. A prendre les choses en détail, ces états sont aussi variés que le sont ceux des hommes affligés ; et il serait impossible de décrire tout ce qui pourrait convenir à chacun d'eux. Notre unique but est d'aider, du moins jusqu'à un certain point, ceux qui trouveraient quelque difficulté à appliquer à leur état les principes généraux dont nous venons de parler.

Chapitre I. — Consolations générales dans les peines du mariage.

LE mariage, cette union si solennellement consacrée par la Religion, est, hélas ! souvent troublé par les passions déréglées des époux !

O vous qui êtes mariés, en vous unissant, vous vous êtes engagés d'une manière spéciale à vous aimer, à vous secourir et à supporter mutuellement vos imperfections ; mais en contractant cette union au nom de JÉSUS-CHRIST, vous vous êtes engagés à ce divin Sauveur d'une manière bien plus formelle encore : car l'alliance formée avec une telle personne, est bornée dans ses droits, et celle que vous avez contractée avec JÉSUS-CHRIST ne l'est point, parce que vous vous devez tout entiers à lui. La première ne peut manquer de finir, et peut-être, finira-t-elle bientôt ; mais la seconde est faite pour durer éternellement. Pénétrez-vous donc vivement de cette

importante vérité, que vous appartenez totalement à Dieu ; et si la personne à laquelle vous vous êtes unis, se conduit chrétiennement, suivez son exemple ; mais si elle est mauvaise, employez tout ce que vous prescrit la sagesse évangélique, pour la rappeler à son devoir. Songez qu'en vous livrant à l'impatience ou à l'emportement, loin de diminuer vos peines vous les augmentez ; que si vous avez beaucoup à souffrir, vous avez aussi beaucoup à mériter, et qu'enfin vos récompenses seront éternelles.

Soyez vrais chrétiens : si vous l'êtes, vous remplirez exactement tous les devoirs de votre état, et JÉSUS CHRIST sera votre consolateur : ou il vous tirera de vos peines, ou il les fera infailliblement tourner à votre bien éternel, et même temporel.

Chapitre ij. — Consolations pour les maris qui ont des femmes d'une humeur fâcheuse et opiniâtre.

CETTE position est certainement fort à plaindre. S'étant uni par les liens sacrés du mariage à une femme en laquelle il a cru trouver un caractère doux, complaisant et affable, il n'aperçoit chez elle qu'emportement et opiniâtreté. Loin de lui obéir dans tout ce qui est juste et raisonnable, elle veut commander ; et s'il ne contente pas tous ses caprices, il n'entend que des plaintes, et quelquefois même des injures multipliées.

Il vaut mieux, dit Salomon, *habiter dans une terre déserte, qu'avec une femme querelleuse et colère.* (Prov., xxj, 19.) Un autre écrivain sacré va plus loin : *Il vaut mieux*, dit-il, *demeurer avec un lion et un dragon, qu'avec une méchante femme.* (Eccli., xxv, 23.) Quel parti prendra alors un mari chrétien ? Il emploiera d'abord tous les moyens de douceur que lui prescrit l'amour con-

jugal : il priera, il exhortera, il montrera le bon exemple ; mais s'il s'aperçoit qu'il ne peut amener un mieux, il parlera, il agira avec fermeté, en ne s'écartant cependant jamais de la modération évangélique. *L'homme est*, selon St Paul, *le chef de sa femme*, *comme* JÉSUS-CHRIST *est le chef de son Église* (Eph., v, 29) : oui, mais qu'il y réfléchisse : si sa qualité de chef exige qu'il commande, elle exige aussi, qu'il ne le fasse qu'avec les dispositions que lui prescrit le même Apôtre : *Vous*, *maris*, dit-il, *aimez vos femmes*, *comme* JÉSUS-CHRIST *a aimé son Église*, *s'étant livré lui-même pour elle.* (Eph., v, 25.)

Ces sentiments devraient être ceux de tous les maris : mais hélas ! que ces sentiments sont rares ! Il y a des femmes d'un caractère si difficile, que tous les moyens que peuvent employer des époux chrétiens pour les ramener à leur devoir, deviennent inutiles : l'unique parti qu'ils aient à prendre alors, c'est de faire au moins régner dans leur cœur la paix qu'ils ne peuvent faire régner dans leur famille. Job et Tobie ont eu de méchantes

femmes, ils ont reçu d'elles d'atroces injures, et cela leur a servi de moyens de sanctification. Pourquoi, maris chrétiens, ne suivez-vous pas, dans les mêmes circonstances, la conduite de ces saints hommes ?

Chapitre iij. — Consolations pour les femmes qui ont des maris vicieux, difficiles, emportés, violents.

COMBIEN doit souffrir une femme de la part d'un tel mari ? Elle s'est unie à lui par des liens formés des mains mêmes de JÉSUS-CHRIST, dans la vue de trouver du soulagement dans ses peines, de la protection dans ses dangers, de la consolation dans ses chagrins, et elle a le malheur de ne trouver en lui qu'un homme qui semble prendre un plaisir cruel à lui procurer toutes les peines qu'il peut imaginer.

Femme désolée, où trouverez-vous un parfait consolateur ? Cherchez-le dans JÉSUS-CHRIST, il s'offre à vous.

Que vous êtes insensée, si vous vous livrez aux emportements et aux plaintes amères qui vous déshonorent dans le public, qui affligent vos parents, vos enfants, vos amis, et tous ceux que vous scandalisez par votre conduite ! Ah ! si vous voulez être heureuse, domptez votre colère. C'est JÉSUS-CHRIST qui a présidé à votre alliance ; pourquoi donc l'outragez-vous ? Lui seul, ne l'oubliez jamais, lui seul peut vous fortifier l'esprit et le cœur, pour vous faire supporter tout ce que votre état a d'affligeant. S'il le permet ainsi, c'est pour faire servir vos peines, à l'expiation de vos péchés ; et combien n'en avez-vous pas commis ? il veut vous faire mériter le Ciel ; ne désirez-vous pas d'y régner avec lui ? Songez que, par la patience, vous pourrez avoir le bonheur et la gloire de parvenir à adoucir l'humeur de votre mari, et à le mettre sur le chemin de la vertu, sur celui du ciel. Mais quand vous n'y réussiriez pas, vous n'en seriez pas moins éternellement récompensée.

Oh que l'exemple de Ste Monique, mère de St Augustin, est digne

d'être imité ! Patrice, son mari, adorait de ridicules divinités, elle en fit un vrai chrétien ; elle était traitée par lui d'une manière extrêmement dure, et elle parvint à lui inspirer les sentiments qu'un époux doit avoir pour son épouse. Enfin, après l'avoir vu longtemps courir à sa perte éternelle, elle eut la consolation inexprimable, de le voir mourir de la mort des justes. Femme heureuse, mille fois heureuse, d'avoir obtenu de Dieu, moins par vos larmes que par vos vertus, la conversion de votre mari, et celle de votre fils St Augustin, qui a encore plus édifié l'Église par ses exemples, qu'il ne lui a été utile par sa doctrine !

Chapitre iv. — Consolations pour des époux chrétiens.

EN s'unissant par le mariage, on sait qu'il faudra se quitter tôt ou tard. On doit donc, si on est chrétien, se préparer à cette sépa-

ration, afin que, lorsqu'elle arrivera, on la supporte de manière à se la rendre profitable pour l'éternité ; et il en sera ainsi, si on aime plus Jésus-Christ, que la personne à laquelle on était uni.

Si cette personne est morte chrétiennement, préparez-vous à mourir de même ; et ainsi, bientôt peut-être, vous lui serez réuni pour l'éternité.

Pour ce qui est des morts, nous voulons, mes frères, dit St Paul, *que vous ne vous affligiez point à leur sujet, comme les autres qui n'ont point d'espérance ; car puisque nous croyons que* Jésus-Christ *est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec* Jésus-Christ, *ceux qui sont morts en lui.* (I Thes., iv, 12-13.)

Le veuvage entraîne bien des embarras, sans doute ; mais il n'en est aucun dont Dieu ne puisse vous tirer, si cela est nécessaire pour votre salut, à moins que vous ne mettiez pas en lui toute votre confiance.

Combien il est scandaleux de voir des veufs inconsolables, tandis qu'ils

vivent dans une monstrueuse indifférence cnvers l'alliance qu'ils ont contractée avec JÉSUS-CHRIST, ou plutôt, tandis qu'ils violent cette alliance par leurs murmures et leur désespoir ! Mais comment pourraient-ils espérer de sa part aucune consolation ! puisque c'est toujours l'utilité temporelle que l'on trouvait dans la personne défunte, qui fait le principal sujet des larmes que l'on verse à sa mort. Ne voit-on point le plus souvent, que la mort de l'un des deux époux ne cause à l'autre qu'un chagrin proportionné à l'avantage temporel qu'il retirait de son alliance ? Aussi n'est-ce point à JÉSUS-CHRIST qu'on a recours pour trouver des consolations ; c'est hors de lui qu'on les cherche ; et que trouve-t-on ? On ne trouve tout au plus qu'une consolation vaine et superficielle, beaucoup plus propre à augmenter le trouble du cœur qu'à le faire cesser. Ces dispositions sont-elles dignes d'un chrétien ?

Chapitre v. — Consolations spéciales pour les veuves singulièrement affligées.

O LA triste position que celle d'une veuve qui, dépourvue de biens, se trouve chargée d'enfants dans un état où ils ont encore besoin de tout genre de secours ! Le Prophète Jérémie déplorant le malheureux sort de Jérusalem qu'il avait sous les yeux, disait : *Les petits ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en donner.* (Lam., iv, 4.) Et n'est-ce point, hélas ! ce qui arrive dans un grand nombre de familles ? L'époux travaillait pour fournir le nécessaire à son épouse et à ses enfants, il gouvernait les affaires extérieures, et enfin, il contenait, par l'autorité paternelle, ses enfants dans le devoir. Mais à sa mort les choses changent de face : où cette veuve désolée trouvera-t-elle du secours ? *Que celle qui est véritablement veuve et délaissée*, dit saint Paul, *espère en Dieu*,

et qu'elle persévère jour et nuit dans la prière. (I Tim., v, 5.) Oui, veuve, espérez en Dieu ; jetez-vous entre ses bras, ne cessez d'implorer son assistance. *Le Seigneur*, dit le Roi-Prophète, *prendra sous sa protection la veuve et l'orphelin.* (Ps., cxlv, 9.) Mais pour obtenir cette protection, il faut la mériter par une parfaite résignation qui est elle-même une prière continuelle.

Ah ! jetez les yeux sur sainte Elisabeth, fille d'un roi de Hongrie et princesse de Thuringe. La mort du prince, son époux, lui fit répandre bien des larmes. Le prince, son beau-frère, l'ayant chassée honteusement avec ses enfants du palais qu'elle occupait elle se vit réduite à se retirer, pendant un hiver très rigoureux, dans une chaumière ouverte de tous côtés. Voilà ses malheurs. Voici maintenant ses vertus. Elle pleurait amèrement, et malgré ses pleurs, elle était heureuse, parce qu'elle était soumise, sans réserve, à la volonté de Dieu. Elle ne cherchait de consolation que dans JÉSUS crucifié, et cette consolation ne lui manqua jamais. Voilà, ô veuve abandonnée,

voilà votre modèle. Imitez cette sainte princesse, et vous participerez à son bonheur.

Chapitre vj. — Consolations pour les pères et les mères à la mort de leurs enfants.

LES enfants appartiennent bien plus à Dieu qu'à leurs pères et mères. Je ne sais, disait la mère des Machabées à ses sept fils, comment vous avez été formés dans mon sein, car ce n'est pas moi qui vous ai donné l'âme et la vie ; mais c'est le Créateur du monde qui a formé l'homme dans sa naissance, et qui a donné l'origine à toute chose. Pourquoi donc voit-on quelquefois les pères et mères s'emporter contre Dieu, de ce qu'il retire leurs enfants de ce monde ? C'est qu'ils s'imaginent que, si ces enfants avaient vécu plus longtemps, ils auraient reçu d'eux toute la consolation possible, ou que par eux leur famille se serait perpétuée avec gloire. Mais qu'ils consultent l'expérience ;

elle leur fera voir que trop souvent, hélas ! de pareilles espérances sont trompées, et que tel enfant, dont on se promettait tout, devient par sa mauvaise conduite, la honte et l'opprobre de sa famille ; qu'il abrège les jours de ses père et mère par les chagrins sans nombre qu'il leur cause ; qu'il les dédaigne et les abandonne dans leur vieillesse. Et, quand les parents seraient certains qu'ils recevront de leurs enfants tout le contentement imaginable, Dieu cesserait-il pour cela d'en être le maître absolu ?

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est de voir des pères et des mères inconsolables de la mort d'un enfant sanctifié par le baptême, et qui n'a point encore été exposé à perdre cette grâce si précieuse, qui nous est conférée par ce Sacrement. *Que votre bouche étouffe ses plaintes, et que vos yeux cessent de verser des larmes* (Jér., xxxj, 16) peut-on leur dire.

En effet, qu'en voulaient-ils donc faire ? Que pouvaient-ils espérer qu'il deviendrait ? Quand cet enfant aurait été aussi heureux sur la terre qu'il est

possible de l'être, que serait-ce que tout cela en comparaison du bonheur qu'il possède? Il est éternellement heureux ; il règne et régnera toujours avec JÉSUS-CHRIST, et n'y avait-il pas beaucoup à craindre que, s'il eût été heureux sur la terre, ce bonheur si court n'eût contribué à le perdre pour l'éternité?

Pour sentir leurs torts, les pères et mères chrétiens n'ont qu'à se rappeler la doctrine et les promesses de JÉSUS-CHRIST. Ces enfants, dont ils pleurent si amèrement la perte, semblent leur dire du trône de gloire où ils sont assis : Ne pleurez point sur nous; mais pleurez sur vous-mêmes ; vous êtes exposés au plus grand danger de périr, et nous, nous sommes dans le port du salut éternel. O que notre sort est bien plus avantageux que le vôtre ! Si vous vous êtes emportés contre Dieu parce qu'il nous a enlevés de la terre, faites-en pénitence ; sinon vous serez éternellement éloignés de nous.

Pères et mères, pleurez, si vous voulez, la mort de vos enfants, la religion ne vous le défend pas ; mais ce

qu'elle vous prescrit, c'est que vous ayez toujours le cœur soumis à la volonté de l'Être suprême.

David pleura amèrement la mort de son fils Absalon, quoique ce perfide n'eût été puni d'une manière si éclatante, que parce qu'il s'était révolté contre lui, et Dieu n'a point réprouvé ses pleurs.

Chapitre viij. — Consolations pour les enfants à la mort de leurs parents.

UN enfant animé par les sentiments qu'inspire la nature, ne peut manquer d'être attristé lorsqu'il voit mourir ceux qui lui ont donné la vie. Quelquefois cette perte réduit ceux qui l'éprouvent à l'état le plus déplorable. Souvent, de pauvres enfants, ne trouvant personne qui daigne veiller sur eux, se voient totalement abandonnés à eux-mêmes. Quel parti prendront-ils dans ce triste état? Qu'ils s'adressent à Dieu, *il prendra en sa protection l'orphelin*, (Ps. cxlv, 9.) dit David.

La sagesse de Dieu, sa puissance et sa bonté sont sans bornes : que ces enfants s'efforcent donc de se rendre agréables à ses yeux, et ils sont assurés que jamais il ne les abandonnera, qu'il leur servira de père et de mère tout ensemble ; qu'il les conduira, les protégera et les défendra infiniment mieux que n'auraient pu le faire leurs parents. Orphelins, offrez-vous à Dieu : entre ses mains vous ne pouvez manquer d'être heureux : il connaît toutes les voies par où il faut vous conduire pour vous faire parvenir à tout ce que votre cœur peut désirer.

Chapitre viij. — Consolations pour les pères et mères, qui ont à essuyer l'ingratitude de leurs enfants.

L y a des enfants ingrats ! Est-il possible qu'il se trouve sur la terre de pareils monstres ? Hélas ! on n'en voit que trop. Les pères et les mères en ont le cœur

déchiré ; et que font-ils le plus souvent? Ils se chagrinent et s'emportent. S'ils étaient sages, ils se rappelleraient, dans un esprit de pénitence, leur propre ingratitude pour Dieu. Pourquoi sentent-ils si vivement celle que leurs enfants leur témoignent, tandis qu'ils sont si insensibles envers celle dont ils sont eux-mêmes coupables envers leur Père céleste, et quelquefois même envers leurs propres pères et mères ?

Très souvent l'ingratitude des enfants est, pour les pères et mères, le juste châtiment de la mauvaise éducation qu'ils leur ont donnée.

Pères et mères, apprenez à vos enfants, dès l'âge le plus tendre, les obligations qu'ils ont à Dieu : vous aurez des enfants reconnaissants envers vous; vous aurez au moins la consolation d'avoir fait votre devoir ; ce qui vous conduira à souffrir leur ingratitude avec une patience chrétienne.

Lorsque les parents sont plus offensés de l'ingratitude de leurs enfants que des péchés que ces enfants commettent directement contre Dieu, ou

de ceux dont ils sont eux-mêmes coupables envers lui, ils s'aiment plus qu'ils n'aiment Dieu ; et cette conduite leur fait mériter son abandon.

Chapitre ix. — Consolations pour les pères et les mères dont les enfants donnent dans le libertinage.

N ne trouve que trop de pères et de mères qui, au lieu de former l'esprit et le cœur de leurs enfants par des leçons de sagesse et par de bons exemples, leur inspirent des principes pernicieux, et les scandalisent par leur conduite. De tels parents ne peuvent espérer de Jésus-Christ aucune consolation, à moins qu'ils ne lui aient demandé sincèrement pardon de leurs fautes.

Il en est d'autres au contraire, qui, idolâtres de leurs enfants, surtout dans leur première jeunesse, les amusent quand il faudrait les instruire, et favorisent en eux des passions naissantes

qu'il serait nécessaire de réprimer. Par là, ils font souvent des sujets détestables de ceux qui avaient toutes les dispositions qu'il fallait pour honorer leur famille et l'humanité, pour servir la Religion et l'État par leurs talents et leurs vertus. Ils ont aimé ces enfants plus qu'ils n'ont aimé JÉSUS-CHRIST, et c'est leur tendresse désordonnée qui est la funeste cause des dérèglements dont ils se plaignent.

Mais il est aussi des pères et des mères qui, ayant employé pour bien élever leurs enfants tout ce que leur dictait une prudence évangélique, ont néanmoins la douleur de voir ces enfants donner dans une conduite déréglée. Ils en gémissent et c'est avec raison. Mais Dieu ne leur demande alors que de continuer leurs soins, et d'en remettre le succès à sa Providence. Qu'ils se conduisent ainsi, et qu'ils demeurent en repos.

Quand St Augustin aurait fini ses jours dans le libertinage d'esprit, de cœur et de conduite, dont il a déshonoré sa jeunesse, les prières et les larmes de Ste Monique, sa mère, n'en

auraient pas moins été récompensées durant l'éternité. Plusieurs, j'en conviens, n'auront pas, comme cette sainte veuve le bonheur de voir leurs enfants revenir de leurs égarements ; mais dès lors qu'ils auront fait leur devoir, la couronne de justice leur appartiendra. Combien cela doit les consoler ?

Chapitre x. — Consolations pour les enfants qui sont traités avec dureté par leurs parents.

LA plupart des pères et mères ont pour leurs enfants une tendresse si aveugle que, pouvu qu'ils leur laissent beaucoup de biens, ou qu'ils leur procurent des emplois, des dignités, ou quelqu'autre avantage temporel, ils se soucient très peu d'être éternellement malheureux. Il s'en trouve cependant qui, soit par caprice, soit par férocité de caractère, les traitent d'une manière inhumaine, ou en leur imputant sans

jugement des fautes dont ils sont innocents, ou en les punissant avec cruauté de celles dont ils sont coupables. Qui ne plaindrait de tels enfants ! Mais ils ne sont pas sans ressource. Qu'ils implorent JÉSUS-CHRIST avec un esprit et un cœur vraiment chrétiens, ils trouveront en lui des secours que jamais leurs pères et mères ne pourraient leur donner.

St Germain, évêque de Paris, eut, dès sa plus tendre jeunesse, à essuyer des traitements bien cruels de la part de sa mère et de son aïeule. Dieu se servit de ces traitements atroces pour le faire parvenir à un grand degré de sainteté ; ce sont aussi les traitements inhumains que St François d'Assise a éprouvés de son père, qui l'ont mis sur les voies de la perfection évangélique. Au moment où ce saint pénitent renonça à son héritage paternel, et rendit à cet homme dominé par l'avarice, jusqu'à ses propres habits, il se contenta de lui dire : Jusqu'à présent je vous ai appelé mon père sur la terre ; désormais, je ne traiterai plus de père, que mon Père qui est

aux Cieux. Combien d'autres exemples ne pourrait-on pas citer, pour prouver que Dieu se sert quelquefois de l'inhumanité des pères et mères, pour perfectionner et sanctifier leurs enfants ?

Chapitre xj. — Consolations pour ceux qui se voient dédaignés de leurs parents.

LES hommes qui se trouvent dans la gloire et dans l'abondance, ont coutume de mépriser ceux de leurs parents qui sont dans la misère, et ceux-ci ne manquent guère de s'emporter contre ces parents inhumains. Etre méprisé et dédaigné par ses proches, parce qu'on se conduit mal, c'est se trouver dans la nécessité de ne s'en prendre qu'à soi-même. Mais quand votre parent ne vous mépriserait que par orgueil, ne devez-vous pas supporter ce mépris et ce dédain avec patience ? Hélas! votre cœur ne vous reproche-t-il pas de manquer presque continuellement à ce que

vous devez à Dieu ? Or, dites-le moi, votre parent vous doit-il plus que vous ne devez à votre Créateur, à votre Conservateur, à votre Rédempteur, à celui qui s'offre à être votre sanctificateur, et à vous rendre heureux pendant l'éternité ? *Je suis devenu*, disait David, *comme un homme inconnu aux enfants de ma mère.* (Ps. lxviij, 9.) Dans un autre endroit, il dit à Dieu : *Vous avez éloigné de moi mes amis et mes proches, et vous avez fait que ceux qui me connaissaient, m'ont quitté à cause de ma misère.* (Ps. lxxxvij, 19.) Et que fit ce saint roi ? Il souffrit cet abandon avec bien plus de grandeur d'âme qu'il n'y avait de bassesse dans la conduite de ses proches.

Mais vit-on jamais quelque chose de plus injurieux, que le traitement que Jésus-Christ éprouva de ses parents ? *Ils voulurent se saisir de lui ; car ils disaient qu'il était aliéné d'esprit.* (Marc, iij, 21.) Si donc vos parents vous dédaignent, que leur dédain vous serve de puissant motif pour ne vous attacher qu'à Dieu. Ils devraient être les plus prompts à vous secourir ; ils

sont au contraire les plus prompts à s'éloigner de vous. Voilà les hommes ; mais Dieu vous tend toujours les bras, jetez-vous y, et vous serez heureux.

Chapitre xij. — Consolations pour ceux qui sont affligés des embarras que leur cause leur emploi, leur commerce ou leur métier.

COMBIEN l'état de l'homme est triste ! S'il se livre à l'oisiveté, outre qu'il est à charge à lui-même, il s'expose encore à des inconvénients sans fin : ou il manque du nécessaire, ou ses affaires se dérangent. Mais si, d'un autre côté, il embrasse une profession, de quelque nature qu'elle soit, il rencontre nombre de difficultés dont il faut se tirer, de peines qu'il faut supporter, et de chagrins qu'il faut essuyer. D'ailleurs, si une chose lui réussit, une autre ne lui réussit pas ; souvent un succès heureux lui procure moins de contentement,

qu'un succès malheureux ne lui cause de peine. Ne voit-on pas même fréquemment qu'une petite perte, une petite traverse, un rien, l'afflige bien plus qu'un avantage considérable ne lui donne de joie ? Que manquait-il, par exemple, au superbe Aman pour être heureux selon le monde ? Il était entouré de gloire et abondait en richesses ; mais Mardochée, juif captif, ne fléchit point le genou devant lui, et voilà cet homme en fureur et au désespoir : ces dispositions sont les déplorables effets de l'orgueil. Cet orgueil nous persuade que tout nous est dû ; mais ne sommes-nous donc pas dans l'erreur, quand nous pensons ainsi ?

On aurait sans doute tort de blâmer ceux qui se chargent d'une multitude d'affaires ; mais ce qu'on leur demande, c'est de penser principalement à celle qui leur est absolument nécessaire : à l'affaire de leur salut éternel. Dans tous les états, il y a eu des saints. Joseph s'est sanctifié dans les embarras que lui a causés le gouvernement de l'Égypte, que Pharaon lui avait confié.

Combien de souverains, d'hommes d'état, de généraux d'armée se sont sanctifiés dans les embarras où ils se sont trouvés! En un mot, que chacun fasse son devoir, et qu'il le fasse en chrétien ; son cœur sera toujours tranquille au milieu de toutes les peines qu'il pourra éprouver.

Chapitre xiij. — Consolations dans la perte des richesses.

OS biens vous ont donc été enlevés, et vous en êtes inconsolable. Vous vous emportez contre les hommes, et peut-être même contre Dieu. De pareilles dispositions prouvent que vous étiez attaché à ces biens plus qu'à Dieu, et que, vous méritez d'en être privé. Combien vous seriez heureux, si vous vous occupiez tellement l'esprit et le cœur des biens du Ciel, qu'en donnant, selon votre état, le soin nécessaire à ceux que vous possédez sur la terre, vous soyez préparé à les perdre si Dieu le voulait ! Sans une telle préparation, comment

en supporterez-vous la privation, soit à présent, soit à votre mort ?

Où est votre trésor, dit Jésus-Christ, *là est aussi votre cœur*. (Matth. vj, 21.) Vous avez été créé pour le Ciel ; que votre cœur soupire donc après le Ciel : vous ne regarderez plus alors toutes les richesses de la terre que comme un bien qu'il aurait fallu quitter tôt ou tard, et peut-être très tôt par la mort ; et vous serez convaincu aussi que Dieu ne vous a privé des richesses terrestres, que pour vous faire soupirer uniquement après les trésors éternels.

D'ailleurs, peut-être n'aviez-vous point droit de posséder ces richesses ; mais quand même vous les auriez possédées légitimement, ce n'était qu'un dépôt que Dieu vous avait confié, et qu'il pouvait à son gré retirer de vos mains.

Tout ce que vous possédez encore vous vient de lui : et, loin de le remercier de ce qu'il vous laisse, vous murmurez contre lui de ce qu'il vous ôte : cela est-il sensé ?

Chapitre xiv. — Consolations dans la pauvreté.

'EST assurément un état bien fâcheux que celui d'un homme qui se voit réduit à traîner dans la misère une vie languissante, et qui ne peut retirer assez de son travail, pour donner du pain à une épouse chérie et à de tendres enfants. O vous, qui vous trouvez dans une situation si triste, faites attention à ce que dit Tobie à son fils : *Ne craignez pas, mon fils*, lui dit-il : *il est vrai que nous sommes pauvres ; mais nous avons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché et que nous fassions de bonnes œuvres.* (Tob. iv, 23.)

Le pauvre a ses peines sans doute : mais le riche n'a-t-il point aussi les siennes, quelquefois plus grandes encore ? Le riche meurt comme le pauvre ; l'un et l'autre sont exposés au danger de se perdre pour l'éternité; mais le danger du riche est beaucoup plus grand que celui du pauvre. Ils

peuvent se sauver l'un et l'autre ; oui, mais le pauvre y trouve plus de facilité que le riche.

Le pauvre est en quelque sorte contraint de recourir au Père céleste, pour lui demander son pain quotidien, et de se conduire de manière à pouvoir l'obtenir ; tandis que souvent le riche oublie Dieu. Content de l'abondance dont il jouit, il ne s'occupe que de la terre.

JÉSUS-CHRIST pouvait posséder toutes les richesses du monde, et il a choisi néanmoins l'état de pauvreté. Il a voulu naître dans une étable, n'avoir pendant toute sa vie où reposer sa tête, et enfin, mourir nu sur une croix. Tous ses apôtres ont imité sa pauvreté. *Jusqu'à cette heure*, dit St. Paul, *nous souffrons la faim*, *la soif*, *la nudité*, *et nous n'avons point de demeure assurée. Nous nous lassons en travaillant de nos mains...... On nous regarde comme les ordures de ce monde*, *et comme les balayures de la terre.* (I Cor. iv, 11-13.)

Que la considération de la vie de JÉSUS-CHRIST, de ses Apôtres et de

tous ses Saints est consolante pour les pauvres ! Dans un état si affligeant aux yeux du monde, ce saint Apôtre était content. Pourquoi ? C'est qu'il envisageait cet état comme un moyen de participer aux peines de JÉSUS-CHRIST, pour participer ensuite à sa gloire.

Enfin, le pauvre qui supporte sa misère en vrai chrétien, est un des plus tendres objets des miséricordieuses attentions du Père céleste. *Sur qui*, demande-t-il, *jetterai-je les yeux, sinon sur le pauvre qui a le cœur brisé et humilié, et qui écoute mes paroles avec tremblement ?* (Is. lxvj, 2.)

Soumettez-vous donc à la providence de Dieu, ô vous qui êtes dépourvus des biens de la terre, et faites servir votre pauvreté à acquérir les richesses du Ciel. Vous le pouvez, vous le devez ; faites-le donc, c'est l'unique moyen de vous procurer dans votre état le contentement d'un cœur chrétien, contentement qui surpasse infiniment toutes les satisfactions de ce monde.

Pourquoi êtes-vous si affligés de votre état ? Avouez la vérité, le plus

souvent c'est parce que vous enviez le sort de *ces hommes de richesses*, (Ps. lxxv, 6) comme les appelle David, de ces hommes qui se servent de l'abondance dont ils jouissent, pour se livrer à tout ce que leur prescrit la corruption de leur cœur. Je ne suis donc pas surpris de vos murmures contre la Providence ; mais que vous êtes à plaindre ! Votre pauvreté vous procurerait des richesses éternelles, si vous saviez en profiter ; et pour en profiter, il faut vous abandonner totalement entre les mains de la Providence : si vous ne le faites pas, vous attendez en vain de trouver dans JÉSUS-CHRIST la consolation qui vous est nécessaire.

Chapitre XV. — Consolations pour les domestiques.



NE consulter que la façon de penser des mondains, l'état de domestique a quelque chose de bien humiliant et de bien méprisable ; mais Dieu n'en juge point ainsi. Il ne méprise, il ne hait que le

vice et le péché. *A l'égard de* Jésus-Christ, dit St. Paul, *il n'y a plus, ni de libre, ni d'esclave ; et tous sont un en* Jésus-Christ. (Galat. iij, 28.)

Quoique ce divin Sauveur fût, de droit, Maître de l'Univers, *il n'est pas venu*, ainsi que lui-même l'assure, *pour être servi mais pour servir.* (Marc. x, 45.) Et quand il jugera l'Univers, il récompensera ou punira le maître et le domestique selon leurs œuvres, sans aucun égard pour la différence de leurs états. Il ne sera question alors que de la manière dont ils auront rempli leurs devoirs, les uns et les autres. Si le domestique a rempli les siens en vrai chrétien, et que le maître ne l'ait pas fait, le domestique sera couronné des mains de Jésus-Christ, et régnera éternellement avec lui ; tandis que le maître sera éternellement maudit. S'ils ont fait l'un et l'autre leurs devoirs, et que le domestique ait rempli plus parfaitement ceux de son état, sa récompense sera plus grande que celle du maître ; *car Dieu n'a point égard à la qualité des personnes.* (Colos. iij, 25.)

O vous tous, qui êtes dans le cas de servir, écoutez et comprenez bien ce que vous dit St. Paul : *Obéissez à vos maîtres selon la chair, avec crainte et tremblement, et dans la simplicité de votre cœur, comme à* JÉSUS-CHRIST *même ; ne les servant pas seulement lorsqu'ils ont les yeux sur vous, comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais faisant, comme serviteur de* JÉSUS-CHRIST, *ce que Dieu désire de vous, comme si c'était le Seigneur que vous serviez et non les hommes ; sachant que le Seigneur rendra à tous, soit à l'esclave, soit au libre, la récompense de tout le bien qu'il aura fait.* (Eph. vj, 5-8.)

Qu'il est doux, qu'il est consolant pour les domestiques d'apprendre de la bouche de cet homme inspiré de Dieu, que, s'ils servent leurs maîtres, comme si ces maîtres étaient JÉSUS-CHRIST même, tout ce qu'ils font pour eux, ils le font pour lui ; le Seigneur les en récompensera d'une manière digne de lui ; il changera leur humiliation en gloire, et les traitements durs qu'ils essuient, en un contente-

ment éternel ! Si ces considérations ne les consolent pas, ils sont malheureux, parce qu'ils veulent l'être. Que ne font-ils pas, que ne souffrent-ils pas, pour subvenir à leurs nécessités présentes, et s'assurer du pain pendant leur vie ? Que ne pensent-ils aussi à tirer un avantage éternel des peines qu'ils ont à souffrir sur la terre? Leur cœur alors serait tranquille ; parce que remplissant leurs devoirs en vrais chrétiens, ils sentiraient, au milieu des humiliations et des peines, ce témoignage si doux et si délicieux, qu'ils sont les enfants de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ.

Chapitre xvj. — Consolations pour ceux qui ont à souffrir des travaux pénibles.



ARCE que vous avez mangé du fruit de l'arbre de vie dont je vous ai défendu de manger, dit Dieu à notre premier père, *la terre sera maudite à cause de ce que vous avez fait, et vous n'en tirerez de quoi vous*

nourrir pendant toute votre vie, qu'avec travail : vous mangerez votre pain à la sueur de votre front. (Gen. iij, 17-19.) O vous, que la nécessité réduit à subir les effets de cette malédiction, à quoi vous sert-il de murmurer, de vous emporter, de blasphémer contre Dieu ? Vous vous imaginez, sans doute, que vous seriez heureux, si vous pouviez mener une vie oisive, une vie de plaisirs. Mais, hélas ! que votre erreur est grande et dangereuse ! que ne faites-vous, au contraire, servir les embarras et les fatigues de votre état à mépriser la terre et à ne soupirer qu'après le ciel ? C'était un spectacle bien attendrissant et bien édifiant, de voir grand nombre de nos martyrs chanter avec une sainte joie les louanges du Seigneur, au milieu des travaux accablants auxquels ils étaient condamnés en haine de leur Religion. S'ils versaient des larmes, c'étaient des larmes de tendre amour pour Jésus-Christ, et cela leur attira l'admiration de leurs persécuteurs mêmes.

Or, supporter des fatigues, quoiqu'inévitables dans le vrai esprit de

Jésus-Christ, n'est-ce point ressembler à ces héros du christianisme? Les supporter pour la foi, c'est être martyr, c'est-à-dire, témoin de Jésus-Christ ; les supporter avec joie dans la vue de plaire à ce divin Sauveur, c'est aussi être son témoin, et en quelque sorte son martyr. *Vous mangerez*, dit David, *le fruit des travaux de vos mains, et en cela vous êtes heureux, et vous le serez encore à l'avenir* (Ps. cxxvij 2,.) Mais pour goûter ce bonheur, il faut que l'on dirige tous ses travaux de manière à les faire servir à sa sanctification et à son salut éternel. Le même prophète dit, en parlant de ces hommes inutiles à la terre et criminels aux yeux de Dieu, qui passent leur vie dans une molle indolence : *Ils n'ont point part aux travaux des hommes et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés, et c'est ce qui les rend superbes : ils sont*, ajoute-t-il, *tout couverts de leur iniquité et de leur impiété.* (Ps. lxxij, 5-6.) C'est ce que l'on a la douleur de voir arriver ordinairement. Le fainéant cherche à occuper son

cœur de tout ce qu'il imagine être propre à le soulager, et cela le conduit à l'abandonner à ses passions ; et de là, une source intarissable de péchés, et quelquefois les crimes les plus énormes ; l'homme appliqué à un travail pénible ne pense guère qu'à ce travail ; et, pour être heureux au milieu de ses peines, il n'a qu'à les supporter dans la vue de faire pénitence de ses péchés, et de mériter la bienheureuse éternité.

Chapitre xviij. — Consolations pour ceux qui voient échouer leurs projets.



OUS pouvons former des projets, puisque sans cela, on ne parvient jamais à rien. Mais formons-les en chrétiens ; c'est-à-dire, qu'ils soient toujours conformes à la sagesse et à la justice : sinon nous méritons qu'ils ne réussissent pas. Et lors même qu'ils viennent à échouer, nous devons remercier Dieu ; presque tous nos projets ne sont que des projets d'enfants. Nous jugeons des

choses, sans en prévoir les suites : souvent nous désirons comme le plus grand bonheur qui puisse nous arriver sur la terre, ce qui contribuerait à notre perte ; nous appréhendons au contraire, comme le plus grand malheur, ce qui nous serait nécessaire pour nous rendre heureux dans le temps ou dans l'éternité. *Déchargez-vous sur Dieu de toutes vos inquiétudes*, dit St Pierre, *car il prend soin de nous.* (I Pierre, v, 7.) *Nous savons*, dit St Paul, *que tout conspire au bonheur de ceux qui aiment Dieu.* (Rom. viij, 28.) Aimons-le donc, et nous n'aurons rien à craindre, ni à présent ni dans l'avenir. Alors nos affaires seront les siennes propres. Nous le bénirons, si elles réussissent, et nous le bénirons également si elles ne réussissent pas, très persuadés qu'il était de notre intérêt éternel qu'elles ne réussissent pas.

Celui, dit David, *qui demeure ferme sur l'alliance du Très-Haut, se reposera sous la protection du Dieu du Ciel.* (Ps. xc, 1.) Ce protecteur, également sage et puissant, sait ce qui nous

convient, et nous l'ignorons : pourquoi donc ne nous reposons-nous pas totalement sur lui ? Pourquoi nous inquiéter, nous impatienter, et quelquefois même, nous emporter, lorsque nos projets viennent à échouer ? Je me suis adressé à Dieu, direz-vous, pour savoir si je devais, ou non, entreprendre une telle chose : je l'ai entreprise, et elle a tourné à mon désavantage. Mais ignorez-vous donc que vous ne pouvez, sans manquer à un devoir essentiel envers lui, ne pas trouver bon tout ce qui lui plaira ?

Ah ! mettons-nous entre ses mains avec une parfaite confiance ; et alors tout ce qui pourra nous arriver, contribuera à notre bonheur ; quelquefois à notre bonheur temporel, mais toujours infailliblement à notre bonheur éternel. Eh ! n'est-ce donc pas pour ce bonheur éternel que nous avons été créés ? N'est-ce point après lui que nous devons uniquement soupirer ? *Jusqu'à quand, ô enfants des hommes,* s'écrie David, *aurez-vous le cœur appesanti ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ?* (Ps. iv, 3)

Chapitre xviij. — Consolations pour ceux qui sont dépourvus de certaines qualités du corps ou de l'esprit.


OUS désirez avoir tous les talents ; mais pourquoi les désirez-vous ? Si c'est dans la vue de procurer la gloire de Dieu, pensez que vous ne lui êtes nullement nécessaire pour cela ; et si vous vous affligez de ce défaut de talents, cette affliction est plutôt un effet de votre amour-propre, que celui d'un zèle évangélique.

JÉSUS-CHRIST promet autant de récompense à celui qui a bien employé deux talents, qu'à celui qui en a bien employé cinq. Vous désirez de grands talents ; mais ne font-ils pas ordinairement naître l'orgueil, ou du moins, ne l'entretiennent-ils pas ? Le défaut de talents, au contraire, conduit l'homme à s'humilier. Soyez donc content du talent que Dieu vous a confié, et faites-le profiter : il ne vous demandera compte que de celui-là ; et il vous

punira éternellement, si vous avez eu le malheur de l'enfouir.

Au reste, si la gloire de Dieu est le principal motif qui vous anime, ce motif vous tiendra lieu de tout ce que vous auriez pu faire pour elle. Dès lors vous avez tout ce qu'il faut pour lui être agréable ; et c'en est assez, pour que votre cœur soit content si vous le voulez.

Qu'il est consolant pour le chrétien dépourvu de talents, de savoir que, sans autre science que celle de JÉSUS crucifié, il peut être grand dans le royaume de Dieu, aux yeux duquel les sciences et l'habileté ne sont rien. St Augustin, se trouvant dans ces étonnantes agitations d'esprit et de cœur qui précédèrent sa conversion, et ayant entendu le récit de la sainte vie des solitaires, s'écria, en adressant la parole à Alipe, son tendre ami : Qu'est-ce donc que ceci ? et que venons-nous d'entendre ? Quoi ! des ignorants s'élèvent et envahissent le ciel, et nous, avec toute notre science, nous sommes assez misérables et assez lâches pour croupir dans la chair et dans le sang ! c'est-à-

dire, pour n'aimer que la gloire et les plaisirs de ce monde. *Quand je parlerais*, dit St Paul, *le langage des hommes et des Anges, si je n'ai la charité*, (qui ne peut subsister sans l'humilité) *je ressemble à de l'airain qui sonne, ou à une cymbale qui retentit ;.... et quand j'aurais toute la science,.... si je n'ai la charité, je ne suis rien.* (I Cor., xiij, 1-2.)

Combien ne sont pas plus heureux ces hommes, en qui règne la simplicité évangélique, et qui, *ayant entendu la parole*, ainsi que s'exprime JÉSUS-CHRIST, *la conservent dans un cœur bon et fidèle, et rapportent du fruit avec patience !* (Luc. viij, 15.) *Bienheureux sont les pauvres d'esprit*, dit autre part notre divin Sauveur, *car le royaume des Cieux est à eux.* (Matth., v, 3.) C'est dans la soumission et l'humiliation du cœur et de l'esprit, que le chrétien fait consister la véritable grandeur ; hors cela, tout n'est à ses yeux que vanité, que fumée : il se console donc en JÉSUS-CHRIST, du défaut de talents où il se trouve. Il en a assez pour régner éternellement avec JÉSUS-CHRIST : cela lui suffit.

Chapitre. XIX. — Consolations pour ceux qui éprouvent des dégoûts dans leur état, lors même qu'ils ont sujet de croire que Dieu les y a appelés.

LORSQUE nous embrassons un état dans la persuasion bien fondée que Dieu nous y appelle, nous sentons un certain attrait qui nous y porte, et peut-être, nous persuadons-nous que cet attrait durera toujours, et même qu'il augmentera sans cesse. Cependant il arrive quelquefois que nous éprouvons dans cet état même, ou une continuité de dégoûts, ou des alternatives de satisfactions et de déplaisirs. Nous avons quelquefois aussi le malheur de nous persuader que nous n'étions point appelés à l'état que nous avons embrassé ; et, négligeant les devoirs qu'il nous prescrit, nous nous rendons malheureux sur la terre, pour continuer à l'être pendant l'éternité.

Mais nous, qui nous faisons gloire d'être les disciples de JÉSUS crucifié, avons-nous donc prétendu choisir un état où nous n'aurions rien à souffrir? Y en a-t-il un seul sur la terre où l'on n'ait à essuyer des peines? Souvent les grands éprouvent eux-mêmes des dégoûts de leur état : il en est qui gémissent de leur gloire et de leur abondance, et plus encore des dangers auxquels elles les exposent. Mais JÉSUS-CHRIST ne refusera point de les consoler, s'ils ont recours à lui avec une humble confiance. S'il prononce des malédictions contre les grands et les riches, s'il les rejette de devant sa face, ces anathèmes ne tombent que sur ceux qui abusent de leur grandeur et qui idolâtrent leurs richesses. On a vu, non seulement sous l'ancienne Loi, mais aussi sous la nouvelle, des personnes élevées aux premières dignités, et jouissant d'immenses richesses, recevoir les consolations divines au milieu des dégoûts inséparables de leur état. Tel a été saint Louis, roi de France, qui conserva dans son cœur une paix parfaite, une tranquillité

évangélique au milieu d'une multitude prodigieuse d'afflictions.

Partout donc on trouve des embarras et des difficultés. Chaque état a ses peines. Vous sentez les peines du vôtre, et elles vous en dégoûtent : vous désireriez en avoir embrassé un autre ; et pourquoi ? C'est que vous ne sentez pas les peines que vous auriez à essuyer dans cet autre état. Si vous pouviez embrasser tous les états successivement, vous vous verriez réduit enfin à préférer celui où Dieu vous avait d'abord appelé.

Si dans cet état vous trouvez plus de peines temporelles que peut-être vous n'en auriez trouvées dans les autres, pensez à l'éternité : c'est là, je le répète, où doivent tendre tous vos désirs. N'écoutez point l'inconstance de votre esprit et de votre cœur. Dès que vous vous croyez véritablement appelé par Dieu à l'état que vous avez embrassé, souffrez tout ce qu'il vous paraît avoir de fâcheux, dans la vue de répondre à votre vocation. C'est l'unique moyen de vous rendre heureux sur la terre et dans l'éternité.

Chapitre xx. — Consolations pour ceux qui sont tombés d'un degré d'élévation où ils se trouvaient.

IL *m'est avantageux que vous m'ayez humilié*, (Ps., cxviij, 71.) dit le Roi-Prophète, en parlant au Seigneur. L'humiliation, en effet, est de nature à rappeler l'homme à soi-même, et quelquefois aussi à Dieu. Souvent on ne parvient aux honneurs que par des crimes, et souvent aussi l'on en abuse, quoiqu'on les ait obtenus légitimement : dans ces deux cas n'est-il donc pas de la justice de Dieu d'en priver ceux qui s'en sont rendus indignes ?

Jésus-Christ s'est humilié pour nous apprendre à supporter l'humiliation avec patience, et pour nous rendre conformes à lui. *Car c'est par l'humiliation qu'il est parvenu à la gloire*, comme nous l'apprend S. Paul.

Profitons de son exemple pour y parvenir nous-mêmes. Eh ! que sont toutes les grandeurs de la terre, en

comparaison de celles que nous obtiendrons infailliblement, si nous recevons avec des dispositions vraiment chrétiennes, toutes nos humiliations ? Toute notre gloire doit consister en celle de JÉSUS-CHRIST, et nous l'obtiendrons par la croix comme lui-même l'a obtenue.

Chapitre xxj. — Consolations pour ceux qui sont le jouet ou la victime des jugements des hommes.

E bien est bien, et le mal est mal, indépendamment des volontés humaines. Vous ne serez point un scélérat parce qu'on aura dit que vous l'êtes. Soyez donc ce que vous devez être, et laissez les hommes penser de vous ce qu'ils voudront. Nous devons sans doute respecter les jugements de ces hommes en qui nous reconnaissons des lumières et de la probité ; mais sachons mépriser ceux des autres. Un chrétien n'est pas une

girouette qui tourne à tout vent. Si vous cherchez à plaire à tous les hommes, vous entreprenez l'impossible, parce que si vous plaisez à l'un vous déplaisez à l'autre; et ceux mêmes dont vous chercherez l'estime et l'admiration vous mépriseront, et vous mériterez leur mépris. Ce ne sont pas les mortels qui décideront de votre sort éternel; c'est Dieu qui a dit au prophète Samuel: *Je ne juge pas par ce qui paraît au dehors; mais le Seigneur regarde le cœur.* (I Rois, xvj, 7). Dans les jugements que les hommes portent des autres hommes, ils ne consultent presque jamais que leur passion. Imitons S. Paul: *Pour moi,* dit ce saint apôtre aux Corinthiens, *je ne suis pas fort en peine d'être jugé par vous, ou par quelque homme que ce soit* (I Cor., iv, 3.) L'esclave des jugements humains se rend malheureux sur la terre, et se prépare à l'être pendant l'éternité. Pourquoi donc nous occuper tant des jugements des hommes? Pensons plutôt à ceux de Dieu.

Chapitre xxij. — Consolations pour ceux dont on médit.

LE médisant publie nos défauts ; et quand il le ferait par haine, ce ne serait d'ailleurs qu'un service qu'il nous rendrait, puisqu'en mettant ces défauts sous les yeux du public, il nous amène en quelque sorte à nous en repentir et à nous en corriger. Il nous humilie, sans doute ; mais ne faut-il pas que notre orgueil soit humilié ? Il nous fait rougir de nos fautes ; et n'est-il pas dans l'ordre que nous en rougissions ? Assurément, si nous avions un repentir sincère d'avoir osé être criminels aux yeux de Dieu, nous recevrions sans peine l'humiliation que nous éprouvons à le paraître aux yeux des hommes.

Mais il n'est point de moyen que notre orgueil ne nous suggère, tantôt pour cacher, et tantôt pour excuser nos fautes. N'allons-nous pas même jusqu'à nous imaginer que les bonnes qualités que nous avons, ou que du moins nous croyons avoir, doivent

faire disparaître, et même effacer tout ce que l'on trouve en nous de répréhensible ?

On devrait penser aussi que les murmures et les emportements auxquels on se livre contre le médisant, l'aigrissent et le portent à continuer et à répandre ses attaques le plus qu'il lui est possible. *La parole douce*, dit le Sage, *rompt la colère*, *la parole dure excite la fureur.* (Prov. xv, 1.) Je dis plus : en souffrant la médisance avec humilité, on ne manque presque jamais de faire rougir celui qui l'a faite. Que si elle nous cause de l'amertume, cette amertume devrait au moins nous engager à ne pas médire nous-mêmes, et voilà cependant ce qui nous porte à déchirer la réputation de celui qui a déchiré la nôtre.

Soyons donc de vrais chrétiens, et alors, nous prendrons les médisances pour des exhortations que Dieu nous fait, par la bouche d'un ennemi, dans la vue de nous engager à ne plus commettre dans la suite ce que nous rougissons d'avoir commis : sans cela, il nous est impossible de parvenir à la

tranquillité de cœur que nous désirons; et par ce moyen, cette heureuse tranquillité nous est assurée.

Chapitre xxiij. — Consolations pour ceux qui sont calomniés.

QUE la conduite du calomniateur est odieuse ! qu'elle est détestable ! C'est un homme qui, en accusant son prochain de fautes dont il le sait innocent, le couvre d'une confusion qu'il ne mérite pas. Que faire alors ? S'emportera-t-on contre le calomniateur ? Ce n'est point là un bon moyen de prouver son innocence ; on s'expose plutôt à faire naître des soupçons. Et puis, c'est manquer de soumission à Dieu et de charité pour le prochain.

Je comprends combien il est difficile que le cœur ne se révolte pas, lorsque, la conscience rendant témoignage de notre amour pour la probité, nous passons cependant pour un trompeur et un fourbe. Mais vous, qui vous

voyez ainsi attaqué, faites attention que la plupart des calomnies se dissipent d'elles-mêmes; que l'humiliation qu'elles vous procurent, est très bonne pour vous engager à faire votre devoir avec une exactitude toute nouvelle, et à vous rendre semblable à Jésus-Christ.

Hélas! combien de fois ce divin Sauveur n'a-t-il pas été calomnié d'une manière atroce? et avec quelle modération n'a-t-il pas répondu à ses calomniateurs? Imitons-le donc. Nous sommes coupables envers lui.....; un des moyens les plus efficaces pour obtenir le pardon de ce que nous avons fait contre lui, c'est de pardonner aux hommes tout ce qu'ils disent de faux et d'injurieux contre nous. Et si, maintenant, nous sommes couverts d'opprobres que nous ne méritons pas, pensons à ce tribunal infiniment équitable, où il jugera l'univers.

Si cette grande vérité était profondément gravée dans nos cœurs, nous livrerions-nous si souvent à la tristesse et aux dépits, lorsque des hommes nous accusent d'avoir

dit ce que nous n'avons point dit, d'avoir fait ce que nous n'avons point fait ? Non assurément ; nous les regarderions alors comme des insensés, à qui la haine a troublé l'esprit et corrompu le cœur, et qui ne méritent que notre compassion. Ces gens-là peuvent bien décrier notre nom sur la terre ; mais que nous importe, si ce nom est écrit au livre de vie ? Je sais ce que dit Salomon : *La calomnie trouble le sage, et elle abattra la fermeté de son cœur.* (Eccl. vij, 8.) Mais, selon la remarque de S. Jérôme, il ne parle que du sage qui n'est point encore parvenu à la perfection de la sagesse ; car, comme dit ce saint docteur, le sage parfait n'est troublé par aucune calomnie.

Il est cependant des circonstances où la sagesse même ordonne de confondre la calomnie ; mais elle prescrit pour cela des règles de conduite ; elle exige qu'on ne s'écarte en rien de la parfaite modération, et que l'on pense bien moins à sa propre défense, qu'à celle de la justice et de la vérité. La règle générale est que, lorsque nous voyons notre réputation flétrie par la

sentence injuste d'hommes téméraires et méchants, nous en appellions à celle de Dieu, témoin de toutes les dispositions de notre cœur. *Qui accusera les élus de Dieu ?* demande S. Paul ; et il répond : *C'est Dieu même qui les justifie ; qui les condamnera ?* (Rom. viij, 33.) *Efforcez-vous*, nous dit S. Pierre, *d'assurer votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres.* (II Pierre, I, 10.) C'est l'unique moyen d'être du nombre de ces sages que la calomnie ne trouble pas. Efforçons-nous de parvenir à un état si heureux.

Chapitre xxiv. — Consolations pour ceux qui souffrent persécution pour la justice et la Religion.

*OUS ceux*, dit S. Paul, *qui veulent vivre avec piété en* Jésus-Christ, *seront persécutés* (II Tim., iij, 12.). Et pourquoi cela ? Notre divin Sauveur nous en apprend la cause : *Si vous eussiez été du monde*, dit-il à ses Apôtres, *le monde*

aimerait ce qui serait à lui; mais, continue-t-il, *le monde vous hait, parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis et tirés du monde. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit: le serviteur n'est pas plus grand que son maître: s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi.* (Jean. xv, 19-20.)

Voilà à quoi doit s'attendre tout vrai disciple de Jésus-Christ; mais pour se remplir l'esprit de courage, qu'il fasse attention à la récompense qu'on lui promet, et aux secours qu'on lui offre pour l'obtenir. Ces secours ne peuvent lui manquer, puisque c'est Jésus-Christ qui les lui a promis, et lui a également promis la récompense. *Bienheureux sont ceux*, dit-il, *qui souffrent persécution pour la justice, car le Royaume des cieux est à eux. Vous serez bienheureux*, ajoute-t-il, *lorsqu'à mon sujet on vous aura fait des affronts, on vous aura persécutés, on aura dit faussement toute sorte de mal contre vous. Vous devez vous en réjouir et en être ravis de joie, parce qu'une grande récompense vous attend dans le Ciel.* (Matth. v, 10-13.) Que nulle persécution, quelque violente

qu'elle puisse être, ne vous effraie donc pas : *Si Dieu est pour nous*, dit S. Paul, *qui sera contre nous?* (Rom., viij, 31.)

Craignons-le, aimons-le de tout notre cœur, réclamons sa toute-puissante protection, il nous l'accordera ; et tout ce que les hommes pourraient faire contre nous, ne manquera point de tourner à notre avantage. *Il n'y a point de prudence*, dit Salomon, *il n'y a point de conseil contre le Seigneur.* (Prov. xxj, 30.) Rien ne lui résiste, il triomphe de tout, et nous triompherons avec lui, si nous lui sommes fidèles. L'orgueil, qui nous persuade que les hommes doivent nous être favorables en tout, seconder tous nos désirs, favoriser toutes nos prétentions, est pour nous une source intarissable d'impatience, de chagrin et de haine contre eux, lorsqu'ils se mettent à nous persécuter, et qu'ils cherchent à nous perdre ; c'est-à-dire, qu'alors nous oublions Dieu ; comment donc pourrions-nous attendre de lui des secours et de la consolation ?

Revenons à nous-mêmes, comprenons que ce n'est rien d'avoir les hommes pour ennemis, quand on a Dieu

pour ami ; que bientôt ils vont disparaître de ce monde, comme nous, et que nous sommes faits pour l'éternité ; que les peines qu'ils nous suscitent ne méritent point de porter le nom de peines, si nous les comparons au bonheur qui nous attend, si nous savons les supporter avec des dispositions véritablement chrétiennes. O que notre cœur n'est-il vivement pénétré de cette vérité !

Après avoir été maltraités par le conseil de la Synagogue, les Apôtres se retirèrent avec joie, *parce qu'ils avaient été trouvés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de* JÉSUS-CHRIST. (Act., v, 41.) C'est cette joie évangélique qui prouve l'héroïsme de la vertu, et nous ressentirons cette joie sainte, si, dans tout ce que les hommes peuvent faire contre nous de plus injuste et de plus odieux, nous ne nous appliquons qu'à ressembler à JÉSUS crucifié; mais pour parvenir à cette gloire, il faut, loin de penser à nous venger de nos ennemis, avoir compassion d'eux, prier pour eux, et leur rendre tous les services dont nous

sommes capables : peut-être que par notre modération nous parviendrons à les ramener à leur devoir : et n'est-ce point là le triomphe le plus beau que nous puissions remporter sur eux?

Chapitre xxvi. — Consolations pour ceux qui ont commis des fautes qui les déshonorent aux yeux du public.

QUELQUE grand que soit parmi les hommes l'empire du vice, on ne trouve cependant personne qui l'estime. Celui qui s'y abandonne le blâme avant de s'y livrer ; il le blâme même en s'y livrant, et surtout après s'y être livré; mais il est encore bien plus blâmé par ceux qui ne s'y livrent pas, et c'est pourquoi on s'efforce de le tenir caché : cependant, malgré toutes les précautions, il arrive quelquefois qu'on se voit contraint d'en rougir devant ceux qu'on cherchait à tromper. Vous, dont je parle, vous méritiez bien cette humiliation; pourquoi donc êtes-vous si affligé,

lorsque vous venez à l'essuyer? *Tout est nu et à découvert devant Dieu.* (Heb., iv, 13.) Et c'est sous ses yeux que nous faisons tout ce que nous faisons.

Etre plus affligé de ce que le péché est connu des hommes, qu'on ne l'est de l'avoir commis, c'est faire voir qu'on respecte plus leurs jugements que ceux de Dieu. En permettant que le mal commis par nous dans le secret, devienne public, Dieu a sur nous des vues de miséricorde; en nous en faisant rougir devant les hommes, il veut nous engager à en rougir encore plus devant lui. Nous devons supporter avec joie les humiliations que nous ne méritons pas; ne devons-nous donc point aussi souffrir avec joie celles que nous méritons? L'humiliation est propre à nous conduire à l'humilité, et l'humilité fait la gloire du chrétien. Or, Dieu ne console que ceux en qui il trouve cette vertu admirable. Ne devrions-nous donc pas le bénir de ce que, par la confusion passagère que nos péchés nous procurent sur la terre, il nous met sur la voie d'éviter une confusion éternelle?

Chapitre xxvj. — Consolations pour ceux qui se voient méprisés.

NOUS aimons à être estimés des hommes : la considération qu'ils nous témoignent flatte notre vanité, en nous donnant des idées avantageuses de nous-mêmes : indépendamment de cela, l'estime est souvent utile, et devient quelquefois nécessaire ; c'est ce qui fait dire qu'un homme sans honneur est un homme perdu. La confiance n'est fondée que sur l'estime ; que pourrait donc devenir celui qui ne serait estimé de personne?

Mais, après tout, qu'est-ce que l'estime des hommes? Elle dépend des idées que l'on se fait de nous ; idées sujettes à changer d'un moment à l'autre : d'ailleurs, contre un homme qui nous estime, combien n'en est-il pas qui nous méprisent ? En résumé, le mépris qu'ils font de nous est, par rapport à nous, comme s'il n'existait pas, à moins qu'il ne se manifeste par des manières dédaigneuses. C'est alors que notre

vanité se trouve offensée, et que notre cœur s'irrite. Pourquoi? Avouons-le, c'est que nous sommes bien éloignés des sentiments qu'inspire l'humilité chrétienne; et que nous oublions que pour former notre cœur sur le sien, Jésus-Christ a préféré à la gloire qui lui était due, d'être traité comme le *dernier des hommes*. (Is. liij, 3.) L'adorons-nous ou non? Nous l'adorons, eh bien! imitons-le donc: si c'est notre mauvaise conduite qui nous attire le mépris, corrigeons-nous; car il n'y a que le vice qui mérite du mépris. Si on ne nous méprise que parce que nous faisons notre devoir, méprisons un tel mépris, ou nous manquons à ce que nous devons à nous-mêmes.

Autre observation. Plus nous témoignerons d'indignation de nous voir mépriser, plus on nous méprisera. Examinez la chose de près, vous en conviendrez.

On nous méprise; mais ne le méritons-nous pas? Ah! si on nous connaissait tels que nous sommes, de quels mépris ne serions-nous pas couverts? Comprenons que si nous por-

tons à l'excès le désir d'être estimés des hommes, nous serons malheureux par les agitations continuelles où se trouvera notre cœur; ce cœur ne sera jamais tranquille, jamais il ne sera heureux, à moins que dans la vue de ressembler à JÉSUS-CHRIST, il ne se trouve préparé à essuyer tous les mépris et toutes les humiliations. Alors seulement, il jouira de ce doux repos que la Religion seule peut procurer.

Chapitre xxviij. — Consolations pour ceux qui se voient abandonnés, ou même oubliés des hommes.



C'EST notre vanité qui nous porte à désirer que les hommes s'occupent de nous, et qu'ils nous recherchent; et lorsqu'ils le font, nous nous persuadons facilement qu'ils nous sont sincèrement attachés, qu'ils nous aiment, qu'ils nous estiment, et peut-être même qu'ils nous respectent; mais c'est là une erreur

bien grossière. Car, le plus souvent, les hommes ne s'occupent de nous, ils ne nous recherchent que parce qu'ils pensent que nous leur sommes nécessaires, ou du moins utiles pour parvenir à leurs fins; c'est-à-dire, que ce n'est pas nous qu'ils recherchent, mais leur intérêt; nous pourrons nous en convaincre, dès qu'ils commenceront à nous regarder comme des gens qui ne leur sont utiles à rien, et plus encore s'ils se persuadent que l'attachement qu'ils nous témoigneraient, leur deviendrait nuisible. Voilà à peu près à quoi se réduisent ces protestations de la plus tendre amitié et du plus parfait dévouement, par lesquelles les hommes s'amusent et se trompent les uns les autres.

Pourquoi donc êtes-vous si attristés, lorsqu'ils vous oublient ou qu'ils vous abandonnent ? Vous devriez vous y attendre.

Oh ! combien nous sommes aveugles ! l'abandon et l'oubli des hommes nous causent quelquefois les plus noirs chagrins. Et pourquoi ? C'est que nous sommes si infatués de leur souvenir

et de leur estime, que nous oublions Dieu et l'éternité : ne nous est-il pas infiniment avantageux, de revenir d'une erreur si déplorable ? Or, l'oubli et l'abandon où les hommes nous laissent, sont très utiles pour cela ; nous devrions donc plutôt en remercier Dieu que d'en prendre occasion de l'offenser.

Chapitre xxviij. — Consolations pour ceux qui ont à vivre avec des méchants, ou avec des gens d'une humeur fâcheuse et difficile.

COMMENT pourrez-vous conserver la paix avec des personnes d'un caractère si peu sociable ; avec des personnes qui exagèrent vos défauts, et font passer vos vertus mêmes pour des défauts ; avec des personnes qui diront, si vous vous défendez, que la vérité vous offense, et qui, si vous vous taisez, prendront votre silence pour un aveu des fautes qu'ils vous imputent ? La chose est

difficile sans doute ; mais elle n'est pas impossible. En leur cédant toujours, vous semblez reconnaître en eux le droit de vous assujettir à toutes leurs fantaisies, vous devenez leur esclave ; mais aussi, si vous prenez le parti de leur résister, même avec raison, que de mauvaises humeurs n'aurez-vous point à essuyer ? Evitez, si vous le pouvez, de pareils gens : leur société est dangereuse ; mais si vous ne le pouvez pas, entrez dans leurs idées, autant que la raison et la Religion pourront vous le permettre.

Quel mérite y aurait-il à conserver la paix avec ceux qui l'aiment ? Il n'y en aurait aucun ; mais il y en a beaucoup à la conserver, par principe de religion, avec des personnes d'un caractère difficultueux et acariâtre. C'est là que le chrétien fait voir qu'il est chrétien par sentiment, puisqu'il se conserve dans la modération évangélique.

Si vous vous emportez contre celui qui s'emporte contre vous, vous entreprenez de combattre une passion par une autre passion ; c'est-à-dire, que

vous faites mal, parce qu'il fait mal ; et alors votre conduite est-elle celle d'un homme sage ? Souffrez au contraire, autant qu'il sera possible, ses étranges procédés. S'il s'écarte des règles de la modération chrétienne, cela ne vous autorise nullement à vous en écarter vous-même. En un mot, s'il n'agit point envers vous en chrétien, agissez en chrétien envers lui : vous n'êtes point responsable de ses torts ; mais vous l'êtes des vôtres.

Observez et suivez en ce cas la conduite de Jésus-Christ. Dans certaines circonstances de sa Passion, par exemple, cet Homme-Dieu s'est défendu ; dans d'autres, il a gardé un profond silence. En se défendant, il ne pensait qu'aux droits de la vérité et de la justice attaquées en sa personne ; et en haïssant les crimes de ses ennemis, il répand son sang pour eux. Que ne l'imitez-vous ?



Chapitre xxix.—Consolations pour les personnes qui n'éprouvent que de l'ingratitude de la part de ceux à qui elles ont fait du bien.

I, en nous efforçant d'être utiles aux hommes, nous n'avions en vue que de plaire à Dieu, leur ingratitude ne nous toucherait que par la compassion que nous aurions pour eux. Hélas ! qu'est-ce que le bien que nous leur avons fait, en comparaison de celui que nous avons reçu de Dieu ? Ce n'est rien.

Cependant nous sommes ingrats à son égard ; et nous nous plaignons avec amertume de l'ingratitude des hommes ! A quoi pensons-nous ?

Expions notre ingratitude envers lui par ce qu'il y a d'amer dans celle que les hommes nous témoignent. Elle nous est plus profitable que ne l'est leur reconnaissance. En effet, quand nous recevons de la reconnaissance

de la part de ceux à qui nous avons fait du bien, nous nous en trouvons flattés ; nous goûtons une satisfaction temporelle qui, si nous nous y complaisons trop, ne peut manquer de nous faire perdre de vue les récompenses célestes qui doivent être le seul vrai motif des services que nous rendons aux hommes ; et nous ne cherchons à leur être utiles dans la suite, que dans l'espérance de voir croître leur reconnaissance. Mais quand, au contraire, ils ne nous paient que d'ingratitude, nous sentons qu'il ne faut rendre service aux hommes, que dans la vue de plaire à Dieu ; et alors, leur ingratitude même sert à nous attacher à Jésus-Christ seulement, comme à notre unique vrai consolateur.

Servons les hommes autant que nous le pouvons, la nature et la religion nous le commandent ; mais ne les servons jamais que dans la vue de Dieu. En agissant ainsi, leur ingratitude, au lieu de nous nuire, nous déterminera de plus en plus à chercher uniquement à plaire à Dieu. Mais, si nous cherchons uniquement à plaire aux

hommes, nous méritons leur ingratitude, et ce sont alors des coupables qui punissent d'autres coupables.

Chapitre xxx. — Consolations pour ceux qui se voient trahis par de faux amis.

IL est douloureux, sans doute, de s'apercevoir qu'on a donné sa confiance à des gens qui ne la méritaient pas ; il l'est bien plus encore, de trouver un ennemi déclaré dans celui qu'on regardait comme un ami sûr et sincère ; car alors, on est non seulement contraint de s'accuser d'imprudence, mais il arrive souvent encore qu'on s'indigne contre le fourbe dont on a été la dupe. Quand un faux ami vous trahit, consolez-vous-en. Le mal qu'il vous a fait, vous avertit que vous ne devez jamais vous confier qu'à des hommes dont la conduite, conforme aux maximes de Jésus-Christ, vous donne tout lieu de croire qu'ils ne vous trahiront pas ; et

ce mal vous fait connaître en même temps que vous ne devez jamais donner une entière confiance qu'à JÉSUS-CHRIST.

Attachons-nous à Dieu ; il s'offre à être notre ami ; et nous sommes sûrs d'être les siens, si nous nous attachons à lui. Laissons les hommes pour ce qu'ils sont ; ne leur donnons que la confiance qu'ils méritent. La difficulté qui se rencontre à choisir entre eux, est, sans doute, bien humiliante pour nous ; mais elle doit nous apprendre à ne pas donner trop légèrement notre confiance aux hommes, et à ne jamais pousser cette confiance au point qu'elle nuise à celle que nous devons à Dieu. Le prophète Jérémie parle ainsi : *Voici ce que dit le Seigneur : Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme, qui se fait un bras de chair et dont le cœur se retire du Seigneur.* (Jérém. xvij, 5.) Mettre dans l'homme une confiance excessive, c'est mériter d'en être puni par la perfidie de celui en qui nous nous confions.

Au reste, quand nos amis nous trahissent, souvenons-nous que

Jésus-Christ a traité Judas d'ami, au moment même que ce perfide l'a trahi par un baiser. Oh ! que n'imitons-nous une douceur si digne d'être imitée !

Chapitre xxxi. Des avantages que doit tirer un chrétien de la friponnerie des hommes.

UN grand nombre d'hommes se font une sorte de devoir de tromper les autres hommes. Ils affectent de paraître d'une probité exacte, afin de mieux cacher les pièges qu'ils tendent : que ferez-vous alors ? le cas est embarrassant, j'en conviens. Si vous leur témoignez de la défiance, ils prendront contre vous tant de précautions, ils se prépareront tellement à vous susciter chicane sur chicane, qu'il vous sera presque impossible de faire valoir votre bon droit. *Délivrez-moi de l'homme injuste et trompeur puisque vous êtes ma force, ô mon Dieu*, (Ps., xlij, 1) disait David au Seigneur. Conduisons-nous comme ce saint roi, ayons recours à Dieu, prions-le de

nous inspirer les moyens nécessaires pour ne pas être la dupe des fourberies de ces hommes, à qui nous avons donné une confiance qu'ils ne méritaient pas. Si nous l'avons été, cela doit nous servir à nous précautionner de manière que nous ne le soyons plus dans la suite. Plus on voit de méchancetés et de fourberies parmi les hommes, plus on doit sentir la nécessité de ne mettre son entière confiance qu'en Dieu, et, par ce moyen, ces méchancetés et ces fourberies tourneront elles-mêmes à notre avantage : ces fourbes peuvent bien nous nuire sur la terre ; mais pensons au Ciel, puisque ce n'est que pour le Ciel que nous avons été créés.

Chapitre xxxiij. — Consolations pour ceux qui se trouvent exposés à des dangers.

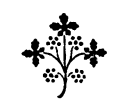


PLUS les dangers nous paraissent grands, plus l'inquiétude qu'ils nous causent est nuisible: ils troublent quelquefois l'esprit au

point de nous empêcher d'apercevoir les moyens les plus simples et les plus efficaces de nous en tirer, ou de les faire même tourner à notre avantage. Or, y a-t-il rien de si propre à nous procurer la tranquillité d'esprit, qui nous est nécessaire pour cela, qu'une parfaite soumission à tout ce qu'il plaira à Dieu de faire de nous? Sur le point de se voir attaqué par une armée formidable, le saint roi Josaphat dit au Seigneur : *Nous reconnaissons que nous n'avons point assez de force pour résister à toute cette multitude qui vient fondre sur nous ; mais comme nous ne savons pas même ce que nous avons à faire, il ne nous reste aucune chose, que de tourner les yeux vers vous.* (II Par., xx, 12.)

La confiance que ce saint roi prit en la protection de Dieu, la lui attira en effet : le Seigneur lui envoya un prophète, nommé Jahaziel, pour lui dire : *Ne craignez rien, n'appréhendez point cette multitude. Ce ne sera point vous qui combattrez, mais Dieu.* (II Par., xx, 15.) La prédiction se vérifia à la lettre. Les ennemis de

Josaphat et du peuple de Dieu furent défaits, sans qu'ils en eussent tué un seul. Dans un danger à peu près semblable, Judas Machabée dit à sa petite armée : *Il est aisé que peu de gens en battent beaucoup ; et quand le Dieu du Ciel veut nous sauver, il n'y a point de différence à son égard entre un grand et un petit nombre. Car la victoire ne dépend point de la grandeur des armées ; mais c'est du Ciel que vient toute la force*, (I Mac., iij, 18-19) et ce saint général finit par dire : *Mais que ce qui est ordonné par la volonté de Dieu dans le ciel, se fasse.* (I Mac., iij, 60.) Pourquoi ne nous conformons-nous pas à des dispositions si saintes ? Alors notre cœur serait tranquille au milieu des plus grands dangers, puisque Dieu nous en tirerait, ou s'il nous y laissait succomber, il ne le ferait que pour notre plus grand bien.



Chapitre xxxiij. — Consolations pour ceux qui sont affligés de maux violents.

ANS la grâce de JÉSUS-CHRIST, nous sommes incapables de supporter aucune affliction, même légère, de manière qu'elle nous soit utile au salut. Quelquefois les afflictions sont grandes ; pour en triompher, il faut des grâces fortes et puissantes, et il arrive que ces grâces manquent ; mais la grâce de la prière ne manque jamais, et par elle, on obtiendra infailliblement toutes celles qui sont nécessaires : il suffit pour cela, que cette prière réponde par son ardeur, aux vues de l'Esprit-Saint qui l'inspire. Vous ne pouvez pas, dites-vous, souffrir patiemment une telle peine, faites que vous le puissiez, vous répond S. Augustin. *Non potes ? fac ut possis.* Priez, suppliez le Père des miséricordes de venir à votre secours, il y viendra. Vous défier de ses bontés, ce serait vous en rendre indigne : s'il vous expose à de rudes combats, c'est

qu'il vous prépare une brillante couronne.

Le vrai disciple de Jésus crucifié ne se plaindra jamais de souffrir trop, parce qu'il sait qu'il ne souffrira jamais autant que lui : il se plaindrait plutôt de ne point souffrir assez pour lui ressembler.

Chapitre xxxiv. — Consolations dans les malheurs publics.

Il arrive des temps, où l'on croirait voir un ange exterminateur armé de son glaive pour anéantir une nation ; la peste, la guerre, la famine et d'autres fléaux publics semblent en annoncer l'entière destruction. Alors tout y est en pleurs et en gémissements ; mais n'est-ce point aussi alors que l'on court en plus grande foule, et avec plus de ferveur, aux pieds des autels, pour obtenir le pardon de ses péchés et la cessation des fléaux dont on est accablé ? Mais le vrai chrétien est bien plus occupé



des péchés qui lui attirent ces malheurs, que de ces malheurs mêmes : c'est dans cet esprit que Jérémie déplorait la désolation de Jérusalem, dont il était témoin. *Jérusalem*, dit-il, *a commis un grand péché ; c'est pourquoi elle est devenue errante et vagabonde.* (Lam. I, 8.)

Le saint prophète parlait de la captivité où étaient conduits les habitants de cette ville infortunée, qui, à cause de ses désordres, avait mérité de l'être ; il s'exprime dans un autre endroit en ces termes : *La terre est dans une extrême désolation, parce qu'il n'y a personne qui ait le cœur attentif* (Jér., xij, 11.) Le saint prophète voulait dire que presque personne n'était occupé à connaître ses devoirs, moins encore à les mettre en pratique. Il en est, à certains égards, des nations entières, comme de chaque homme en particulier. Une prospérité trop grande et d'une trop longue durée n'est propre qu'à les perdre : on peut les comparer à des arbres qui, plantés dans une terre trop grasse, dégénèrent par un excès de sucs nourriciers. Lors donc

que Dieu permet qu'elles éprouvent des alternatives de succès et de pertes, de gloire et d'humiliation, c'est de sa part un trait de bonté envers elles ; car c'est par là qu'elles se maintiennent ordinairement dans leur état. Trop de prospérité les éblouirait et les pervertirait.

Une nation trop longtemps victorieuse ne manque guère de se croire invincible, de devenir téméraire dans ses entreprises et de périr par sa témérité. L'homme sage ne prend d'autre intérêt à sa nation, que celui que la Religion lui inspire.

Lorsqu'un peuple affligé est assez heureux pour sentir qu'il ne l'est que parce qu'il a mérité de l'être, il dit avec le Roi Prophète : *Le Seigneur ne nous a pas traités selon nos péchés, et ne nous a pas punis selon la grandeur de nos iniquités.* (Ps., cij, 10.)



Chapitre xxxv. — Consolations pour ceux qui sont punis des fautes dont ils se trouvent coupables.

A QUOI pense l'homme qui s'emporte de ce qu'on lui fait souffrir un châtiment qu'il a mérité ? Ne faut-il donc pas que les fautes soient punies ? Je sais combien notre amour-propre combat cette morale ; mais je sais aussi combien cet amour-propre est réprouvé de Dieu. Les fautes sont plus ou moins grandes ; mais il n'en est aucune qui ne mérite d'être punie. Je ne m'arrête pas ici à celles qui ont attiré quelque peine de l'autorité publique, pour me borner à celles qui sont punies par le dernier supplice. Quel parti prendra celui qui se trouve dans ce cas si triste ? S'il se désespère, s'il se révolte contre Dieu, il passe du lieu où il le souffre dans les flammes éternelles. O l'insensé ! il se rendrait heureux par son malheur même, s'il le faisait servir à expier tous les péchés

de sa vie, parmi lesquels il y en a peut-être encore de plus grands que ne le sont ceux pour lesquels il va subir la mort. Pourquoi se rendrait-il malheureux dans l'autre monde, parce qu'il l'est dans celui-ci ? Ah ! que n'a-t-il des sentiments chrétiens ! Alors il serait bien plus affligé du crime qui lui a attiré le châtiment, que du châtiment même. On sait que l'impunité est la source ordinaire des péchés ; et n'y avait-il pas beaucoup à craindre que, s'il eût échappé au supplice, il n'eût fait que les continuer, ou que même il en eût commis de plus grands encore ? O Jésus ! ô divin Consolateur ! Soutenez, je vous en conjure, par une effusion de grâces, ces hommes qui en ont un besoin d'autant plus pressant, qu'ils se trouvent dans des circonstances plus accablantes. Vous les avez rachetés au prix de votre sang ; vous avez fait miséricorde à un de ceux qui ont été crucifiés avec vous. Renouvelez vos bontés, ô Dieu de toute miséricorde et de toute consolation ; secourez-les ; attirez-les à vous ; dites-leur comme vous avez dit à celui-là :

Je vous dis, en vérité, que vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis. (Luc. xxiij, 43.)

Chapitre xxxvj. — Consolations pour ceux qui, quoique innocents, sont punis comme criminels.

LORSQU'UN homme porte la peine de ses crimes, il est en quelque sorte contraint d'applaudir, dans le fond de son cœur, aux juges qui l'ont condamné ; mais se voit-il injustement condamné, son cœur est tout prêt à se révolter contre tous ceux qui ont coopéré à sa condamnation, et il lui faut un grand fonds de religion pour ne pas le faire. Mais, hélas ! à quoi cela lui sert-il ? à le rendre doublement malheureux : il souffre son supplice en désespéré, pour aller éprouver dans les enfers des tourments bien plus terribles encore, et s'y livrer à un désespoir éternel.

O vous, qui, quoiqu'innocent, êtes

puni comme un criminel, jetez les yeux sur Jésus-Christ : il était l'innocence même, et cependant il a été crucifié, et c'est pour vous qu'il l'a été. Qu'est-ce que toutes les peines de la terre en comparaison du feu éternel, préparé pour ceux qui meurent dans l'impénitence ? Souffrez donc pendant cette vie des supplices que vous n'avez pas mérités, dans la vue d'éviter ceux que vous vous attireriez par vos emportements et votre désespoir. Le Ciel vous attend ; il vous est promis, si vous souffrez en vrai chrétien : faites-le donc. Votre état est assurément un état bien malheureux ; mais, après tout, ne vaut-il pas mieux avoir le temps de se préparer à l'éternité, que d'être enlevé par une mort subite et imprévue au milieu de tout ce qu'il y a sur la terre de plus grand et de plus délicieux ? L'empereur Néron, ayant fait mettre le feu à une grande partie de la ville de Rome, fut assez pervers pour imputer cet embrasement aux chrétiens. Il fit, en conséquence, attacher les uns à des croix ; il en fit couvrir d'autres de peaux de bêtes

pour les faire déchirer par des chiens; enfin, il en fit brûler tout vifs : ces hommes si admirables souffrirent leurs supplices avec un courage inexprimable ; et loin de s'emporter contre cet abominable calomniateur, ils adressaient à Dieu les prières les plus ferventes pour sa conversion. A de pareils traits on reconnaît les vrais disciples de Jésus crucifié ; efforcez-vous donc aussi de l'être, pour lui témoigner votre amour, et régner éternellement avec lui.

Chapitre xxxviij. — Consolations dans les tentations.

LA vie du chrétien est une tentation continuelle, puisqu'il faut que sans cesse il combatte le monde, la chair et le démon. D'ailleurs, nous sommes si faibles, que nous avons toujours à appréhender que nous ne soyons vaincus par elle. Mais écoutons S. Paul. *Dieu*, nous dit-il, *est fidèle, et il ne permettra point que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; mais il vous fera même tirer avantage*

de la tentation, en sorte que vous puissiez la soutenir. (I Cor. x, 13.) Les forces dont nous parle le saint Apôtre, ne sont pas les nôtres ; ce sont celles de JÉSUS-CHRIST ; et sans ces forces, sommes-nous capables de combattre aucune tentation comme il convient ? Non ; mais avec elles, nous sommes sûrs d'en triompher. Ayons donc la plus entière confiance en ce divin Sauveur. *Heureux l'homme*, dit S. Jacques, *qui souffre la tentation, parce qu'après l'avoir éprouvée, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* (Jac., I, 12.)

Aimons JÉSUS-CHRIST de tout notre cœur, et la tentation, quelque forte qu'elle soit, ne nous découragera pas. Si ce divin Sauveur a consenti à être lui-même tenté, ce n'est point que sa vertu ait eu besoin d'épreuve ; mais c'est uniquement afin que nous ne nous affligions pas lorsque nous le sommes, et pour nous enseigner en même temps la manière de triompher de nos tentations, quelque multipliées et quelque violentes qu'elles puissent être. Souvenons-nous

des paroles de ce Maître céleste : *Le royaume du ciel*, dit-il, *est attaqué par la force, et c'est la violence qui l'emporte.* (Matt. xj, 12.) Cette force et cette violence nous sont nécessaires dans les attaques que nous livrent nos passions : pour obéir à la loi, il faut les vaincre, il faut les dompter. C'est l'obéissance seule à cette loi qui peut nous rendre dignes de Dieu ; et pour lui prouver cette obéissance, il faut que nous combattions la tentation avec un courage évangélique. Armez-vous donc de la croix ; qu'alors tout l'enfer se ligue, qu'il conspire contre vous, vous en triompherez. Jésus-Christ est avec vous ; je dis plus, il est dans votre cœur; et avec lui, qu'avez-vous à craindre ?

Lorsqu'un enfant commence à marcher, sa mère semble quelquefois l'abandonner à lui-même, et elle n'agit ainsi cette tendre mère, que pour lui faire sentir sa faiblesse ; souvent même elle l'effraie par des périls imaginaires, pour le précautionner contre des périls réels, et l'exciter à venir se jeter précipitamment entre ses bras ; et dès qu'il le fait, elle le reçoit avec ten-

dresse. Cette conduite ne représente que bien faiblement celle de Dieu, lorsqu'il permet que nous soyons tentés. *Il ne veut pas qu'aucun périsse*, (II Pierre. iij, 9) dit S. Pierre ; *il ne nous excite point au mal, et il ne tente personne*, (Jac., I, 13) dit S. Jacques. La tentation est un combat, et il ne nous expose à ce combat que pour éprouver et perfectionner notre vertu, pour nous convaincre du besoin que nous avons de son secours, et enfin pour nous en faire sortir victorieux.

Chapitre xxxviij. — Encouragements pour ceux qui se persuadent que, quand ils soutiendraient d'abord l'affliction avec tout le courage possible, elle ne manquerait pas de leur devenir insupportable dans la suite.

A patience s'affermit et se perfectionne par l'exercice ; sans la grâce, nous ne surmontons aucune affliction, et il est certain que, si

nous sommes fidèles à une première grâce, nous en obtiendrons une plus forte pour vaincre des afflictions plus grandes. La perfection chrétienne ne s'acquiert point dans un moment ; on n'y parvient que par une continuité d'efforts : il faut que nous combattions sans cesse pour nous vaincre nous-mêmes, et ce n'est qu'ainsi que nous pourrons parvenir à la couronne de gloire que nous désirons. Dans les combats que les hommes se livrent, on peut avoir plusieurs fois remporté la victoire et être ensuite vaincu, quoiqu'on ait combattu avec encore plus de courage que lorsqu'on s'est vu victorieux ; mais il n'en est point de même dans les combats que nous avons à soutenir contre les ennemis de notre salut ; alors, une première victoire nous en assure une seconde, pourvu que nous combattions avec un nouveau courage : il suffit que notre fidélité réponde toujours aux secours que Dieu nous donne. Qu'avons-nous donc à craindre ? Dieu sera avec nous : plus nos afflictions seront grandes, plus aussi seront puis-

sants les secours que nous sommes assurés d'obtenir ; n'y a-t-il pas là de quoi dissiper toutes les appréhensions que nous pourrions avoir de succomber à l'affliction ?

Moïse ayant reçu ordre de Dieu d'aller tirer le peuple d'Israël de l'esclavage, où il se trouvait réduit par Pharaon, et prévoyant les peines qu'il aurait à essuyer pour remplir cet ordre, lui représenta humblement son incapacité. *Qui suis-je, moi,* lui dit-il, *pour me rendre vers Pharaon ? Je serai avec vous,* (Exod., iij, 11) lui répondit le Seigneur. Avoir Dieu avec soi, quel motif d'assurance et de consolation ! Il sera toujours avec nous si nous l'aimons toujours ; donc, si nous ne cessons pas de souffrir, ah ! ne cessons pas de l'aimer ; regardons les effets de sa justice comme une preuve sensible de sa miséricorde, et comprenons qu'une vie exempte de croix, serait, pour le vrai disciple de Jésus-Christ, une vie plus insupportable que toutes les croix ensemble.

Chapitre xxxix. — Consolations pour ceux qui éprouvent des dégoûts dans la vie spirituelle.

LORSQU'UNE personne s'applique avec ferveur au service de Dieu et à la pratique de sa loi, elle ressent le plus souvent une onction toute divine dans ses prières et ses autres exercices de piété ; mais, quelquefois, Dieu la prive de cette onction, et alors elle ne fait plus ses exercices qu'avec une certaine répugnance qui l'afflige ; elle ne voudrait penser qu'à Dieu, lorsqu'elle lui adresse ses prières ; mais mille objets terrestres, et quelquefois même des objets propres à la porter au mal, viennent la distraire. Qu'une telle personne n'aille pas croire, qu'en permettant qu'elle se trouve dans un état pareil, le Seigneur la dédaigne et la laisse sans espérance de miséricorde : une idée si fausse ne manquerait pas de produire de tristes effets : elle la con-

duirait, ou au désespoir, ou à se livrer aux douceurs empoisonnées de la terre, par le dépit qu'elle concevrait de se voir privée de celles du Ciel.

Jésus-Christ a dit que son joug était doux, et sa parole est la vérité même. Mais si ce joug a une douceur sensible, il en a aussi une que l'on dit ne pas l'être, parce qu'elle l'est moins.

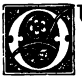
La douceur sensible du joug de Jésus-Christ consiste dans une certaine joie que l'on ressent à faire tout ce que l'on fait pour Dieu, alors les bonnes œuvres quelque difficiles et quelque rebutantes qu'elles puissent être en elles-mêmes, deviennent faciles et agréables ; mais il en est tout autrement de la douceur du joug de Jésus-Christ que l'on dit insensible. Pour la goûter cette douceur, il faut se plaire à se voir privé de toutes les consolations sensibles de la piété ; il faut adorer la volonté de Dieu, et s'appliquer à lui montrer son attachement et son amour, en le servant avec une nouvelle fidélité ; que si alors, l'esprit est distrait dans les prières, le cœur ne l'est pas : si l'on fait ses

autres exercices de piété avec un certain dégoût et une certaine répugnance on n'en a que plus de mérite devant Dieu.

Ne prenez donc pas la privation des consolations sensibles, pour la marque d'un abandon total de Dieu. C'est, au contraire, son amour qui vous veut dans un tel état, afin d'éprouver et de perfectionner le vôtre. Voyez JÉSUS-CHRIST sur la croix ; au moment qu'il va y expirer, il s'adresse à son Père céleste, en s'écriant : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* (Matt., xxvij, 46.) Cet abandon, incomparablement plus grand que ne peut être le vôtre, ne consistait qu'en ce qu'il se voyait livré à la fureur de ses ennemis, et que son humanité sainte était privée de toute consolation sensible. Or, c'est dans ce moment que, s'il est permis de parler ainsi, il a donné à son Père céleste les preuves les plus fortes et les plus éclatantes de son obéissance et de son amour. Le Seigneur *m'a rempli d'amertume, il m'a enivré d'absynthe* (Lam., iij, 15), dit le pro-

phète Jérémie, et il ajoute : *Le Seigneur est mon partage, dit mon âme à elle-même ; c'est pour cela que je l'attendrai.* (Lam. iij, 24.) Mettre toute sa confiance en Dieu, lors même qu'on paraît abandonné de lui, c'est lui témoigner de la manière la plus parfaite un attachement inviolable. Jamais il n'y a eu de saint qui n'ait éprouvé quelquefois de ces abandons. L'histoire nous parle entre autres d'une sainte Catherine de Sienne, d'une sainte Thérèse et d'une sainte Rose de Lima ; et de pareils abandons n'ont fait que les conduire à un plus haut degré de sainteté.

Chapitre xl. — Consolations dans les ennuis que cause quelquefois la solitude.



U l'homme ira-t-il pour trouver la vraie paix du cœur ? S'il se livre au tumulte du monde, il y voit régner la dissimulation, la fourberie et la méchanceté. Ce n'est donc point dans le monde qu'il pourra, s'il a le cœur droit,

trouver la délicieuse tranquillité qu'il désire. Il ne peut au contraire, manquer d'y éprouver des ennuis presque continuels.

Mais pourquoi en trouve-t-il encore, lorsqu'en fuyant de cette Babylone, il s'enfonce dans la solitude? C'est parce qu'il s'occupe encore trop des amusements du siècle, ou parce que Dieu cherche à perfectionner sa vertu, ou enfin, parce qu'il veut lui faire sentir que la terre n'est pour lui qu'un lieu d'exil, qu'une vallée de misères qui, par les amertumes qui en sont inséparables, doit le faire soupirer après sa céleste Patrie. Je ne suis jamais moins seul, disait S. Ambroise, que lorsque je parais seul, ni moins oisif, que lorsque je le suis. C'était dans la solitude que le saint docteur jouissait d'une manière spéciale de la présence de Dieu, qui lui tenait lieu de tout; et c'était alors qu'il était le moins oisif,parce qu'il s'y appliquait plus vivement à la méditation des vérités éternelles; son corps était en repos, mais son esprit et son cœur étaient en action,

O vous! qui pour fuir le monde,

vous vous êtes consacrés à la solitude, pourriez-vous y trouver des ennuis, si vous vous y entreteniez fréquemment avec votre divin Sauveur? Ses délices sont d'être avec vous ; pourquoi donc ne feriez-vous pas consister les vôtres à être avec lui ? Ouvrez-lui votre cœur, exposez-lui vos besoins, consultez-le dans vos embarras, demandez-lui son secours, et soyez assurés que jamais il ne vous abandonnera. Cela ne suffit-il pas pour donner à votre esprit et à votre cœur la tranquillité qu'il désire, parce qu'il sent combien elle lui est nécessaire ?

Chapitre xlj. — Consolations pour les supérieurs qui ont à conduire des sujets indociles et vicieux.

E supérieur fût-il aussi parfait qu'il est possible de l'être, toutes ses démarches fussent-elles dirigées par la prudence, par la justice, par la charité, il aura à essuyer

des résistances et des contradictions. S'il imite Jésus-Christ, si en le représentant par la place qu'il occupe, il le représente également par sa sagesse, par sa vigilance et par sa fermeté ; il se trouve à la source de toute consolation. Mais, s'il manque de ces qualités nécessaires, il n'est point animé de l'esprit de Dieu, et dans tout ce que cet esprit ne dirige pas, il ne se trouvera que trouble et confusion. Dès que le supérieur a exhorté les amis du bon ordre à demeurer *dans le service du Seigneur avec un cœur ferme* (Eccli. v, 12), et qu'il a usé envers les autres, comme le recommande S. Paul à Timothée, *de réprimandes, d'exhortations, de paroles dures, sans perdre patience, et sans cesser d'instruire,* (II Tim., iv, 2) il a rempli à cet égard ses devoirs, il a fait jouer tous les ressorts d'une autorité vraiment paternelle, et la paix de Jésus-Christ doit régner dans son cœur. Si cette paix n'est point parfaite, c'est que son cœur n'est point encore ce qu'il devrait être.

Ajoutons que lorsque le zèle d'un

supérieur est dicté par la charité, et guidé par la prudence qui accompagne toujours la vraie charité, l'inférieur indocile sent, à chaque moment où la conscience lui parle, qu'il a tort de résister à un supérieur qui n'aime que le bien. En résumé, le zèle le plus éclairé et le plus ardent ne produisît-il aucun fruit, ce zèle n'en serait pas moins récompensé par le Dieu de toute justice, qui ne demande aux hommes que de faire tout ce qu'ils peuvent.

Chapitre xlij. — Consolations pour les inférieurs qui ont des supérieurs durs et difficiles.



I celui qui commande était, comme Jésus-Christ, doux et humble de cœur, l'obéissance serait facile ; mais lorsqu'un supérieur donne ses ordres d'un ton dur et hautain, il révolte les esprits ; et ceux mêmes qui sont préparés à la soumission et à l'obéissance, y éprouvent je ne sais quelle répugnance. Outre le ton impérieux, il est certaines manières

d'agir qui déplaisent et irritent. Si le supérieur prend plaisir à refuser ce qu'il pourrait facilement accorder, s'il n'accorde qu'à regret ce qu'il ne saurait refuser, on est tenté de mépriser son autorité, sans faire attention que cette autorité est l'autorité de Dieu même. De là, des combats entre les passions et le devoir. On ne fait plus que par contrainte ce que l'on devrait faire avec joie ; c'est qu'on ne veut pas se rappeler les vrais principes de l'obéissance, et distinguer l'autorité de l'abus qui s'en fait.

Par son autorité, l'homme qui commande est l'homme de Dieu ; s'il ne commande pas comme devrait le faire un homme de Dieu, c'est sa faute et non celle de Dieu. Si alors l'obéissance devient plus difficile, cette difficulté en augmente le mérite, et ce mérite ne fait-il pas un grand sujet de consolation ? Si Dieu vous apparaissait pour vous donner par lui-même les ordres que vous donne votre supérieur, vous lui obéiriez sans doute ; mais, j'ose le dire, vous lui témoignez votre obéissance d'une manière qui lui est plus

agréable, lorsque vous la rendez à un homme, en qui vous ne trouvez rien de respectable que l'autorité qu'il tient de lui. D'ailleurs, s'il permet que votre supérieur manque à son devoir, c'est afin de vous engager à remplir plus parfaitement le vôtre. Si donc vous vous livrez à l'impatience, si vous vous mettez à murmurer, prenez vous-en à vous-même, et non à votre supérieur. Si vous étiez plus patient, vous seriez aussi plus obéissant, et ce n'est qu'à mesure que vous le serez, que vous aurez part aux consolations de Jésus-Christ.

Chapitre xliij. — Consolations pour les inférieurs qui, dans les communautés religieuses, ont à souffrir de leurs égaux.



NE communauté religieuse est une assemblée de personnes, réunies par des vœux dans le dessein de servir en paix le Dieu de

la paix. *Soyez parfaits*, leur dit saint Paul, *excitez-vous les uns les autres, n'ayez tous qu'un même sentiment, vivez en paix, et le Dieu de paix et d'amour demeurera avec vous.* (II Cor., xiij, 11.) Mais l'homme est toujours homme ; c'est-à-dire qu'il est toujours faible, et il l'est d'autant plus, qu'il se rend moins à la voix de JÉSUS-CHRIST. Voyez les apôtres sous la direction de ce divin Maître : c'était une communauté religieuse, c'était une communauté sainte, et cependant on y voyait des imperfections et la désunion qui en est la suite nécessaire : on y aspirait au premier rang. Après que le Saint-Esprit fut descendu sur eux, ils changèrent de sentiments, et présentèrent l'image d'une communauté parfaite.

Cette communauté en forma une autre : ils rassemblèrent les fidèles de Jérusalem : *Toute la multitude de ceux qui croyaient, n'était qu'un cœur et qu'une âme ; et aucun d'eux ne regardait rien de ce qu'il possédait comme étant à soi, mais ils mettaient tout en commun.* (Act., iv, 32.) C'est sur ce modèle qu'ont été formées les commu-

nautés religieuses. Cette aimable concorde qui régna d'abord parmi les fidèles, s'altéra insensiblement : on entendit des plaintes et des murmures ; et telle sera toute société : on y verra des imperfections, des vices, des dissensions. O vous, qui aimez votre état, haïssez le désordre ; supportez avec patience ce que Dieu lui-même supporte. *Je gardais la paix avec les ennemis de la paix*, (Ps., cxix, 7) dit David. Et voilà où se trouve le mérite. Ne pas vivre en paix avec les amis de la paix, c'est montrer un caractère odieux. Conserver la paix avec les ennemis de la paix, c'est, au contraire, donner des preuves d'une grande fermeté chrétienne. Vous vous plaignez d'avoir à souffrir des autres ; mais, examinez votre conscience, les autres n'ont-ils point aussi à souffrir de vous ? Ils sont imparfaits, ne l'êtes-vous pas vous-même. Vous vous êtes engagé, par état, à imiter de plus près Jésus-Christ que le commun des fidèles ; imitez-le donc, et ce Dieu de toute consolation habitera dans votre cœur.

Chapitre xliv. — Consolations pour ceux qui se trouvent dans un état de tristesse dont ils ignorent la cause.

IL se trouve des hommes qui, au milieu même de leurs exercices de piété, éprouvent je ne sais quel abattement d'esprit et de cœur, qui les rend à charge à eux-mêmes. Dieu le permet ainsi dans des desseins dignes de lui. Il veut par là, ou leur faire porter la peine des folles joies qu'ils ont goûtées, ou les perfectionner dans la vertu, en les engageant à la pratiquer sans aucune douceur sensible et dans la seule vue de lui plaire. S. François d'Assise fut deux années consécutives dans ce douloureux état ; et que fit cet admirable pénitent ? Animé d'un courage évangélique, il s'humilia sous la main de Dieu, il adora la sagesse et la bonté divines, et des dispositions si saintes devinrent pour lui la source d'une joie inexplicable.

Mais jetons les yeux sur un modèle infiniment plus parfait, fixons-les sur Jésus-Christ dans le jardin des Oliviers. Là, son *âme* fut *triste jusqu'à la mort, et il lui prit une sueur de gouttes de sang qui découlaient jusque sur la terre.* (Luc. xxij, 44.) Dans un état si accablant, notre divin Sauveur eut l'esprit et le cœur souverainement contents, parce qu'il n'était pas possible de rien ajouter à sa soumission aux ordres de son Père céleste. Imitez cette soumission, ô vous, qui êtes en quelque sorte absorbés par une tristesse dont vous ignorez la cause ; et le trouble que vous éprouvez, vous procurera une tranquillité d'autant plus grande, que votre tristesse aura été plus profonde, et votre constance à la supporter plus évangélique.



Chapitre xlv. — Consolations pour ceux qui, à la vue de leurs péchés, se livrent à une douleur excessive.

A multitude de vos péchés vous effraie donc au point que vous êtes tenté de dire avec Caïn : *Mon iniquité est trop grande pour que je puisse en obtenir le pardon* (Gen., iv, 13). Ah ! pourquoi oubliez-vous que la miséricorde de Dieu est bien plus grande encore que vos péchés ? Si vous êtes un enfant prodigue, souvenez-vous que Dieu est votre père, qu'il soupire après votre retour, qu'il vous tend les bras et vous ouvre son sein ; allez donc vous y jeter avec une confiance filiale. Il a été crucifié pour vous ; eh ! cela ne doit-il pas vous tranquilliser ? Souvenez-vous aussi qu'il assure *qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.* (Luc. xv, 7.)

Il n'y a point de péché dont on ne

puisse obtenir le pardon. S. Pierre a renié JÉSUS-CHRIST, saint Paul l'a blasphémé, persécuté ; et de quelle manière admirable le divin Maître n'a-t-il point fait éclater sur eux ses divines miséricordes? Judas, le perfide Judas, qui l'a trahi d'une manière si monstrueuse, y aurait lui-même participé, s'il y avait eu recours. Quoi donc! Seriez-vous assez insensé pour mieux aimer ressembler à ce malheureux, qu'à ces illustres pénitents ? Votre sort est entre vos mains : que n'écoutez-vous la voix de votre divin Rédempteur, qui vous invite à venir vous purifier dans son sang de toutes vos iniquités? C'est là, oui, c'est là uniquement que vous pourrez trouver le parfait repos de conscience nécessaire à votre cœur.

Quelque grand que puisse être le mal que vous avez fait, vous pouvez en tirer un bien incomparablement plus grand encore : il ne s'agit, pour cela, que de vous humilier à la vue de votre extrême faiblesse, et de demander à Dieu, avec les plus vives instances, les grâces qui vous sont

nécessaires pour ne plus commettre ce que vous êtes affligé d'avoir commis, et soyez très assuré qu'il ne vous les refusera pas.

Enfin, faites attention, je vous en conjure, que désespérer de son salut, c'est se rendre coupable du plus grand de tous les crimes: de celui qui outrage le plus directement l'infinie miséricorde de Dieu.

Chapitre xlvi. — Consolations dans les scrupules.

LE scrupuleux est bien à plaindre : il s'impute comme un péché ce qui ne l'est pas. La source de son erreur consiste en ce qu'il est si vivement occupé de la rigueur des jugements de Dieu, qu'il ne pense point que ce Dieu est le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation. Des dispositions si fâcheuses le mettent dans le cas d'offenser Dieu très grièvement, par des actions qui, considérées en elles-mê-

mes, seraient innocentes, ou peut-être même vertueuses. O le terrible état !

Redoutons la justice de Dieu, nous le devons, sans doute ; mais en même temps, souvenons-nous qu'il nous a aimés jusqu'à livrer son propre Fils pour être la victime de nos péchés, et pour nous conduire dans le chemin de la vérité et de la sainteté.

Que le scrupuleux fasse attention qu'en prétendant honorer Dieu, il le déshonore au contraire ; qu'il y a un égal péril à trop craindre sa justice, ou à trop présumer de sa miséricorde ; et enfin, que pour être dans l'état où il nous veut, il faut que la crainte de sa justice soit tempérée par l'espérance en ses infinies miséricordes.

J'ajouterai à cela que, d'après les dispositions d'esprit et de cœur où le scrupuleux se trouve, il doit bien plus s'occuper de ce qui est propre à ranimer sa confiance, qu'à ce qui est de nature à augmenter ses frayeurs. Qu'il se jette avec un cœur droit entre les mains de son divin Rédempteur, il y trouvera toutes les lumières nécessaires pour

dissiper les inquiétudes qui le tourmentent, soit que ce Dieu de bonté l'éclaire par lui-même, soit qu'il lui procure un directeur rempli de son esprit, pour le mettre dans la voie du salut. Combien cette idée doit le consoler !

Chapitre xlvij. — Consolations pour ceux qui appréhendent que Dieu ne les ait abandonnés, parce qu'il ne les afflige pas.

EU de personnes, sans doute, ont une si grande délicatesse de conscience ; mais enfin il s'en trouve, et il faut tâcher de les consoler. Leur peine vient de ce qu'on leur dit des avantages de la croix, et des desseins que Dieu se propose en envoyant des afflictions. Ces personnes craignent d'être regardées par le Seigneur comme des enfants incorrigibles, comme des serviteurs inutiles, ou comme des lâches qu'il dédaigne

d'envoyer au combat. Mais elles se trompent : ce repos qui les trouble est un effet de la bonté de Dieu qui ne les y laisse que pour leur donner le temps de se préparer aux tribulations. S'il châtie tous ceux qu'il aime, ce n'est point à dire qu'il les châtie sans relâche. Job a joui longtemps de la prospérité avant que d'être affligé. La gloire du Thabor a été pour JÉSUS-CHRIST, une préparation à l'ignominie de la croix. Moïse et Elie *s'y entretenaient* avec lui *de la fin qu'il devait faire en Jérusalem* (Luc. ix, 31.)

Nous sommes si faibles et si inconstants, que les afflictions, si elles étaient continuelles, pourraient nous porter au désespoir. C'est pourquoi Dieu nous fait éprouver des intervalles de troubles et de tranquillité. Profitons des uns et des autres. D'ailleurs, se plaindrait-on du repos, s'il n'était lui-même un combat ? Comprenons que, pourvu que nous répondions aux desseins de Dieu, l'état où il nous met est, de tous les états, le plus propre à notre sanctification ; vérité sur laquelle on ne réfléchira jamais assez.

Chapitre xlviij. — Consolations pour ceux qui se voient exposés aux traits de la jalousie parce qu'ils font leur devoir.

EST-IL possible qu'il se trouve des hommes d'un caractère assez odieux, pour ne pas vouloir supporter ceux qui font leur devoir, parce qu'ils ne veulent pas se résoudre à faire le leur ? Si ces hommes-là pensaient en chrétiens, ils s'appliqueraient à imiter, ils s'efforceraient même de surpasser ceux qu'ils ne haïssent que parce qu'ils les admirent. Pour vous consoler, si vous êtes poursuivi d'une manière si injuste, jetez les yeux sur JÉSUS-CHRIST : la sainteté de sa vie, la sublimité de sa doctrine, la grandeur de ses miracles, lui attiraient la vénération d'une multitude d'hommes ; mais qu'en est-il arrivé ? Ce qui devait le faire adorer, l'a fait crucifier. Était-ce JÉSUS-CHRIST qui était à plaindre ? Non, certainement ; il n'y

avait que ses ennemis qui le fussent. Si vous étiez assez lâche pour cesser de remplir vos devoirs, dans la vue de faire cesser les critiques et les mauvais traitements de ces gens-là, ce serait une preuve bien évidente, que vous n'aimiez point autant ce devoir, que vous deviez l'aimer. Pensez à l'éternité, et tout ce que l'accomplissement de vos obligations pourra vous susciter de traverses, ne fera que vous engager à les accomplir dans la suite d'une manière encore plus parfaite.

Chapitre xlix. — Consolations pour ceux qui sont excessivement affligés de voir régner sur la terre tant de désordres.



LA vue des impiétés et du dérèglement des mœurs qui régnaient dans le royaume d'Israël, le Prophète Elie dit à Dieu, avec un grand serrement de cœur : *Seigneur, c'en est assez, retirez mon*

âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères. (III Rois, xix, 4.) Et S. Paul s'exprime ainsi : *Je dis la vérité en* JÉSUS-CHRIST, *je ne mens point ; ma conscience me rendant témoignage par le Saint-Esprit, que j'ai une grande tristesse et une douleur continuelle dans le cœur.* (Rom., ix, 1-2.) Cette tristesse et cette douleur lui étaient causées par l'endurcissement de presque toute la nation juive, qui refusa de reconnaître, en la personne de JÉSUS-CHRIST, le libérateur qu'elle attendait depuis si longtemps.

Tout homme qui pense ainsi, aime et son Dieu et son prochain : sa douleur naît d'un zèle évangélique, et un tel zèle donne au cœur une consolation très vive, lors même qu'il est sans succès. Jetons les yeux sur notre divin Rédempteur : il a enseigné toute vérité, il a montré l'exemple de toutes les vertus, il a guéri des malades et ressuscité des morts, et cependant il a été crucifié. Gémissons sur nos infirmités, gémissons aussi sur celles des autres, corrigeons-nous, travaillons le mieux qu'il nous est possible à la cor-

rection des autres, et abandonnons le reste à la Providence, toujours infiniment sage dans ses dispositions.

Chapitre I. — Consolations dans la vieillesse.

LA vieillesse est presque toujours un état très triste, parce qu'on y trouve ordinairement une multitude d'infirmités et de maladies, de chagrins et d'inquiétudes, et que, souvent aussi, on a un grand nombre de péchés, quelquefois très graves, à se reprocher. Ceux qui se trouvent dans cet état, cherchent à soulager leur cœur par des plaintes et des murmures : ils se dépitent, ils s'emportent, et ne font par là, que rendre leur état encore plus fâcheux. Hélas ! ils vont disparaître de ce monde ; que ne s'occupent-ils de l'éternité? que n'ont-ils recours à JÉSUS-CHRIST pour faire servir toutes les peines qu'ils souffrent à leur sanctification et à leur salut?

Dans une longue vie, on commet

bien des fautes qu'il faut expier, ou maintenant, ou dans l'autre monde : or, ne vaut-il pas bien mieux les expier tandis que nous sommes encore sur la terre ? Tout vieillard, véritablement chrétien, se regarde comme un fils exilé qui approche de la maison paternelle : il se compare à un mercenaire qui se trouve à la fin de sa tâche, ou à un guerrier qui, pour remporter la victoire, n'a besoin que de continuer à combattre un peu de temps ; et ces différentes considérations sont assurément très propres à le consoler dans ses ennuis et dans ses infirmités.

Chapitre II. — Consolations dans les infirmités et dans les maladies.



'HOMME étendu sur un lit de douleur, est à charge aux autres et plus encore à lui-même. C'est alors, plus que jamais, qu'il a besoin d'un puissant consolateur. Eh bien ! qu'il s'adresse à JÉSUS-

Christ, il apprendra de ce divin Maître que, s'il est réduit à un état si triste, ce n'est que pour son bien ; qu'en l'affligeant par des infirmités et des maladies, Dieu se propose de lui faire comprendre que la terre n'est qu'une vallée de misère, et que, comme dit S. Paul, *nous n'avons point ici de cité permanente, mais que nous cherchons celle qui nous est promise.* (Heb., xiij, 14).

Lorsque l'homme jouit d'une parfaite santé, il n'est hélas ! que trop exposé à vivre comme s'il ne devait jamais mourir, et à oublier ses devoirs, son Dieu, et l'éternité qui l'attend ; mais que cet homme tombe malade, et que sa maladie devienne sérieuse, il pense à la mort, parce qu'il l'appréhende ; et cette pensée lui met naturellement devant les yeux l'instabilité, la vanité, le néant de tout ce que le monde présente de plus grand, de plus avantageux et de plus délicieux. Ce qui faisait autrefois ses amusements et ses plaisirs, lui devient insupportable ; et n'est-ce point là un bonheur pour lui ? Qu'il y reconnaisse donc la main paternelle de Dieu, son

cœur se trouvera soulagé. JÉSUS-CHRIST a été, ainsi que l'a prédit le Prophète Isaïe, un *homme de douleurs.* (Is., liij, 3.)

O vous, qui êtes un homme de douleur, unissez vos souffrances aux siennes, et par cette union les vôtres seront sanctifiées. Votre *infirmité* sera, ainsi que celle de Lazare, *pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle.* (Jean. xj, 4.)

Dieu ayant frappé Antiochus d'une plaie incurable, ce pécheur, tout incorrigible qu'il était, s'écria : *A quelle affliction suis-je réduit ?......... Je me souviens maintenant des maux que j'ai faits dans Jérusalem. Je reconnais donc que c'est pour cela que je suis tombé dans tous ces maux.* (I Mac. vj, 11-13.) Il est bien honteux pour des chrétiens, d'avoir quelquefois des dispositions plus perverses encore que ne l'étaient celles de cet impie obstiné. Quoi ! ne sauraient-ils donc comprendre que les maladies et les douleurs sont l'apanage de notre nature corrompue, qu'elles nous sont données pour rendre notre

âme vertueuse, ou la perfectionner dans la vertu ?

Il est des gens qui, dans leurs infirmités, ne cessent de se plaindre, qui se plaignent de tout, et même des secours que la charité s'empresse de leur procurer : la continuité et l'amertume de leurs lamentations font voir à quel point ils poussent l'impatience. Ah ! plût à Dieu qu'ils fissent attention que c'est dans cette impatience même que consiste leur plus grand malheur : leur cœur est opposé au cœur de JÉSUS-CHRIST, comment donc recevraient-ils de lui leur consolation ?

N'omettons point ici ce que l'Ecriture nous dit des desseins de Dieu, lorsqu'il permit que Tobie devînt aveugle : *Dieu permit*, dit-elle, *que cette épreuve lui arrivât, afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job. Car, ayant toujours craint Dieu dès son enfance, et ayant gardé tous ses commandements, il ne s'attrista et ne murmura point contre Dieu de ce qu'il l'avait affligé par cette cécité ; mais il demeura ferme et immobile dans la crainte du Seigneur,*

rendant grâces à Dieu tous les jours de sa vie. (Tob., ij, 13-14.) L'ange Raphaël lui rendit la vue, et lui dit : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation*, c'est-à-dire, l'affliction, *vous éprouvât* (Tob., xij, 13.) Quoi ! c'est parce que Dieu aimait Tobie qu'il l'a ainsi affligé ! Mais est-ce donc ainsi, direz-vous, que l'amour se prouve ? Oui, c'est souvent ainsi que Dieu témoigne sa tendresse à ses élus. Il n'a en vue dans les afflictions qu'il leur envoie, que de les purifier *comme l'or dans la fournaise*, (Sag., iij, 6) que de les faire avancer de vertu en vertu, afin qu'ils parviennent à cette gloire *dont il est écrit*, dit S. Paul, *que l'œil n'a point vu, ni l'oreille n'a point entendu, ni le cœur de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (I Cor. ij, 9.)



Chapitre lij. — Consolations pour ceux qui s'ennuient de vivre.

EN général, les hommes regardent la vie comme le bien le plus précieux qu'ils puissent posséder sur la terre ; néanmoins, il s'en trouve à qui elle paraît insupportable.

L'ennui de vivre peut venir de différentes causes. S. Paul a désiré la mort ; mais le saint Apôtre ne la désirait que pour s'unir plus parfaitement à J. C., et c'était J. C. même qui lui inspirait ce désir. Dégoûtons-nous donc de ce monde, l'Evangile nous l'ordonne ; mais dégoûtons-nous-en par les principes que l'Evangile nous prescrit, dégoûtons-nous-en comme S. Paul s'en est dégoûté. Méprisons cette terre ; ce n'est pour nous qu'un lieu d'exil. Pensons au Ciel. N'est-ce pas pour lui que nous avons été créés ? Et malheur à nous si nous n'y pensons pas. Mais supportons la vie, quelque fâcheuse qu'elle puisse nous

être, avec une patience évangélique : faisons servir les traverses que nous y éprouvons, à nous rendre éternellement heureux ; et alors, *soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous serons tout à J. C.* (Rom. xiv, 8) ; et n'est-ce point à ce divin Sauveur que nous devons appartenir durant cette vie, comme durant toute l'éternité ?

Chapitre liij. — Consolations pour ceux qui s'étant promis une longue vie, se sentent mourir.

IL est peu d'hommes qui ne se flattent de parvenir à la vieillesse ; on le désire même avec ardeur ; et quand on voit la mort s'approcher, avant qu'on n'y soit parvenu, on a mille peines à ne pas s'abandonner à la tristesse. Mais qu'est-ce donc qu'une grande vieillesse ? On y perd en quelque sorte tous ses sens : On a des yeux et on ne voit plus ; des oreilles et on n'entend plus ; une

langue qui ne fait plus que bégayer ; et de plus la raison s'égare. On ne sait, ni ce que l'on veut, ni ce que l'on devrait vouloir ; les maladies, les infirmités s'accumulent et préparent une mort qui ressemble quelquefois plus à celle d'une brute, qu'à celle d'un homme. S'il y a d'heureuses vieillesses, elles sont rares et durent peu. *Le cours ordinaire de nos jours*, comme l'observe David, *ne passe pas soixante-dix ans. Que si les plus forts*, ajoute-t-il, *vont jusqu'à quatre-vingts ans, le surplus n'est plus que peine et que douleur..* (Ps., lxxxix, 10-11.)

Un tel état est-il donc à désirer, et s'il ne l'est pas, pourquoi ne pas nous soumettre avec confiance à l'arrêt de mort que Dieu a prononcé contre nous, à quelque âge de notre vie qu'il se dispose à le mettre à exécution ? C'est sagesse de tirer tout l'avantage possible d'un mal inévitable, et d'ailleurs, la mort n'est réellement un mal, que pour ceux qu'elle enlève, sans qu'ils s'y soient préparés.

Chapitre liv. — Consolations aux approches de la mort.

LA mort a en elle-même quelque chose de bien effrayant : c'est ce moment redoutable qui doit décider de notre éternité. Or, nous avons péché, la conscience nous le dit, et il s'en faut bien qu'elle nous dise avec une égale assurance que nos péchés nous ont été remis. Mais ce qui doit nous remplir d'une juste confiance en la miséricorde de Dieu, c'est le sang que JÉSUS-CHRIST a versé pour nous. Ayons donc recours à lui, quelque déréglée qu'ait pu être notre conduite, et quelque tardive que soit notre pénitence, elle lui sera agréable, si elle est sincère. Vérité qui ne doit nullement nous enhardir à différer jusqu'aux derniers moments de notre vie, la réparation des outrages que nous lui avons faits. En agir ainsi, ce serait l'irriter de nouveau contre nous, comme contre des pécheurs obstinés qui ne méritent que sa réprobation. Y a-t-il, en effet,

quelque chose de plus propre à exciter sa colère, que la conduite de ceux qui veulent continuer à l'offenser, jusqu'au moment où ils vont cesser de pouvoir le faire? Pour les rappeler à Dieu dans ce triste moment, il faudrait un miracle de la grâce; et combien n'y a-t-il pas de folie à se le promettre?

Mais il y a des personnes qui ne laissent pas de frémir aux approches de la mort, quoiqu'elles aient passé leur vie dans la crainte de Dieu et dans l'observation de sa loi, ou que du moins, après avoir commis bien des péchés, elles soient revenues de leurs égarements. Leur frayeur vient ordinairement, ou d'un reste d'attachement à la terre, ou d'une crainte excessive de ce redoutable tribunal qui doit décider de leur sort, ou enfin, de l'une et de l'autre de ces causes. Mais qu'est-ce donc que cette terre? Qu'y faisons-nous? Elle n'est pour nous qu'un lieu d'exil et de tentations. Le ciel est notre patrie, c'est notre maison paternelle : nous n'avons été créés que pour y faire notre éternelle demeure. JÉSUS-CHRIST nous y attend, et nous offre tous les

secours nécessaires pour y parvenir ; profitons donc de ces secours. O que l'on est heureux de mourir, quand on ne quitte cette vallée de misères, que pour aller jouir dans le sein de Dieu, d'un bonheur qui ne finira jamais!

Un malade qui sentirait dans son cœur ce témoignage si délicieux qu'il se trouve dans un état de conformité avec JÉSUS crucifié, pourrait-il ne pas s'écrier avec des transports d'amour : Venez, Seigneur JÉSUS, *tirez mon âme de la prison où elle se trouve, afin que je bénisse votre nom.* (Ps. cxlj, 8.) *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et que désirai-je sur la terre, sinon vous ? Ma chair et mon cœur ont été dans la défaillance, ô Dieu, qui êtes le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité.* (Ps. lxxij, 25-26.)

Sur le point de mourir, S. Hilaire, se sentant quelque frayeur au sujet d'un passage aussi redoutable, disait à son âme : Sortez, mon âme, sortez. Quoi ! vous avez servi JÉSUS-CHRIST près de soixante et dix ans, et vous craignez de vous séparer de mon corps ! Et voilà où peut aller la con-

fiance qu'inspire une vie innocente et pénitente.

Ce corps, dont on appréhende la destruction, est sorti de la terre, et il ne peut tarder longtemps à engager les hommes par une compassion mêlée d'horreur, à le remettre en terre pour le dérober à leurs yeux; et presque toujours, ces hommes sont assez aveuglés pour ne pas faire attention que, peut-être dans quelques instants, ils subiront le même sort. Hélas, que ne nous occupons-nous de l'éternité ! que ne travaillons-nous à nous la rendre heureuse !

Réfléchissons-y sérieusement : la mort n'est réellement qu'un sommeil, et même un sommeil bien court, si nous le comparons à la durée éternelle de la réunion de notre âme avec notre corps, qui doit se faire à la résurrection. O que ne faisons-nous tous nos efforts pour que notre résurrection soit une résurrection glorieuse ! Une éternité de bonheur et de gloire ne les mérite-t-elle donc pas ?

Ajoutons que la mort n'est qu'un sommeil par rapport au corps : car,

quant à l'âme purifiée de toutes ses tâches, elle ne fait que passer des ténèbres à la lumière éternelle, de ses travaux à la récompense, de ses combats à la victoire, et enfin d'une vie terrestre et animale à une vie céleste et évangélique. Oh ! n'est-ce pas là ce qu'elle doit désirer ?

Chapitre IV. — Nécessité de consoler les affligés.



ANS l'affliction, l'homme ne pense qu'aux maux qu'il souffre ; et c'est ce qui le conduit à l'impatience, au murmure et quelquefois même au désespoir. Il lui faut donc un consolateur : oui, il lui faut un homme qui lui mette devant les yeux tout ce qui est capable de tranquilliser son cœur, en le ramenant à JÉSUS-CHRIST. C'est un acte de charité que nous devons à tous les hommes. *Consolez-vous les uns les autres*, (Thes., IV, 17) dit S. Paul. Si nous n'avons pas le bonheur de réussir, nos efforts nous tiendront lieu de succès, et nous mé-

riterons de recevoir de nouvelles consolations de la part de JÉSUS-CHRIST

Nous avons nous-mêmes si souvent besoin de consolations, que nous devons assurément faire tout ce qui est en nous pour en donner aux autres.

Tout nous y engage; et, si nous avons le bonheur de déterminer quelqu'un à ne chercher de consolation que dans JÉSUS-CHRIST, nous lui faisons un bien incomparablement plus grand que si nous le délivrions de toutes ses peines, ou que même nous le fissions parvenir à tous les avantages de ce monde.

Chapitre lvj. — Manières de consoler les affligés.



LES manières de consoler les affligés, sont aussi variées que leur état, leur caractère d'esprit et le genre de leurs afflictions : nous nous bornerons donc à quelques maximes générales, qu'un consolateur prudent saura appliquer selon les circonstances.

1° Laissez la personne affligée se plaindre quelque temps, et attendez que les premières impressions de la douleur s'effacent, ou que du moins, elles deviennent plus calmes : sans quoi, il est à craindre que vous n'aigrissiez le mal, au lieu de le guérir. Le cœur désire d'être content ; et ce désir le dégoûte insensiblement de l'amertume que l'affliction lui cause : attendez qu'il soit fatigué par la tristesse ; c'est un moment précieux, profitez-en pour lui rappeler ses devoirs.

2° Entrez, autant qu'il est possible, dans les peines de l'affligé, et faites-lui sentir adroitement que vous y êtes entré. Indiquez-lui, si vous le pouvez, quelque moyen de se tirer de la peine où il se trouve ; et, si vous pensez que son mal soit sans remède, faites-lui voir que son impatience ne fait que l'augmenter.

3° Souvent, celui qui est affligé exagère ses malheurs, et il se persuade que jamais personne ne s'est trouvé dans une situation aussi triste que la sienne : paraissez ne point faire attention à ses exagérations, et faites-lui

comprendre, quand son esprit et son cœur seront plus tranquilles, que c'est sa trop grande sensibilité qui lui représente comme monstrueux un malheur, qui n'aurait passé aux yeux d'un homme tranquille que pour très supportable.

4° Il faut, dans certaines circonstances, traiter avec dureté une personne affligée ; mais elles sont très rares : presque toujours il faut user de toute la douceur imaginable. Si cette personne s'est elle-même attiré les maux dont elle se plaint, vous devez le lui représenter, mais avec beaucoup de prudence ; sinon, vous accroîtriez la plaie de son cœur, au lieu de la fermer.

5° Rappelez à la personne affligée, les bienfaits qu'elle a reçus de Dieu, ceux qu'elle en reçoit actuellement, et ceux qu'il ne tient qu'à elle d'en obtenir encore ; et efforcez-vous surtout, de la faire convenir que l'ingratitude qu'elle lui a peut-être témoignée, l'a rendue indigne d'en recevoir aucune faveur.

6° Ne vous donnez pas à la personne affligée pour un consolateur,

mais seulement pour un ami qui, prenant une grande part à ses afflictions, souhaiterait que, s'il se trouvait dans le même état, on lui fît les mêmes représentations.

7° Flatter les passions de la personne affligée, sous prétexte d'adoucir ses peines, c'est ressembler à un médecin, ou ignorant, ou perfide, qui, pour s'accommoder au goût de son malade, lui ordonne ce qui n'est propre qu'à le rendre plus malade encore, et peut-être à le faire périr.

8° Il sera très utile de rapporter à la personne affligée des exemples de ceux qui, éprouvant les mêmes afflictions qu'elle, ou même des afflictions incomparablement plus grandes, les ont cependant supportées non seulement avec résignation, mais aussi avec joie : on ne lui parlera jamais trop de la Passion de Jésus-Christ, qui ne se serait pas donné pour notre modèle, si nous ne pouvions pas l'imiter.

9° Si un motif de consolations n'a point réussi, recourez à un autre, sans cependant laisser entrevoir à la per-

sonne affligée, que vous vous êtes aperçu que le premier n'a point produit l'effet que vous en attendiez.

10° Si, à la fin, vous remarquiez qu'aucun des motifs que vous avez présentés en détail, n'a fait les impressions que vous désiriez, rappelez-les tous en substance ; et, si vous êtes dirigé par la sagesse évangélique, il y a tout lieu d'espérer que vous réussirez. Mais, quand cela n'arriverait pas, vous auriez au moins la consolation et la gloire de vous être efforcé de ressembler à JÉSUS-CHRIST, *qui*, comme le dit S. Paul, *nous console dans toutes nos peines*, *afin que*, *par le courage qu'il nous inspire*, *nous puissions aussi consoler ceux qui endurent toutes sortes d'afflictions.* (II Cor., I, 4.)

11° Enfin, pour exhorter à la patience, il en faut avoir soi-même : on y rencontre bien des difficultés, bien des résistances, quelquefois même des rebuts et des dédains. Rien de plus fréquent que de s'entendre dire : le mal d'autrui n'est que songe ; la langue est un bel instrument ! S'offenser de tels et pareils propos, c'est prouver

qu'on exerce un office auquel on n'est pas propre, et confirmer dans ses impatiences et dans ses murmures, la personne que l'on a entrepris de consoler ; paraître, au contraire, n'y donner aucune attention, c'est montrer un exemple qui est de nature à produire des effets merveilleux.

Chapitre lviij. — Réflexions très utiles pour se corriger de ses impatiences et de ses emportements.

1° Lorsque vos impatiences et vos emportements sont passés, vous en rougissez, je n'en doute point. Votre cœur vous reproche alors de ne pas vous être conformé à ce que vous prescrivent et votre raison et votre religion.

2° Quel bien retirez-vous de vos impatiences et de vos emportements ? Hélas ! combien de maux ne peuvent-ils pas vous procurer ! Ils troublent la raison ; et à quels excès ne porte pas quelquefois une raison troublée ?

3° Un homme sujet à la colère est craint ; on ne l'aime pas, on le méprise, on l'évite. Or, voudriez-vous donc être méprisé et évité ?

4° L'homme emporté ne respecte point les lois de la justice : ou il prétend avoir ce qui ne lui appartient pas, ou, pour obtenir ce qui lui est dû, il emploie des moyens que la justice condamne, quand ces moyens ne consisteraient que dans ses emportements.

5° Quel trouble l'impatience et les emportements n'excitent-ils pas dans un cœur, tandis que celui qui conserve une parfaite tranquillité d'esprit au milieu de tous ses embarras et de ses traverses, éprouve un contentement délicieux ! *Bienheureux sont ceux*, dit JÉSUS-CHRIST, *qui ont l'esprit doux* (Matth., v, 4) ; c'est-à-dire, ceux qui demeurent tranquilles au milieu de toutes leurs afflictions.

6° Par la patience, on édifie son prochain, et par l'impatience on le scandalise. N'auriez-vous pas honte de passer pour un scandaleux ?

7° Réprimez les premiers mouvements de votre colère. Si vous tardez

à le faire, elle croîtra et vos forces diminueront. On compare ces premiers mouvements à une étincelle qu'on ne prend pas soin d'éteindre, et qui cause quelquefois des ravages effroyables.

8° Si, pour ne pas paraître blâmer votre conduite précédente, vous vouliez continuer à être impatient et emporté, pourriez-vous ne pas passer à vos propres yeux pour un insensé ? Ne serait-ce pas l'être réellement que de ne pas sentir combien vos impatiences et vos emportements sont injurieux à Dieu, scandaleux pour votre prochain, et nuisibles à vous-même ? Quittez donc tous les mouvements de colère et de fureur. *La colère*, dit S. Jacques, *n'accomplit point la justice de Dieu.* (Jac., I, 20.) Elle est une preuve manifeste du peu de soumission que nous avons aux dispositions de sa sainte volonté.

Chapitre lviij. — Pratique très utile pour se consoler dans les plus grandes afflictions.

CETTE pratique consiste à se retirer dans un endroit secret, à fermer les yeux, afin de mieux se recueillir, et à se représenter vivement JÉSUS-CHRIST en croix, comme si on le voyait de ses propres yeux ; le sang coulant de ses plaies, les bras étendus pour nous embrasser, la tête penchée comme pour nous donner le baiser de paix, et nous disant en même temps : O mon fils ! souffrez pour moi, puisque je souffre pour vous. Eh ! que souffrez-vous en comparaison de ce que je souffre ? Courage, mon cher fils, courage. Vos peines vont bientôt finir ; et que sont-elles en comparaison des miennes ? Courage ; encore une fois, courage, mon cher fils ; je vais aller dans la gloire, suivez-moi, je vous la promets, et je vous y attends.

Je suis persuadé, et je le suis d'autant plus que je le suis par mon expérience, que cette pratique est très propre à

remplir notre cœur de consolation, au milieu des plus grandes tribulations que nous puissions avoir à essuyer.

Chapitre lix. — Prière d'une âme affligée, à JÉSUS-CHRIST.

VENEZ à mon secours, je vous en supplie, ô vous, qui avez été crucifié pour moi ! Je me mets entre vos mains, et vous aimez à consoler les affligés. Je ne puis rien sans vous ; mais, dès que vous daignerez être avec moi, rien ne pourra me nuire. Vous ne m'affligez que pour me rendre semblable à vous : affligez-moi donc, ô mon Dieu, affligez-moi tant qu'il vous plaira ; mais daignez en même temps, ô mon Dieu, daignez soutenir ma faiblesse par la force de votre grâce. Faites que jamais je ne me glorifie que dans votre croix : elle est, je le sais, ô mon JÉSUS, le prix de ma rédemption et le chemin de mon salut : qu'elle soit donc aussi toujours l'objet de mes délices. Ainsi soit-il.

FIN.

Approbation

Des Lecteurs en Théologie de la Province des Récollets de Saint-Denis en France.

OUS avons lu, par ordre du T. R. P. Irénée Vassal, Provincial de notre Province, la sixième édition de l'ouvrage intitulé : JÉSUS *Consolateur dans les différentes afflictions de la vie*, par le V. Père Hubert Hayer, ancien Lecteur de Théologie. Cet ouvrage qui montre aux pécheurs la main miséricordieuse de Dieu, qui ne les frappe que pour les convertir, et aux justes la main bienfaisante qui ne les éprouve que pour les récompenser, nous a paru utile à tous les états.

Frère JEAN L'ÉVANGÉLISTE JOURNET, ancien Lecteur de Théologie, Gardien des Récollets de Paris.

Frère JEAN DAMASCÈNE LA CHAISE, ancien Lecteur en Théologie, ex-Gardien.

Permission du T. R. P. Irénée Vassal, Provincial des Récollets de la Province de Saint-Denis en France.

JE permets au V. Père Hubert Hayer, ancien Lecteur de Théologie de notre Province, de donner au public une sixième édition de l'ouvrage intitulé : JÉSUS *Consolateur dans les différentes afflictions de la vie ;* édition approuvée par deux Théologiens de cette même Province.

Fait à Versailles, ce 10 mai 1775.

Frère IRÉNÉE VASSAL.

Approbation du Censeur royal.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Garde des Sceaux, un ouvrage qui a pour titre : JÉSUS *Consolateur dans les différentes afflictions de la vie*, sixième édition. Cet ouvrage m'a paru très propre à mettre les fidèles à la source de toute vraie consolation.

En Sorbonne, le 15 juillet 1775.

DU VOISIN.

Privilège du Roi.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux conseillers, les Gens tenant nos cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants civils, et autres, nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre amé le frère Hayer Nous a fait exposer qu'il désirait faire imprimer et donner au public : JÉSUS *Consolateur dans les différentes afflictions de la vie*, s'il nous plaisait lui accorder nos lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces présentes, de faire imprimer le dit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le faire vendre et débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois années consécutives*, à compter du jour de la date des présentes. Faisons défenses à tous imprimeurs, libraires, et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées

tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression du dit ouvrage sera faite dans notre Royaume, et non ailleurs, en bon papier et beaux caractères ; que l'impétrant se conformera en tout aux règlements de la librairie, et notamment à celui du 10 avril 1725, à peine de déchéance de la présente permission ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression du dit ouvrage sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Hue de Miromenil ; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très cher et féal Chevalier Chancelier de France le sieur de Maupeou, et un dans celle du dit sieur Hue de Miromenil, le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir le dit exposant et les ayants-cause, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble, ou empêchement. Voulons qu'à la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commen-

cement ou à la fin du dit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier, ou Sergent, sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande et Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir.

Donné à Paris, le dix-septième jour du mois d'août, l'an mil sept cent soixante quinze, et de notre Règne le deuxième.

Par le Roi en son Conseil.

Signé : LE BÈGUE.

Registré sur le Registre XIX de la Chambre royale et syndicale des libraires et imprimeurs de Paris, n° 198, fol. 479, conformément au règlement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelques qualités et conditions qu'elles soient, autres que les libraires et imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres, pour les vendre en leur nom, soit qu'ils s'en disent les auteurs ou autrement, et à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'art. 108 du même Règlement.

A Paris, ce 21 août 1775.

Signé : HUMBLOT, adjoint.

TABLE.

DEUXIÈME PARTIE.

